

A watercolor illustration of a woman's face and hands. The face is shown from the nose up, with a red heart-shaped mark on the forehead and a red mark on the cheek. The hands are shown from the wrists up, with red nail polish and a blue ring on the ring finger of the left hand. The background is a light, textured wash of yellow and white.

**Robert J. Stoller**

# **La perversion**

**Forme érotique de la haine**

**PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT**





# La perversion



## Du même auteur

AUX ÉDITIONS PAYOT :

*L'Excitation sexuelle*, 1984 ; rééd. 2000.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

*Masculin ou féminin ?*, Paris, PUF, 1989.

*L'imagination érotique telle qu'on l'observe*, Paris, PUF, 1989.

*Recherches sur l'identité sexuelle : à partir du transsexualisme*,  
Paris, Gallimard, 1979.

Science de l'homme Payot



Robert J. Stoller  
**La perversion**  
forme érotique de la haine

Traduit de l'américain  
par Hélène Couturier

*Titre original :*

PERVERSION  
(New York, Pantheon Books)



Toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, de la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite (article L 122-4 du Code de la propriété intellectuelle) et constitue une contrefaçon.

L'autorisation de reproduire, dans une autre publication (livre ou périodique) un article paru dans la présente publication doit être obtenue auprès des Éditions Payot & Rivages,

106 bd Saint-Germain – 75006 Paris – Tel : 01 44 41 39 90.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre Français d'exploitation du droit de Copie (CFC) – 20, rue des Grands-Augustins – 75006 Paris – Tel : 01 44 07 47 70 – Fax : 01 46 34 67 19.

© 1975, Robert J. Stoller

This translation published by arrangement with Pantheon Books,  
a division of Random House, Inc.

© 1978, Éditions Payot pour la traduction française.

© 2000, Éditions Payot & Rivages pour la présente édition,  
106, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris.

## INTRODUCTION

Pourquoi, en des temps aussi éclairés, choisir d'écrire un livre sur la « perversion », terme qui est en train de passer de mode ? Les vastes recherches publiées ces dix ou vingt dernières années nous ont appris que les comportements sexuels aberrants existaient chez d'autres espèces, qu'ils étaient très fréquents chez l'homme et qu'ils résultaient de facteurs cérébraux et hormonaux susceptibles d'agir indépendamment de ce que nous pourrions appeler la « psyché ». Du fait même de leurs découvertes, les chercheurs en viennent à déplorer l'attitude moralisante adoptée par la société, pour laquelle l'aberration sexuelle est contraire à la nature — entachée de péché —, et à désavouer son corollaire, l'action répressive exercée par le corps social. Ainsi, en se débarrassant du concept de perversion, on se trouve devant l'association alléchante d'une recherche utile servant une cause humanitaire. Pourtant, je soutiens que la perversion existe et c'est ce que je me propose de montrer dans ce livre.

Le terme de perversion a un désagréable relent de moralisme et donc de libre arbitre qui est tout à fait dépassé en cette époque marquée par la science et le déterminisme. C'est précisément pour éviter ces connotations déplaisantes que l'on utilise des termes plus inoffensifs comme « déviance », « déviation » ou « aberration ». De plus en plus, les honnêtes gens — dont bon nombre d'esprits scientifiques — s'inquiètent du prix payé par leurs semblables et plus encore par des sociétés tout entières dans cet effort de suppression des comportements sexuels aberrants sans victime. Ainsi, au nom de la bienséance, il est aujourd'hui de bon ton d'essayer, avec tout l'attirail de la Science, de se débarrasser du concept de perversion. Pour cela, non seulement on substitue à ce mot des termes aux

connotations moins sinistres, mais on s'efforce aussi de démontrer qu'il n'existe pas — ou pratiquement pas — de situation correspondant aux relents malsains du mot « perversion ». Pour parvenir à ces conclusions, les chercheurs ont recours à des méthodes objectives qui, selon eux, permettent d'éviter l'écueil du matériel introspectif : ils étudient les mécanismes cérébraux de l'homme et de l'animal, lesquels révèlent un potentiel de comportement aberrant fixé par l'hérédité et inscrit dans des structures hormonales du système nerveux central ; ils recueillent des statistiques pour souligner la fréquence de ces actes soi-disant infâmes ; ils se livrent à des études anthropologiques pour montrer qu'à travers l'histoire et les cultures, les comportements sexuels aberrants ont été fréquents et non pas exceptionnels ; enfin ils font des observations ou des expériences sur des animaux intacts. Les données ainsi rassemblées révèlent que les pratiques sexuelles aberrantes se retrouvent chez toutes les espèces animales et sont courantes chez l'homme. Il est donc aisé d'en conclure que cette aberration largement répandue chez l'être humain ne traduit pas un comportement volontaire — qu'elle n'est donc pas péché, transgression d'une morale acceptée —, mais bien plutôt une tendance naturelle de l'impulsion sexuelle dans le règne animal.

D'autres à l'opposé, philosophes et hommes de lettres plutôt que véritables chercheurs, pour sacrifier à une autre forme de bienséance tout aussi admirable, tentent de nous sauver des abîmes de la licence en soulignant la déshumanisation et l'absence d'amour qui caractérisent les comportements sexuels axés sur la satisfaction physiologique plutôt que sur la gratification interpersonnelle. Réduire l'autre à un sein, à un pénis ou à un vêtement pour pouvoir concentrer sur lui son désir sexuel est une chose bien triste... et dangereuse ; ce grave constat d'impuissance et cette érosion de la tendresse ne peuvent que renforcer les processus actuels de dégradation de l'humain.

Le premier groupe cherche à se débarrasser du concept de perversion à cause de son relent de moralisme, qui n'a pas sa place dans l'étude scientifique du comportement et peut être exploité par les forces répressives de la société. Pour le second groupe, la « perversion » doit être maintenue car il nous faut un mot chargé de l'idée de péché pour préserver la morale traditionnelle qui, mise à l'épreuve depuis si longtemps, continue de donner une armature à la société.

Si chacune de ces positions comporte une part de vérité, ni l'une ni l'autre n'est juste.

L'objet de ce livre n'est pas de décrire ni d'étudier les perver-

sions, pas plus que d'exposer une théorie générale de leur origine et leur dynamique, mais bien plutôt de dégager le sens de la « perversion », de définir le terme cliniquement de façon à en reconnaître les traits communs, indépendamment des comportements spécifiques qui font qu'une perversion diffère d'une autre. Je centrerai pour cela mon analyse sur l'hostilité qui est, à mon avis, le facteur déterminant.

Premièrement, la perversion résulte d'une interaction essentielle entre hostilité et désir sexuel, hostilité qui est manifeste dans les différentes connotations du terme (le dictionnaire définit ainsi les mots « pervers », « perversion » et « pervertir » : qui est enclin au mal, témoigne de perversité ; action de pervertir, changement en mal ; faire changer en mal, rendre mauvais, modifier en dérangeant ou en détournant [Petit Robert, 1969]). Deuxièmement, les individus présentant une perversion ont le sentiment (on leur donne le sentiment) d'être malsains, vicieux, renfermés, anormaux, d'être une menace pour ces gens respectables et non pervers qui sont censés constituer la majorité. Troisièmement, le mot lui-même traduit la nécessité pour les membres de la société d'éviter d'admettre leurs propres tendances perverses en désignant des boucs émissaires qui les libèrent en ce sens qu'ils sont alors l'objet de la projection de tendances perverses inavouables. Ce sentiment louche de péché disparaît avec un terme aussi bénin que « déviance », qui vise bien évidemment la respectabilité et la netteté statistique (si je peux supporter le mot « perversion », je suis en revanche dans l'incapacité quasi totale d'utiliser l'adjectif « pervers » pour qualifier un être humain, en raison de la malveillance qui s'y attache).

Ce livre est le quatrième d'une série consacrée au développement de la masculinité et de la féminité. Lorsque j'ai entamé ces travaux en 1958, je ne me doutais pas qu'ils allaient me conduire à une étude de la signification des aberrations sexuelles. Or, j'en suis récemment venu à considérer que la perversion était un moyen de faire face à ce qui menace l'identité sexuelle, c'est-à-dire le sentiment de masculinité ou de féminité ; c'est en effet ce que j'ai constaté chez les patients que je soigne. Dorénavant, il s'agira de savoir si, d'une façon générale, il est vrai que les perversions sont des troubles de la masculinité ou de la féminité ou bien si ce n'était qu'une coïncidence chez les quelques patients que j'ai étudiés. Dans cette introduction, je voudrais également insister sur le fait qu'en abordant le problème sous l'angle de la masculinité ou de la féminité, on se place dans une perspective différente (quoique non antagoniste) de celle qu'offre la métapsychologie psychanalytique classique avec

sa coloration neutre — le moi, le ça, le surmoi, la neutralisation, l'investissement, etc.

Il convient de dire dès le début quelques mots sur ma manière d'écrire. Le lecteur notera vite que, si les hypothèses sont établies à partir de matériel clinique, des généralisations sont souvent faites comme s'il n'y avait plus à en démontrer la véracité et comme si j'avais étudié suffisamment de cas pour pouvoir me lancer dans des affirmations. Si, au fur et à mesure de la lecture, il se souvient qu'il s'agit d'idées sujettes à révision, je peux alors m'épargner — et lui épargner — les « il semble » et les « peut-être ». Il faut voir ce livre comme une argumentation à analyser, à réfuter, à vérifier.

De plus, comme je ne pense pas que le langage technique de la psychanalyse soit généralement nécessaire, il manquera peut-être au lecteur le poids que confère la terminologie analytique à un débat sur la sexualité. Pour moi, il n'est pas évident qu'on en dise davantage en se servant de termes tels qu'« investissement », « narcissisme » ou « neutralisation ». Les grandes questions de psychologie peuvent s'énoncer avec précision dans un langage normal, avec cet avantage que toute faille dans l'argumentation ou dans les données frappe plus facilement l'auteur et le lecteur.

Au vu de tout ceci, je pense aussi que les psychanalystes, lorsqu'ils traitent de sujets cliniques, devraient écrire à la fois pour les analystes *et* pour les autres (Freud est à cet égard un modèle). Cela les obligerait à être plus clairs. Il est probable que les problèmes de théorie psychanalytique que nous n'arrivons pas à faire comprendre aux gens les plus compétents et les plus motivés ne sont pas clairs non plus pour nos collègues analystes (l'inconvénient de ma méthode est que j'ai dû parfois revoir pour le non-analyste des sujets bien connus de tout analyste et que j'ai en certains endroits mentionné des travaux d'analystes avec lesquels certains non-analystes ne sont pas familiarisés. Je me suis toutefois efforcé de limiter le nombre et la longueur de ces passages).

Si mon livre concerne la perversion plutôt que *les* perversions, il y a à cela une autre raison ; je pense en effet qu'il serait prématuré d'analyser les perversions. S'il existe des recueils de cas insolites, l'accent y est généralement mis sur des considérations superficielles et les quelques bribes de théorie étiologique y sont recouvertes d'un vernis pseudo-scientifique. Les discours théoriques donnent beaucoup trop de réponses faciles et le matériel lui-même, à première vue si détaillé, se révèle superficiel, incomplet et imprécis. C'est pourquoi je n'examinerai pas toutes les aberrations mais j'étudierai en détail une situation précise pour illustrer mes hypothèses.



Je souhaite que ce livre incite les lecteurs à vérifier par eux-mêmes que le manque d'information est bien réel, dans l'espoir que certains d'entre eux entreprendront d'autres études. En effet, la recherche sur les comportements sexuels aberrants se trouve — semble-t-il — dans une situation curieuse : la relative absence de discussion sur le problème ces derniers temps donne l'impression qu'il ne reste pas grand-chose à faire. Il est rare que du matériel clinique approfondi soit publié dans la littérature psychanalytique ou psychiatrique, comme si les critères de diagnostic étaient bien définis et la nature des syndromes si évidente que les descriptions détaillées fussent dépassées, superflues. (Peut-être de nombreux spécialistes pensent-ils que les études faites au début du siècle par des chercheurs tels que Krafft-Ebing ou Havelock Ellis nous ont rassasiés de descriptions ?) La littérature analytique mentionne rarement d'autres syndromes que l'homosexualité ou le fétichisme. Les deux ou trois articles qui paraissent chaque année ne font bien souvent que revoir une position théorique antérieure (il y a cependant de temps à autre d'intéressantes exceptions). Ne vaudrait-il pas mieux admettre notre ignorance afin de pouvoir progresser dans la connaissance des comportements sexuels ?

Nous pouvons commencer à redresser la situation en distinguant les aberrations sexuelles qui sont essentiellement la tentative de toute une vie pour «guérir» une certaine tension psychique de celles dont la dynamique est différente ; je pense que la perversion — mais pas toutes les aberrations — est le résultat de l'angoisse et que le comportement sexuel est semé de vestiges, de bribes et d'indices de l'histoire du développement libidinal de l'individu, en particulier à l'intérieur de la dynamique familiale. Si l'observateur savait *tout* ce qui s'est passé dans la vie du sujet qu'il étudie, il trouverait la représentation de ces faits dans les détails de l'acte sexuel. Il saurait alors quand et pourquoi le sujet a abandonné ses préférences érotiques pour choisir les possibilités qui constituent le scénario de la perversion. L'hypothèse est donc que la perversion est un *fantasme* mis en acte, une structure de défense progressivement érigée avec le temps pour préserver le plaisir érotique. Le désir de préserver cette jouissance s'explique de deux façons : 1) un plaisir physique extrême qui, de par sa nature, demande à se répéter et 2) la nécessité de préserver l'identité du sujet.

Je ne vois pas comment on peut écarter le fantasme de la réflexion sur le comportement sexuel de l'être humain ; nul n'ignore que le fantasme, sous forme de rêverie diurne, est consciemment présent dans une grande partie de l'activité sexuelle. En fait, l'absence de

fantasme sexuel permet de soupçonner une inhibition. Or, si l'on songe aux grands chercheurs de la génération passée, ou même avant, qui ont étudié la sexualité, on constate qu'indépendamment de leur aire de recherche, des techniques utilisées et des résultats obtenus, ils ont rassemblé des données sur l'aberration sexuelle non motivée par le fantasme, c'est-à-dire par un récit façonnant une «réalité» nouvelle et plus satisfaisante. Ces chercheurs soulignent les origines extrapsychiques, non imaginées, non conflictuelles de l'excitation sexuelle, perverse ou non. Ils font comme s'il n'y avait pas de manifestation intrapsychique. Exemple : dans l'immensité de l'univers humain, on n'a trouvé que quelques cas de comportement sexuel aberrant déclenché par un trouble du système nerveux central ; conclusion : la perversion résulte de l'épilepsie. Exemple : les animaux libres adoptent parfois un aspect du comportement reproducteur de l'autre sexe, ainsi lorsqu'une vache monte momentanément une autre vache ; conclusion : l'homosexualité fait partie de toute activité animale et l'homme, qui appartient au règne animal, ne fait que traduire cet atavisme s'il est homosexuel. Exemple : à La Nouvelle-Orléans, un chimpanzé mâle se masturbe en caressant une botte ; conclusion : le fétichisme résulte d'un simple conditionnement. Exemple : une activité que nous qualifions de perverse ne l'est pas pour certaines sociétés ; conclusion : dans notre société, cette activité accomplie avec les mêmes parties du corps a une signification identique et les mêmes origines psychiques que dans les sociétés en question.

On peut continuer ainsi pendant longtemps. Ces études s'accordent pour essayer de réfuter toute motivation psychique en lui substituant des forces originelles comme l'évolution, le patrimoine chromosomique et génétique, la neurophysiologie ainsi que le conditionnement et l'imprégnation, qui agissent sur une organisation psychobiologique sans défense, ou bien en affirmant que ce qui est normatif est normal. Je ne suis pas d'accord, tout en estimant que ces facteurs sont ou — dans certains cas à vérifier — peuvent être des apports essentiels à la sexualité humaine. J'aimerais seulement que l'on tienne compte des effets intrapsychiques du passé d'un individu, particulièrement tels qu'ils s'expriment très subtilement dans les relations interpersonnelles. Ceux qui se considèrent comme des esprits scientifiques commettent peut-être une erreur historique en écartant cet aspect du phénomène. Ils ne savent pas que ce qui est qualifié de comportement est aussi une explication de l'homme. En raison de sa complexité, l'esprit humain échappe aujourd'hui à l'emprise des techniques expérimentales ; les moyens

de recherche scientifiques ne permettent pas encore de révéler ou d'explorer le fantasme. Mais si le fantasme existe, il peut être étudié. En attendant que les progrès de la science permettent une telle étude, peut-être devrions-nous nous tourner vers ce moyen de découverte incertain et pourtant pénétrant que sont la méthode psychanalytique et son rejeton surprenant, la théorie analytique.

Ma recherche a pour but de découvrir les origines psychologiques de ce que j'ai appelé l'« identité sexuelle », c'est-à-dire la masculinité et la féminité. Pour cela, il semble y avoir trois voies où excellent les analystes : 1) analyser adultes et enfants pour entrevoir les origines de leur comportement. Cette démarche est depuis des générations la source à laquelle puisent les analystes, avec une perspective essentiellement intrapsychique (moi, surmoi, ça, conscient, préconscient, inconscient, fixation et régression, mécanismes de défense, fantasmes, etc.). Bien que Freud ait comparé l'analyste qui fouille le passé à un archéologue, il faut toutefois espérer que nul ne se satisfait de l'idée qu'une psychanalyse nous dit tout ce que nous avons besoin de savoir du passé. L'historien qui aurait le choix préférerait-il classer les ruines d'une ville ou visiter cette ville pleine d'animation ? Il nous faut donc aussi 2) observer la mère avec son enfant, le père et l'interaction familiale — un type d'étude qui, ces vingt ou trente dernières années, est venu vérifier et étayer les résultats obtenus par la première méthode. Il faut enfin 3) analyser les parents, et surtout la mère des sujets dont le comportement fait l'objet de nos recherches ; depuis un certain temps, après avoir utilisé quelques années les deux premières méthodes, je me suis concentré sur la troisième car elle donne d'excellents aperçus des pressions exercées sur l'enfant chez lequel l'aberration va se développer (un de mes collègues traite l'enfant, un second l'un des parents et moi l'autre).

Si j'utilise cette troisième voie, je ne pense cependant pas qu'elle permette d'appréhender vraiment les aberrations sexuelles ; au mieux, mes travaux viennent compléter le corps des découvertes psychanalytiques. En fait, il faut utiliser les données recueillies par ces trois voies d'approche.

La perversion est donc issue d'une dynamique familiale qui, en induisant la peur, oblige l'enfant qui désire se plonger dans la situation œdipienne (désir de posséder le parent de l'autre sexe et de s'identifier avec celui du même sexe) à l'éviter. L'hétérosexualité est un état complexe en ce sens qu'elle est le produit de la frustration et de la souffrance alors même qu'elle peut être altérée par la souffrance et la frustration. Pour comprendre ce phénomène chez les sujets que nous étudions, il nous faut savoir quelle est la nature

précise de ces frustrations et de ces souffrances pour pouvoir en noter les différentes issues. Le meilleur moyen de saisir les origines de la perversion est de voir celle-ci comme une forme altérée de l'hétérosexualité — ce qui, on le constatera, n'est pas vrai de toutes les aberrations.

Me voilà maintenant bien ennuyé car, comme d'autres analystes, je crois également que la plupart des comportements sexuels, et pas uniquement ceux qui sont qualifiés de pervers, résultent d'expériences vécues, de conflits surmontés et de compromis imposés, de sorte que, si nous scrutons d'assez près la notion de normal (distincte de normatif), elle s'évanouit en fumée. Songeons par exemple que les hétérosexuels présentent souvent une sexualité pathologique, ceux-là même qui représentent le soi-disant normal dont on se sert pour désigner l'anormal. Tant que nous n'aurons pas cherché à comprendre l'hétérosexualité au lieu de la considérer comme quelque chose qui va de soi, nous ne pourrons appréhender la perversion. Pour combler cette lacune, il faut garder présent à l'esprit que l'hétérosexualité est un acquis ; affirmer qu'elle est pré-ordonnée, nécessaire à la survie de l'espèce et donc biologiquement garantie n'élimine en rien le problème. Nous n'avons pas le droit d'accepter purement et simplement ce postulat biologique qui, bien que raisonnable, n'est pas prouvé, ni de considérer que l'homme se comporte comme l'abeille ou le rat.

D'un autre côté, il existe un certain nombre d'aberrations dont l'origine ne se trouve pas dans des compromis imposés par l'angoisse. D'après ma terminologie, les actes sexuels aberrants ne sont pas tous des perversions.

Il nous faut donc maintenant des définitions.

PREMIÈRE PARTIE

## Définition du problème



## CHAPITRE PREMIER

# Définitions

Je préciserai d'abord ce que j'entends par aberration, déviance et perversion, pour revoir dans les chapitres suivants les données et les concepts qui m'ont conduit à ces définitions. Je pense que la perversion existe, que la brutalité du terme traduit plus ou moins consciemment l'idée qu'au cœur même de l'acte pervers se situe le désir de faire du mal à autrui, et qu'il faut garder le concept de perversion, non pas parce que c'est une arme de propagande efficace pour le maintien de la société mais parce qu'il est possible d'en démontrer l'existence.

J'entends par *aberration* une technique ou une constellation de techniques érotiques utilisée comme acte sexuel complet et qui diffère de ce que la culture considère traditionnellement comme normal. On peut distinguer deux types d'aberrations sexuelles : les déviances (déviations) et les perversions.

J'entends par *déviance* une aberration qui n'est pas essentiellement la représentation de fantasmes interdits, particulièrement de fantasmes où il est fait du mal à autrui. C'est le cas par exemple des comportements déclenchés uniquement par une activité anormale du cerveau due à une tumeur, un médicament expérimental ou une impulsion électrique provoquée par l'implantation d'une électrode ; c'est le cas également de l'acte aberrant auquel l'individu est acculé faute de mieux et, enfin, des expériences sexuelles faites par curiosité et qui ne sont pas suffisamment excitantes pour être renouvelées.

La *perversion*, forme érotique de la haine, est un fantasme généralement mis en acte mais parfois confiné à une rêverie diurne (soit auto-fabriquée soit produite par d'autres — il s'agit alors de pornographie). C'est une aberration habituelle, privilégiée, nécessaire à une satisfaction totale et dont la principale motivation est l'hostilité.



J'entends par « hostilité » le désir de faire du mal à un objet, d'où la distinction d'avec « agression », qui souvent n'implique que l'idée de la force. L'hostilité présente dans la perversion prend la forme d'un fantasme de vengeance masqué dans les actes qui constituent la perversion et destiné à transformer le traumatisme infantile en triomphe adulte. Pour engendrer un maximum d'excitation, la perversion doit comporter un certain risque.

Ces définitions, tout en écartant les ambiguïtés, nous imposent maintenant de savoir ce qui motive l'individu. Mais tout au moins n'avons-nous plus à désigner un phénomène sans tenir compte de la personnalité et des motivations du sujet. Il ne s'agit plus de définir une perversion en fonction des zones corporelles utilisées, de l'objet choisi, de la morale officielle ou du nombre de personnes qui prennent part à l'acte pervers. Tout ce qu'il nous faut savoir, c'est ce que la perversion signifie pour celui qui s'y adonne ; peut-être est-ce difficile à découvrir mais il n'y a pas *a priori* de raison de rejeter cette technique de définition.

Les analystes — et d'autres — ont usé des termes « aberration », « déviation » ou « perversion » comme s'ils étaient synonymes et ont désigné un acte comme tel en fonction des critères de l'observateur et pas toujours de ceux du participant. De ce fait, à partir du moment où il existe une théorie de la perversion — conflit pré-œdipien et œdipien, fixation et régression orale, anale ou phallique, fantasmes d'objets menaçants tels que le mauvais pénis introjecté du père ou le sein plus mauvais de la mère, clivage du moi, attaque ou permission d'un surmoi faussé, que sais-je encore ? — l'explication est là sans même que l'on ait vu le patient. Pour éviter cet écueil, il nous faut, selon moi, redécouvrir cette source d'information qu'est l'individu qui accomplit l'acte en question. On sait aujourd'hui que les phénomènes ci-dessus ont été proposés pour expliquer toutes sortes de comportements, c'est-à-dire qu'en réalité ils expliquent peu de choses ; tout en exposant une dynamique, ces concepts ne parviennent toutefois pas à expliquer pourquoi la perversion diffère, par exemple, d'un tic, d'une hallucination, d'une manie ou d'une irrésistible envie de cornichons.

Ainsi, dit-on, l'acte pervers procure une satisfaction parce que, entre autres « indicateurs spécifiques de la perversion »,

il [l'acte] a permis [au patient prototypique] de mettre en acte la confrontation entre une représentation idéalisée et une représentation avilie de sa mère [...] il a satisfait des désirs sadiques et masochistes par ailleurs inadmissibles [...] l'angoisse de castration et la culpabilité — qu'il ressentirait normalement dans l'acte sexuel — ont pu être

écartées grâce au système pervers de défense [...] la perversion a mis en acte un désir interdit sous une forme déguisée, à savoir le désir œdipien et le transfert homosexuel [...] il a reconstitué la scène primitive [...] il a également reconstitué la séduction et la gratification par les parents dans l'enfance [...] la gratification a été rendue possible par une substitution d'objet, ce qui a atténué l'angoisse de la perte de l'objet [...]¹.

Nous avons là un sentiment de déjà vu.

Dans le cadre psychanalytique habituel, on suppose que les aberrations sexuelles sont toutes agies par des forces pathologiques et l'on traite les patients — en même temps qu'on forge une théorie — en conséquence. Ayant recours à ces concepts psychanalytiques pour indiquer qu'il y a perturbation, on en arrive à utiliser ce modèle qu'est l'«hétérosexuel» ou, notion plus vague encore, le «normal» comme critère d'appréciation de la pathologie de ceux qui ont été moins bien lotis. Il y a là malgré tout une supercherie car c'est ne faire aucun cas de ce que nous savons du dysfonctionnement fréquent de l'«hétérosexuel» ou de l'impossibilité de désigner ou de décrire le «normal».

Aux définitions à base théorique je préfère celles qui sont ancrées dans la pratique clinique. J'aimerais maintenant proposer plusieurs hypothèses fondées sur l'observation qui devraient contribuer à préciser ces définitions.

Premièrement, dans l'expression «aberration sexuelle», il faudrait restreindre le mot «sexuelle» à l'excitation érotique consciente et éviter les connotations psychanalytiques plus larges du terme, en vertu desquelles tout plaisir est «sexuel» — ce qui est valable dans certains contextes mais ne ferait ici que compliquer les choses. Par exemple, un trouble de l'identité sexuelle se traduisant par un caractère efféminé se rencontre presque toujours indépendamment de l'excitation sexuelle; il existe chez des hommes pervers comme chez des non-pervers.

Deuxièmement, c'est l'attitude de l'individu vis-à-vis de l'objet de son excitation qui détermine si une aberration est une déviance ou une perversion. Si le choix de cet objet — homme, femme, chien, partie du corps, objet inanimé — est motivé par le désir de faire du mal et ressenti comme un acte de vengeance, il s'agit alors d'un acte pervers.

Troisièmement, chaque fois que l'individu accomplit un acte pervers avec d'autres ou seul — dans la masturbation —, un triomphe est célébré.

Quatrièmement, le traumatisme infantile mentionné dans la définition est réellement survenu et il est mémorisé dans les détails de

la perversion. Mon hypothèse est qu'une perversion est la reviviscence d'un traumatisme sexuel réel visant précisément le sexe (anatomiquement parlant) ou l'identité sexuelle (masculinité ou féminité)<sup>2</sup> et que l'acte pervers oblitère le passé. Cette fois-ci, le traumatisme se transforme en plaisir, orgasme, victoire. Mais la nécessité de la répétition — incessante, toujours de la même manière — vient de l'incapacité de se débarrasser totalement du danger, du traumatisme. Celui-ci a bien eu lieu et, sauf au moment où l'acte pervers se déroule sans heurt, l'individu ne peut se prétendre à lui-même qu'il n'a pas eu lieu, bien que le souvenir en soit inconscient. Point n'est besoin d'une construction vague comme la « compulsions de répétition » pour expliquer que l'acte se répète; il y a répétition dans la perversion parce qu'elle signifie que l'individu échappe au traumatisme de jadis et parce que vengeance et orgasme doivent se répéter. Ce sont là des raisons bien suffisantes.

Dans le sillage de Freud, on a dit que l'excitation précoce contribuait à la perversion. Je suis d'accord, mais seulement — ce qui est généralement le cas — lorsque la stimulation a été trop forte et la décharge trop faible ou qu'il y a eu grave culpabilisation; ceci est ressenti comme un traumatisme et doit se transformer en acte victorieux grâce à la magie du rituel pervers. À mon avis, une satisfaction intense et une faible culpabilisation à un très jeune âge entraînent non pas la perversion mais l'aberration, c'est-à-dire la fidélité de l'adulte à cette forme déviante d'obtention du plaisir qui n'est pas induite, comme la perversion, par la nécessité de faire du mal à l'objet choisi.

Cinquièmement, il faut s'assurer, tout au long des années de tâtonnement dans l'élaboration des fantasmes, que l'on arrive finalement à un résultat — la perversion de l'adulte — qui fonctionne bien. L'échec d'une telle élaboration engendre d'un côté le manque d'intérêt sexuel — l'ennui — et de l'autre l'angoisse, l'un et l'autre se manifestant par des défaillances de la puissance sexuelle. Pour que la rêverie diurne fonctionne, le récit ne doit pas susciter trop d'angoisse, laquelle est, sous sa forme pure, ennemie du plaisir. Mais il faut atténuer l'angoisse sans mettre fin à l'excitation, ce que fait l'individu en glissant un sentiment de risque dans le récit. *Sentiment* de risque : en effet, si le risque est trop grand, l'angoisse va naître. Il ne peut donc y avoir qu'impression de risque. Ceci demande quelques commentaires que je ferai dès à présent mais que je reprendrai plus tard, à propos du matériel clinique. Pour certains actes sexuels, il est indispensable d'encourir un risque manifeste, par exemple en se pendant pour arriver à l'orgasme. Ce qu'il faut

cependant bien voir, c'est que le risque enfoui dans les fantasmes de l'acte sexuel n'est pas le même que celui qui plane dans la vie réelle ; le risque de la pendaison — la mort — n'est pas le risque — angoisse ou culpabilité — que le fantasme doit éviter.

Sixièmement, tout ce travail d'élaboration du fantasme que nous désignons comme perversion a pour résultat de déshumaniser les objets sexuels. Ceci apparaît à l'évidence dans le fétichisme ou la nécrophilie. Mais si l'on prend des cryptoperversions comme le viol, la prédilection pour des prostituées ou la promiscuité compulsive (donjuanisme ou nymphomanie), qui peuvent apparaître pour l'observateur naïf comme des manifestations d'enthousiasme hétérosexuel, on s'aperçoit que l'objet est un être humain doté d'une personnalité, tandis que l'individu pervers ne voit qu'une créature déshumanisée, une anatomie ou des fragments stéréotypés de personnalité (ce que traduisent des expressions comme « quelle belle paire de fesses » ou « tous les hommes sont des brutes »). Mais ceci n'a rien de nouveau. En 1930, E. Straus notait : « Les délices de la perversion naissent de... la destruction, l'humiliation, la désacralisation, la *déformation* de l'individu pervers et du partenaire » (les italiques sont de Straus)<sup>3</sup>.

Mais ces hypothèses n'indiquent pas comment naît le plaisir. Si la perversion résulte de la menace et de la haine qui s'ensuit, d'où vient le plaisir ? Il n'y a pas de jouissance dans le traumatisme ou la frustration, pas plus que dans la colère. Le plaisir n'est provoqué que lorsque le fantasme — qui fait de la perversion le privilège de l'être humain — fonctionne. Le fantasme annule le traumatisme et, dans la rêverie diurne, c'est-à-dire le contenu manifeste, la trame consciente et organisée du fantasme, ce traumatisme peut s'annuler par un acte chaque fois renouvelé selon les besoins de l'individu.

En refaçonnant le monde, la rêverie diurne contribue diversement au plaisir : tout d'abord, elle libère de la peur que le traumatisme ne se répète ; elle comporte des éléments qui simulent le risque, ce qui provoque l'excitation — la tension ; elle garantit une issue favorable en signifiant que, cette fois-ci, l'individu n'a pas seulement surmonté le traumatisme mais qu'il a même contrecarré sinon traumatisé les attaquants initiaux ; enfin, lorsqu'elle s'associe à l'excitation génitale et à l'orgasme, l'individu se renforce dans l'idée qu'il n'y a rien de « mal » là-dedans et il est encouragé à renouveler l'expérience dans des circonstances analogues.

Autre problème : si la perversion est une forme de haine érotisée, pourquoi, à l'exception de l'homosexualité, est-elle plus fréquente chez l'homme que chez la femme ? S'il s'agit bien de haine éroti-

sée, nous devons alors trouver davantage de haine — ou une forme de haine différente — chez l'homme. Peut-être en est-il ainsi ; nous étudierons la question plus en détail au chapitre VIII.

Pour pouvoir commencer à porter un jugement sur ces hypothèses, il faut faire appel à sa propre expérience. Prenons des perversions que le lecteur connaît bien : nécrophilie, fétichisme, viol, homicide sexuel, sadisme, masochisme, voyeurisme, pédophilie, pour ne citer que celles-ci. On trouve dans chacune d'elles — sous une forme évidente ou cryptique mais essentielle dans le fantasme — l'hostilité, la vengeance, le triomphe et un objet déshumanisé. Même superficiellement, on constate que, dans la plupart de ces perversions, l'un des éléments principaux est le mal fait à l'autre. Nous vérifierons ces idées de plus près en examinant les cas où ce mécanisme est moins évident ; nous constaterons que, là encore, il faut bien peu d'habileté clinique ou de flair théorique pour découvrir le mécanisme d'hostilité. Nous verrons également l'acte pervers louvoyer entre l'angoisse et l'ennui à la recherche du risque nécessaire à l'excitation.

Il est regrettable que ma tentative de définition ne puisse nous libérer d'un vieux problème : je ne peux en effet pas dire quel niveau de perversion est nécessaire pour qu'on puisse diagnostiquer la perversion comme telle (de même qu'il n'existe pas dans la névrose d'angoisse de mesure précise du niveau d'angoisse qu'elle doit comporter ni de point précis à partir duquel une structure de caractère devient un trouble du caractère). C'est toutefois une exigence artificielle ; en médecine, le diagnostic n'est qu'un moyen, une tentative pour transmettre autant d'information que possible en un minimum de mots sur les caractéristiques cliniques, la dynamique pathologique sous-jacente et l'étiologie. Ceux d'entre nous qui sont psychiatres ont tous fait des études de médecine ; aussi souhaitent-ils un système diagnostique capable de communiquer aussi bien que celui qui couvre la plupart des troubles étudiés par les autres médecins. Si le psychiatre est comme le sexologue et ne croit pas qu'il existe des états psychiques nés du conflit et entretenus par des mécanismes mentaux tels que le fantasme, le refoulement, l'annulation et le clivage, il ne cessera de réclamer des diagnostics psychiatriques aussi nets que « fracture comminutive ouverte du fémur », « appendicite » ou « rage ».

Mais... rien à faire ! Notre classification se sert de trop de méthodes différentes pour déboucher sur un diagnostic. En d'autres termes, les raisons d'être d'un diagnostic glissent d'une catégorie à l'autre, ce qui montre que l'échafaudage repose plus sur un expédient

que sur la logique ou sur un corps de données. Je peux facilement énumérer plusieurs des moyens d'approche indépendants sur lesquels se fondent les catégories diagnostiques, et j'en oublierai certainement :

1. *Le diagnostic tel qu'il est employé dans les autres branches de la médecine*, par exemple « trisomie autosomique du groupe G » ou « psychose accompagnée de traumatisme cérébral ».

2. *Un syndrome*, par exemple la « schizophrénie » qui, pour la plupart d'entre nous, est en fait un groupe de maladies à l'étiologie, à l'évolution et au pronostic différents.

3. *Un symptôme dominant* (quelle que soit la structure de caractère sous-jacente et les autres symptômes névrotiques présents), par exemple « névrose d'angoisse » ou « névrose phobique ».

4. *Un signe dominant* (voir 3), par exemple « homosexualité » ou « fétichisme ».

5. *Un seul symptôme*, par exemple « tic » ou « trouble de la parole ».

6. *Un seul signe*, par exemple « énurésie » ou « encoprésie ».

7. *Un mode de vie chronique*, par exemple « personnalité paranoïde » ou « personnalité inadéquate ».

8. *La pathologie d'un organe due en partie à un état mental*, par exemple « dermatite psychosomatique ».

9. *Une toxicomanie*, par exemple « alcoolomanie » ou « héroïnomanie ».

10. *Un mélange disparate*, par exemple « mésadaptation sociale » ou « mésadaptation conjugale ».

Est-ce là un système ?

Si, dans la plupart des cas, le diagnostic ne donne que l'illusion de l'exactitude, il vaut mieux alors se satisfaire de descriptions simples de ce qui est observable ; c'est ce que nous pouvons faire pour l'instant, sans nous obliger à rechercher l'impossible, c'est-à-dire déterminer si un individu est suffisamment pervers pour qu'on puisse dire qu'il présente une perversion. Notre travail n'en pâtira pas ; nous serons toujours en mesure de prendre les décisions habituelles, sages ou moins sages, en matière de traitement ou de responsabilité pénale.

Les définitions esquissées ici demandent une discussion approfondie mais, avant de voir de plus près les différences entre « déviance » et « perversion », j'aimerais faire un bilan des travaux récents sur la sexualité et analyser leur impact sur les données et la théorie psychanalytiques classiques qui dominent depuis plusieurs générations la réflexion sur la sexualité.





## CHAPITRE II

# Progrès récents de la recherche sur la sexualité et théorie psychanalytique

La théorie psychanalytique est l'œuvre de Freud; les apports ultérieurs, mineurs pour la plupart, ont consisté à développer des points théoriques que Freud avait déjà explicitement introduits. Aussi n'examinerai-je dans ce chapitre que les théories énoncées par Freud sur la sexualité. Si, dans l'ensemble, il est difficile d'examiner un aspect de son œuvre sans se référer à son évolution au fil des années, cela est relativement moins vrai pour ses théories sur la sexualité.

Il faut reconnaître que Freud n'a pas précisé ce qu'il entendait par « sexualité », de sorte que, dans certains cas, son propos manque de précision. Quiconque est à la recherche d'explications de l'univers peut être gêné par une précision systématique mais, dans le contexte qui nous intéresse, il est bon de distinguer les différentes aires d'observation et de réflexion que recouvrent les termes « sexe », « sexuel » et « sexualité ». Il est certain que les recherches récentes ont confirmé la pluralité des connotations.

Tout d'abord, pour Freud, « sexuel » désignait toute caractéristique d'un tissu vivant exprimant une entropie négative; c'est ce qu'il a appelé la *libido* ou tendance mystique à la vie (être, rester en vie, reproduire le vivant).

Ensuite, il existe des caractéristiques génétiques, anatomiques ou physiologiques qui définissent un organisme comme mâle ou femelle. En soi, elles n'ont généralement pas de connotations psychologiques, quoique la prédilection de Freud pour la biologisation lui ait fait découvrir une motivation psychologique primitive (par exemple, opposition pulsion de vie/pulsion de mort) dans des mécanismes tels que le fonctionnement cellulaire ou même la chimie moléculaire.

Ensuite, le mot «sexuel» qualifie les expériences que d'autres appellent «sensuelles»; lorsqu'une activité produit un plaisir physique, ce plaisir doit être qualifié de sexuel car, pour Freud, les premières expériences de plaisir dès la naissance sont à l'origine des activités ultérieures universellement reconnues comme érotiques.

Ensuite, «sexuel» se rapporte à la masculinité ou à la féminité.

Ensuite, il se rapporte au comportement reproducteur.

Enfin, «sexuel» signifie érotique, c'est-à-dire provoquant d'intenses sensations dans diverses parties du corps, les organes génitaux notamment, accompagnées de fantasmes (conscients ou inconscients) d'intimité avec d'autres objets, suscitant le désir d'une satisfaction génitale.

Devant tant de significations couvrant toutes les activités et les tendances de la matière vivante, nous voilà bien perplexes si nous ne nous limitons pas aux sens généralement conférés au mot «sexuel». Cette démarcation présente une utilité pratique car elle donne un cadre à mon argumentation; d'autre part, cette stratégie nous est imposée du fait que, plus un aspect de la théorie freudienne est général et exalté, moindres sont les chances de trouver une méthode de recherche qui puisse la vérifier.

C'est pourquoi j'axerai mon propos presque entièrement sur les deux champs de comportement auxquels s'applique généralement le terme «sexuel»: d'une part, la quête du plaisir érotique, qui a son origine dans la pulsion de reproduction et, d'autre part, le développement et l'affirmation de la masculinité et de la féminité.

J'aimerais ajouter quelques remarques préliminaires. Élevé dans une tradition neurophysiologique mais enclin par nature à la réflexion théorique, Freud n'a cessé d'être attiré par le problème des rapports entre le corps et l'esprit. Remarquable observateur, peut-être le plus grand naturaliste en ce qui concerne le comportement humain, il fut tout autant fasciné par la réflexion biologique. Il rêvait de combler le fossé entre les découvertes de la biologie, tant expérimentale que naturelle, et ce produit mystérieux de la neurophysiologie qu'est l'esprit. Sa réflexion sans fin sur la pulsion — terme qui lui servit à combler le fossé — en est la preuve. Pour pouvoir résoudre l'énigme, il s'est orienté dès les débuts vers les problèmes de la sexualité, où l'interaction entre le corps et l'esprit est particulièrement évidente («La pulsion est donc à la limite des domaines psychique et physique<sup>1</sup>»). Cette même recherche l'a conduit avec le temps à élargir de plus en plus la notion de «sexualité» pour en faire un synonyme de «vie». Un mot, la «pulsion», a été chargé d'expliquer ce qu'une méthode scientifique eût sans

doute mieux fait, par l'observation et des tentatives contrôlées de confirmation (il n'est pas sûr que le problème corps/esprit puisse jamais être résolu, ni même qu'il y ait réellement un problème). Certes, Freud s'est aperçu assez tôt que les connaissances neuro-physiologiques étaient rudimentaires, tout en espérant que l'avenir apporterait les données manquantes. Il ne fait pas de doute que les progrès récents de la recherche sur la sexualité eussent réjoui Freud; il n'était pas homme à hésiter longtemps devant des données neuves ni à se cramponner à une position.

Mon argumentation se fonde sur cinq concepts liés à la sexualité qui se retrouvent dans toute l'œuvre de Freud depuis les débuts de ses grands travaux — autour de 1900 — jusqu'à sa mort, concepts que je me propose d'examiner de façon critique à la lumière des progrès récents de la recherche sur la sexualité. Il s'agit de la bisexualité, de la sexualité infantile et du complexe d'Œdipe, de la théorie de la libido, du primat du pénis et du conflit. Bien qu'ils s'interpénètrent tous pour donner à la théorie freudienne de la sexualité sa cohérence, je les distinguerai les uns des autres pour faciliter mon étude. Ce faisant, je soulignerai les incidences des « progrès récents » plutôt que de les exposer en détail.

### *Bisexualité constitutionnelle*

Pour Freud, il existe un substrat biologique — le « roc<sup>2</sup> » — de la bisexualité<sup>3</sup> dans lequel s'ancre tout le développement psychologique ultérieur. Il s'inspirait à la fois de sources aussi bizarres que la théorie de Fliess sur les nombres périodiques qui dominent le destin de l'être humain (28 pour la femme et 23 pour l'homme) et de solides études d'embryologie d'après lesquelles chaque sexe renfermait des rudiments de l'autre. Dans son œuvre monumentale, les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), il a défini la règle fondamentale dont il ne s'est jamais départi : « Depuis que j'ai eu connaissance de la théorie de la bisexualité, j'ai attaché une importance décisive à ce facteur, et je crois qu'on ne saurait interpréter les manifestations sexuelles de l'homme et de la femme sans en tenir compte<sup>4</sup>. » C'était désormais une donnée biologique dont il n'exigeait plus d'autre preuve.

La bisexualité biologique fut donc considérée comme le soubassement de la bisexualité psychologique qui, pour Freud, était présente chez tout être humain. Pour lui, comme pour les analystes classiques qui l'ont suivi de très près, la bisexualité ou plutôt la peur

de la bisexualité a un rôle étiologique dans toutes les psychoses, les névroses, les perversions, les toxicomanies, donc dans toutes les formes de psychopathologie et enfin dans tout développement normal. Elle est au cœur de tous les symptômes et de tous les comportements. Dans son dernier grand article, « Analyse terminée et analyse interminable » (1938), cet élément reste crucial. À la fin du texte, comme pour résumer le tout, il dit : « On a souvent l'impression qu'en se heurtant au désir du pénis (chez la femme) et à la protestation mâle (chez l'homme), on vient frapper, à travers toutes les couches psychologiques, contre le roc et qu'on arrive ainsi au bout de ses possibilités. Cela doit être le cas, en effet, car pour le psychisme, le biologique joue vraiment le rôle du roc qui se trouve au-dessous de toutes les strates<sup>5</sup>. »

Qu'en est-il aujourd'hui de ce concept de bisexualité biologique et du principe connexe selon lequel cette « force » est un moteur essentiel du comportement humain, normal ou pathologique ? À mon avis, la plupart des analystes estiment à l'heure actuelle qu'il existe quelque chose qui ressemble à la bisexualité biologique de Freud (qu'on appelle de façon plus raffinée la « bipotentialité sexuelle » ou le « dimorphisme sexuel ») : nous savons que les cellules, tissus et organes de chaque sexe peuvent se modifier dans le sens de l'autre sexe. Mais, pour la plupart d'entre nous, ces faits ne sont pas des indicateurs de la bisexualité telle que l'entendait Freud.

Il est amplement démontré, notamment depuis les travaux d'embryologie de Jost<sup>6</sup> que, chez les mammifères, il ne peut y avoir de masculinité anatomique et physiologique, quel que soit le sexe chromosomique (XX chez les femelles, XY chez les mâles), que si le fœtus sécrète des hormones mâles, sécrétion qui est apparemment déclenchée par le chromosome Y. En particulier le cerveau a besoin de cette masculinisation, faute de quoi la féminité apparaît.

Il semble que cette règle générale du caractère sexuel féminin du tissu des mammifères s'applique également à l'espèce humaine si l'on se penche sur les « expériences naturelles » que constituent les troubles endocriniens. On constate dans chaque cas que le fœtus privé d'androgènes à des périodes cruciales de son développement ne peut devenir anatomiquement mâle. Par exemple, la petite fille XO (syndrome de Turner), quelles que soient ses anomalies, ne présente pas de tissus mâles, car elle n'a pas de gonade capable de produire des androgènes ; dans le syndrome d'insensibilité androgénique, l'incapacité des tissus cibles de réagir aux androgènes circulants limite le développement fœtal à la féminité. En revanche, le fœtus femelle exposé à des quantités accrues d'androgènes, dans l'hyper-

corticisme par exemple, se masculinise et, dans les cas extrêmes, le clitoris ne se distingue pas anatomiquement du pénis.

Mais ces exemples ne concernent que l'anatomie ; aucun d'entre eux n'a en soi de rapport avec les théories psychanalytiques du comportement, si ce n'est qu'ils montrent, ce que Freud lui-même savait, que les tissus d'un organisme mâle peuvent apparaître comme femelles et inversement. Le psychologue qu'était Freud s'intéressait non pas à ces questions anatomiques mais au problème des rapports entre le corps et l'esprit. Comment ces phénomènes physiologiques affectent-ils le comportement ? Sur ce point, nous devons beaucoup à John Money, dont les études sur des troubles endocriniens identiques à ceux que j'ai mentionnés plus haut ont montré que le cerveau du fœtus a également besoin d'être « amorcé » par des androgènes pour qu'il y ait masculinisation normale et que, si le cerveau d'un fœtus femelle est exposé à des androgènes, on peut s'attendre chez la petite fille à un accroissement léger mais mesurable du comportement masculin par rapport à des témoins du sexe féminin<sup>7</sup>. Selon d'autres études, un nombre important de garçons atteints d'hypogonadisme congénital et présentant donc sans doute une insuffisance d'androgènes fœtaux (par exemple dans le syndrome de Klinefelter) auraient un comportement féminin dès la toute petite enfance, indépendamment de la façon dont ils sont élevés<sup>8</sup>.

Selon des articles récents, l'homosexualité masculine serait due essentiellement à des forces biologiques. Des généticiens ont prétendu que l'homosexualité était héréditaire<sup>9</sup>. Un chercheur a fait état d'une guérison instantanée de l'homosexualité par la neurochirurgie (coagulation du noyau de Cajal dans la zone hypothalamique ventro-médiane), ce qui indiquerait qu'il existe un centre cérébral précis pour ce type de comportement<sup>10</sup>. D'autres études ont montré qu'il y avait un rapport direct entre le degré d'homosexualité et divers facteurs tels que la diminution des taux de testostérone dans le plasma, les troubles de la spermatogénèse<sup>11</sup> et les anomalies du rapport androstérone/étiocolanalone<sup>12</sup>. Aucun de ces travaux ne s'oppose aux autres ; peut-être mesurent-ils différents aspects d'un même processus — génétique, neuro-anatomique ou chimique. (Peut-être leurs conclusions sont-elles aussi entièrement fausses ?) Aucun non plus ne s'oppose nécessairement à la théorie psychanalytique, si chaque élément fait partie du « roc » sous-jacent auquel Freud se référait. Cependant, le fait d'affirmer que ces mécanismes biologiques sont *la* cause de l'homosexualité revient à mettre en doute la théorie freudienne de la perturbation des relations interpersonnelles (conflit œdipien et pré-œdipien).

Ces études physiologiques sur l'animal ou sur l'homme n'expliquent pas le comportement sexuel humain ; elles ne font que suggérer des *potentialités* biologiques sous-jacentes, comme bien d'autres études sur tel ou tel aspect du comportement humain (une crise d'épilepsie nous parle d'agression et de violence, tout comme la dépouille d'un chat écorché, mais elle ne dit pas tout). Comme toujours, ce qui arrive à ces potentialités dépend généralement des influences de l'environnement. Pour en savoir plus sur ce point, il faut se tourner vers les théories des relations interpersonnelles objectales et de l'apprentissage social.

### *Sexualité infantile et complexe d'Œdipe*

Pour Freud, la bisexualité (et toute forme de sexualité) a deux origines. La première est biologique, comme nous l'avons déjà vu. Elle détermine un aspect inaltérable de la psychologie humaine — chez l'homme la peur de ne pas être viril et chez la femme le désir d'être virile. La seconde est environnementale :

Il serait toutefois erroné de croire que le jeu des diverses composantes de la constitution sexuelle déterminera à lui seul la forme que prendra la sexualité. Elle reste conditionnée par l'extérieur [...] Le facteur constitutionnel a besoin, pour être mis en valeur, d'expériences vécues ; le facteur accidentel ne peut agir qu'appuyé sur une constitution. Dans la plupart des cas, on peut imaginer une « série complémentaire », où les intensités décroissantes de l'un des facteurs sont compensées par les intensités croissantes de l'autre ; ce qui, toutefois, ne peut servir de prétexte pour nier l'existence de cas extrêmes aux deux bouts de la série<sup>13</sup>.

Il entend par « facteur accidentel » une expérience environnementale et il exprime ce que bon nombre d'entre nous pensent, à savoir que l'importance du biologique ou de l'environnemental dans la détermination du comportement sexuel varie d'un individu à l'autre et d'une période à l'autre. Conscient que toutes ses conceptions psychanalytiques étaient en dernière analyse biologiques, il n'a pas assez distingué entre la spéculation biologique et les rigueurs de la recherche biologique. La première de ces deux démarches devrait être rejetée (elle a malheureusement été au cœur des batailles les plus farouches en psychanalyse, à propos notamment du concept d'énergie psychique, de l'opposition entre pulsion de vie et pulsion de mort, de la théorie de la libido, de l'héritage lamarckien des expériences antérieures de l'espèce humaine), sauf si les analystes

étaient prêts à entreprendre les travaux scientifiques nécessaires pour défendre les thèses en question.

En fait, mis à part la « biologisation » de Freud, sa contribution est immense. L'un de ses apports essentiels est l'insistance sur la sexualité de l'enfant. Il a souligné l'importance cruciale des rapports entre les parents et l'enfant (nous le verrons brièvement en examinant la question du complexe d'Œdipe) qui, dès les débuts, se sont affirmés comme la pierre angulaire de son œuvre. Ce que Freud entreprit dès 1900, ce fut d'élaborer la théorie de l'apprentissage social la plus formidable et la plus vaste qui ait jamais été proposée pour expliquer le développement humain<sup>14</sup>.

Le temps n'a pas confirmé ses spéculations biologiques. Mais ses thèses sur les relations interpersonnelles et son observation des interactions entre les parents et l'enfant, dont bien des aspects fondamentaux n'ont pas été réfutés, ont constitué et constituent aujourd'hui encore une précieuse source pour d'innombrables chercheurs (dont beaucoup refusent sans vergogne de reconnaître ce qu'ils lui doivent).

Freud a été le premier à dire que les parents exerçaient une influence immense sur le développement de leur enfant, que l'enfant réagissait par l'élaboration de structures psychiques, que l'on pouvait retrouver les origines de la vie sexuelle de l'adulte dans des faits survenus dans l'enfance et que l'enfant connaissait le désir et la gratification sexuels bien avant qu'ils n'apparaissent de façon manifeste au moment de la puberté. Analystes et non-analystes ont étudié pendant des années la question de savoir comment les parents transmettaient ces influences à leur enfant. La réflexion de Freud a stimulé de nombreux chercheurs — physiologistes, béhavioristes, éthologues, spécialistes de la théorie des systèmes — qui considèrent aujourd'hui que l'enfance représente une étape cruciale du développement.

Les théoriciens de l'apprentissage social, comme on les désigne dans les milieux universitaires, ou théoriciens des relations objectives, comme les appellent les psychanalystes, pensent bien sûr différemment. Mais cette différence pourrait bien cacher une analogie essentielle : la conviction que seule l'influence d'un individu sur un autre peut modifier radicalement le comportement. Ils considèrent eux aussi que la personnalité du petit enfant, plus que celle de l'adulte, est susceptible de modifications durables. Le désaccord porte principalement sur le fait de savoir si le traumatisme, le conflit, la défense et l'élaboration de compromis pour résoudre le conflit contribuent de façon fondamentale à la constitution de la personnalité.



Nous devons ici faire la distinction entre les deux aspects de la sexualité mentionnés plus haut, dont le premier concerne le plaisir génital, plus ou moins lié au comportement reproducteur (ou non reproducteur), et le second l'identité sexuelle (masculinité ou féminité). Je voudrais à cet égard rappeler combien il est dangereux d'extrapoler de l'animal à l'homme, même si une telle prudence n'est pas de mise aujourd'hui. De tous les domaines de comportements où il y a discontinuité entre les animaux, primates y compris, et l'homme, c'est dans le comportement motivé que cette discontinuité est la plus marquée. La loi de l'évolution veut non seulement que certains comportements fondamentaux persistent, liés à des structures et circuits neuro-anatomiques constants d'une espèce à l'autre, mais aussi que plus on s'élève dans l'échelle de l'évolution, plus le choix dont dispose l'organisme est grand.

Les substrats cérébraux de ce que couvrent les termes de « choix » et de « liberté » n'existent chez nul autre être vivant de la même façon que chez l'homme. Nul ne conteste vraiment que le potentiel de diversification du comportement est plus grand chez l'homme que chez toute autre espèce animale, ni que le comportement humain, même dans ses fondements neurophysiologiques, a davantage besoin d'être marqué (organisé) par l'environnement. C'est ainsi que nous pouvons trouver dans toute l'échelle de l'évolution des bases biologiques à l'agression, mais qu'à partir de cette source, nous ne pouvons dire pourquoi l'homme tue si facilement son semblable. Peut-être trouvera-t-on un jour chez l'homme un centre thalamique de l'érection pénienne semblable à celui qui existe chez le singe<sup>15</sup> ; ce mode de comportement — fondamental — obéit aux lois de l'évolution. Mais il y a un autre niveau de comportement beaucoup plus complexe, même si l'acte final est simple dans son mécanisme physiologique, l'érection par exemple. L'explication de ce comportement ne fait pas seulement entrer en jeu le thalamus ou l'hypothalamus ; elle fait intervenir des facteurs neurophysiologiques inconnus qui résultent du vécu antérieur fixé dans la mémoire et modifié par le fantasme, inconscient notamment. C'est ce qui fait que l'être humain est unique. L'homme se souvient de manière différente des autres animaux : il *symbolise et imagine*, refaçonant ainsi le passé et inventant l'avenir qu'il anticipe.

Pour revenir à notre sujet, la perspective évolutive n'a pas réussi à nous apprendre grand-chose des désirs sexuels, des choix d'objets sexuels ou de la pathologie sexuelle de l'homme. Les perversions, par exemple, avec leur besoin compulsif et habituel de satisfaction génitale aberrante, ne se rencontrent pas chez les animaux libres des

espèces inférieures mais elles sont fréquentes chez l'homme. Les quelques tentatives faites pour démontrer la perversion chez des espèces animales inférieures (par exemple, en affirmant que les vaches qui montent d'autres femelles sont homosexuelles) ne sont pas convaincantes.

De même, les études sur les distorsions du comportement que peut induire de façon permanente l'expérimentation (par conditionnement, imprégnation ou implantation d'électrodes dans diverses zones du cerveau) suggèrent des potentialités mais ne donnent pas de réponse quant au comportement libre chez l'homme ; les données ne font que suggérer d'autres questions. En d'autres termes, ces découvertes chez l'animal ne confirment rien en ce qui concerne l'homme ; elles ne donnent que des indices. Pourtant, les analystes doivent admettre que, lorsqu'ils échafaudent des théories, ils méconnaissent ces indices à leurs risques et périls.

Pour Freud, le développement sexuel dépend intensément des relations entre les parents et l'enfant — c'est-à-dire du complexe d'Œdipe. Faisons brièvement le point de cette thèse.

Prenons d'abord la masculinité. Le nourrisson du sexe masculin, doté d'une caractéristique biologique intrinsèquement supérieure, aborde la vie en tant qu'hétérosexuel, d'après Freud. Dès le moment où il acquiert une individualité — à la naissance —, le premier objet sur lequel se portent sa conscience, son désir de chaleur, ses besoins et son amour est une personne du sexe opposé, une femme — sa mère. Prenant conscience du monde qui l'entoure et de son propre corps, il s'aperçoit que son pénis est une source de sensations intenses et constitue la preuve essentielle de sa qualité de mâle et donc de sa supériorité ; peut-être même cette impression est-elle renforcée par un sentiment atavique inconscient de primauté. Il apprend bientôt par l'observation (et peut-être là aussi de façon inhérente, en tant qu'aspect du savoir de l'inconscient collectif) qu'il se différencie d'un autre groupe, les filles. À ce stade de la petite enfance, il valorise sa qualité de mâle. Son corps se développant, il atteint une phase où son pénis est le centre d'intenses sensations érotiques. Cette excitation et le besoin de satisfaction qu'elle entraîne sont inextricablement liés à son premier et constant objet d'amour, sa mère, de sorte qu'il désire prendre la place de son père. Mais, comme il est petit et vulnérable, il ne peut y parvenir car son père, armé de sa puissance, lui barre la route. Son désir de possession maternelle se heurte à la menace de la castration et à son inéluctable conséquence, l'angoisse. Il lutte donc pendant plusieurs années pour maîtriser ses désirs œdipiens et y réussit sans trop porter

atteinte à sa masculinité s'il comprend que ses désirs sexuels à l'égard de sa mère peuvent être différés et orientés plus tard vers une autre femme. Son père, bien que rival dans cette lutte, devient un allié en servant de modèle de masculinité et en encourageant le petit garçon à adopter un comportement masculin, pour autant qu'il n'inclue pas la possession de la mère.

Le développement de l'identité sexuelle de la petite fille suit, selon Freud, un cours plus tortueux. Elle commence, dit-il, par une relation homosexuelle car son premier amour est une femme. Le deuxième obstacle à son développement est la découverte que certains individus — les hommes — sont dotés d'attributs sexuels supérieurs ; aussi, dès la toute petite enfance, la petite fille regrette de ne pas être un garçon et elle en rejette la responsabilité sur sa mère. En fait, certaines petites filles ne pensent pas seulement avoir été dépossédées ; elles croient avoir eu auparavant cette chose qui leur a été volée. Pour accéder à la féminité, la petite fille doit donc abandonner à jamais l'espoir de devenir un garçon (ou le fantasme d'avoir été un garçon) et, résignée à cette défaite, s'engager sur une voie nouvelle, celle de la féminité. Dans la mesure où c'est possible, elle transfère son amour de son premier objet homosexuel au père, ce qui ne peut réussir que si elle abandonne toute fixation sur son clitoris, qui n'est pour elle qu'un petit pénis. Pour ce faire, elle doit se tourner vers son père dans l'espoir qu'il lui donne le substitut idéal d'un pénis, c'est-à-dire un enfant. Si elle arrive à imaginer qu'il en est ainsi, elle finit par devenir vaginalement active — démarche incertaine à en juger par le grand nombre de femmes qui dépendent de l'orgasme clitoridien. Selon Freud, la maturité sexuelle de la femme, dont la féminité est l'un des aspects, se caractérise donc par l'aptitude à l'orgasme vaginal ; les femmes qui n'y parviennent pas sont alors par définition non féminines, indépendamment de leur apparence, de leurs intérêts ou de leurs fantasmes.

La situation œdipienne est donc au cœur du développement de l'identité sexuelle. Chez le garçon, la masculinité ne peut s'instaurer que s'il réussit à surmonter les dangers d'une castration imaginaire par son père tandis que, chez la fille, le développement de la féminité précède le conflit œdipien et le conditionne ; ce n'est que lorsque la petite fille devient féminine qu'elle se détache de sa mère et se tourne vers son père. Cette tentative est alors bloquée par sa mère, qui devient une nouvelle fois objet de haine (la première fois correspond au moment où la petite fille a été dépossédée de son pénis). Aussi la petite fille, si elle réussit, différera-t-elle comme le petit garçon l'accomplissement de son hétérosexualité à un stade

ultérieur où elle pourra l'axer sur un homme autre que son père. La masculinité chez le garçon exige donc la résolution de la situation œdipienne tandis que la féminité chez la fille ne demande que l'approche initiale du conflit œdipien.

Ce processus étant pour Freud plus chargé conflictuellement et plus tortueux chez la petite fille, il a cru trouver là l'explication d'un fait dont il était convaincu, à savoir que la sexualité de la femme adulte est moins sûre, moins gratifiante et plus mystérieuse que celle de l'homme. Chose curieuse du point de vue théorique, il pensait également que le garçon et la fille se développaient à peu près de la même façon jusqu'à l'apparition manifeste de la situation œdipienne vers l'âge de cinq ou six ans et donc qu'il n'y avait pas vraiment de féminité chez la petite fille avant cet âge-là. « Les individus des deux sexes semblent traverser de la même manière les premiers stades de la libido [...] Dès le début de la phase phallique, les similitudes sont infiniment plus marquées que les divergences. Nous devons admettre que la petite fille est alors un petit homme<sup>16</sup>. »

Certains chercheurs (par exemple, Malinowski<sup>17</sup>) ont prétendu que le complexe d'Œdipe était imaginaire parce qu'il prend une forme différente dans certaines cultures, par exemple là où le rôle du père psychologique est assuré par un parent de la mère. Mais jusqu'à présent il n'a pas été signalé de culture où l'enfant ne se tourne pas vers un homme adulte et fort afin de trouver un modèle de masculinité (pour le garçon) ou un modèle d'objet hétérosexuel (pour la fille) et vers une femme qui assure le maternage. Ce qui varie d'une famille et d'une culture à l'autre, c'est l'ampleur du conflit au sein du complexe, indépendamment du fait que la famille soit constituée ou non d'une mère, d'un père et d'enfants dotés d'attributs de pouvoir et de sexe plus ou moins semblables à ceux qu'avait notés Freud à Vienne.

Qu'en est-il aujourd'hui de cette théorie du développement de la masculinité et de la féminité ? Un facteur nouveau est intervenu dans le débat avec les études sur les tout premiers stades du développement de l'identité sexuelle, qui démentent les affirmations de Freud sous plusieurs aspects. On a constaté que certains petits garçons, à cause de particularités dans leur éducation, avaient un comportement nettement féminin dès leur plus jeune âge. Ils ont passé trop de temps dans une relation intense et merveilleusement étroite avec leur mère, et les femmes chez lesquelles les probabilités de relations aussi étroites avec leur petit garçon sont les plus grandes ont habituellement pour mari un homme passif et distant. En général, plus cette constellation familiale est pure, plus la féminité est

précoce chez le garçon et plus grands sont les risques d'ancrage irréversible de cette féminité<sup>18</sup>. En revanche, les garçons qui établissent une relation étroite avec leur père n'ont pas ce type de mère et ils sont masculins<sup>19</sup>.

Chez une petite fille dont la mère est distante et peu affectueuse mais qui est proche de son père, une certaine masculinité se développe si son père l'encourage à avoir les mêmes intérêts que lui<sup>20</sup>. Au contraire, une petite fille dont la mère est heureuse d'avoir une fille et n'a pas honte du corps féminin de son enfant et dont le père encourage la féminité se développe de manière féminine<sup>21</sup>.

Il reste à savoir si les rapports entre les parents et l'enfant modèlent le comportement de l'enfant par imprégnation, par conditionnement classique ou opérant, par identification ou bien par tout cela à la fois. Mais ce que toutes les études ont montré, c'est que les attitudes transmises par les parents au petit enfant sont de puissants instigateurs de la masculinité et de la féminité chez les enfants des deux sexes. Cela vient donc atténuer l'aspect conflictuel (angoisse de castration) du développement de l'identité sexuelle ; contrairement à la thèse freudienne, le développement non conflictuel a ici une place importante.

À ce stade apparaît un point de désaccord plus profond avec la théorie analytique classique. S'il est évident que le premier objet d'amour du petit garçon est une femme (sa mère), une grande intimité (fusion) physique et affective avec le corps et le psychisme de la mère aux tout premiers stades de la vie risque de lui donner le sentiment de ne faire qu'un avec une femme. L'une des premières tâches du petit garçon sur la voie de la masculinité est donc de se séparer de sa mère (chap. VIII). Cette même intimité ne constitue pas un danger pour la petite fille puisque cette relation étroite avec sa mère ne peut qu'encourager sa féminité.

Il existe aujourd'hui des éléments nouveaux qui montrent que la mère ne s'occupe pas de la même façon du nourrisson si c'est un garçon ou si c'est une fille<sup>22</sup> ; le plus souvent (c'est-à-dire quand les chances d'apparition de la féminité chez la fille et de la masculinité chez le garçon sont les plus grandes), les filles ont pendant les premiers mois plus de contacts physiques et visuels avec leur mère que les garçons<sup>23</sup>. La mère se sent généralement plus à l'aise dans l'intimité de sa petite fille que de son petit garçon. Celui-ci ne connaît donc pas le développement hétérosexuel direct supposé par Freud. Il se heurte au contraire à un obstacle majeur car il doit se débarrasser des bribes de féminité qu'il a pu acquérir au cours de la symbiose avec sa mère. Ce n'est qu'à ce stade ultérieur qu'il peut voir

sa mère comme l'objet distinct et désirable de la situation œdipienne classique<sup>24</sup>.

Ainsi donc, ces données suggèrent que la petite fille, au lieu d'être comme un garçon, s'oriente dès le début vers la féminité — ce que révèle l'observation : en général, les petites filles ne sont pas masculines dans la petite enfance. On note une féminité évidente vers l'âge d'un an, et rien n'indique que ce soit une façade ou un simulacre. Je ne peux donc pas être d'accord avec Freud lorsqu'il dit : « On sait que c'est seulement à la période de la puberté que l'on voit apparaître une distinction nette entre le caractère masculin et le caractère féminin [...] »<sup>25</sup>. » Nous examinerons ces problèmes plus en détail au chapitre VIII.

### *Primat du pénis*

Freud n'a jamais mis en doute la supériorité du sexe masculin. C'était pour lui une évidence chez tous les mammifères, à cause de la supériorité physique conférée par la force mâle : la lutte pour la survie désignait le mâle comme supérieur parce qu'il était le plus fort. Ce phénomène, dont la représentation symbolique la plus frappante est le pénis, se reflétait dans la mythologie, les contes populaires, les institutions sociales, la production artistique, les religions, les rêves — bref, partout.

Dans la famille, le père détenait le pouvoir non pas uniquement parce que l'usage le voulait mais aussi parce que, depuis les temps les plus reculés, il avait pour responsabilité de protéger sa famille des dangers physiques, de la nourrir et de lui procurer un minimum de confort et parce qu'étant le plus fort physiquement, il avait un droit de vie et de mort sur chaque membre de la famille. Ce pouvoir, dû finalement à la réalité de la force physique, était institutionnalisé dans la société depuis les plus hautes instances politiques jusque dans la famille.

Freud, produit d'une culture où, manifestement, cette autorité résidait encore chez le père, n'avait pas à remettre en question le principe « anatomie = destinée ». Or, toute théorie fondée sur ce principe s'affaiblit singulièrement si le principe est erroné.

L'enthousiasme de Freud pour la supériorité masculine cadrait avec ce qui était pour lui des faits observables, à savoir que les femmes sont réservées et manquent de sincérité<sup>26</sup>, qu'elles sont plus masochistes<sup>27</sup>, moins opiniâtres<sup>28</sup>, plus dociles et dépendantes<sup>29</sup>, plus envieuses et jalouses<sup>30</sup>, que leur surmoi est défectueux<sup>31</sup>,

qu'elles ont peu le sens de la justice<sup>32</sup>, qu'elles sont plus bisexuelles<sup>33</sup>, plus narcissiques<sup>34</sup>, que leurs intérêts sociaux sont moins développés<sup>35</sup>, qu'elles sont moins capables de sublimer leurs instincts<sup>36</sup> et qu'elles deviennent plus précocement rigides et imperméables au changement<sup>37</sup>. Elles sont intellectuellement inférieures parce que biologiquement faites pour la tâche non intellectuelle de la maternité; elles sont moralement inférieures parce que, déjà dénuées de pénis, elles ne peuvent être facilement menacées et parce qu'elles sont davantage reliées au monde réel et donc moins préoccupées par des problèmes abstraits comme la morale (c'est-à-dire qu'elles obéissent aux lois de la biologie et non pas à des règles plus nobles).

La thèse de la supériorité masculine a pour corollaire que la caractéristique primordiale du sexe masculin, le pénis, est physiquement et symboliquement un organe supérieur — et Freud de brandir comme preuve le culte phallique, sous ses innombrables formes, devant ceux qui n'auraient pas prêté attention aux rêves de l'homme et de la femme. Il voyait dans le concept d'angoisse de castration la justification du fait que l'homme considérait le pénis comme l'organe primordial de l'espèce et, dans l'envie du pénis, la preuve que la femme reconnaissait elle aussi le primat du pénis. Le pénis est visible, peut changer de taille, ressemble à une arme; il peut pénétrer, effrayer la femme et est une source d'intenses sensations dès le début de la vie — tout ceci démontre bien sa supériorité. La comparaison avec les organes génitaux de la femme vient encore le confirmer: le phallus féminin — le clitoris — est beaucoup plus petit, généralement peu visible; il ne peut pas pénétrer, n'a jamais frappé l'imagination humaine, n'est jamais symbolisé ou exalté et — pensait Freud — n'est pas une source adéquate de plaisir. Sa signification est d'autant plus faible qu'il a une destinée commune avec un autre organe, le vagin, qui pour Freud était universellement considéré comme un organe inférieur: dissimulé, sombre, mystérieux, incertain, souillé et peu fiable dans l'induction du plaisir.

Que de preuves! Dans toutes les sphères du monde extérieur ou de l'univers mental, le primat du pénis lui semblait démontré.

On ne peut qu'opposer à l'argumentation freudienne les passionnantes recherches de ces dernières années auxquelles j'ai déjà fait allusion. Chez les mammifères, les cellules ont une fonction femelle dans les deux sexes jusqu'à ce qu'il y ait apport d'androgènes au cours de la vie fœtale. En fait, à part les chromosomes, on ne peut parler de deux sexes avant cet apport androgénique; seul existe l'attribut femelle. Freud, qui flairait toujours le mystère et le décelait

bien souvent aux niveaux les plus fondamentaux — fonctionnement cellulaire ou stade plus primitif encore — aurait été dérouté par cette découverte. Il aurait été plus embarrassé encore dans son argumentation s'il avait su que cette caractéristique femelle des tissus s'étend au système nerveux central, où il est maintenant démontré chez les mammifères autres que l'homme que le futur comportement masculin chez le mâle exige un agencement que seuls les androgènes peuvent induire tandis que, chez la femelle, aucune adjonction n'est nécessaire pour produire la caractéristique femelle. Ces recherches récentes semblent donc mettre les thèses de Freud dans une situation précaire ; comme il avait choisi d'étendre sa théorie, au-delà de la psychodynamique, à la morale et à la métaphysique, il a essuyé ces dernières années quelques revers.

Il ne faut malgré tout pas voir dans ces données nouvelles la preuve que l'espèce humaine ne croit pas au primat du pénis ; on peut se demander où réside, dans le psychisme de l'enfant, ce savoir sur l'embryologie et l'aptitude tissulaire. Nul n'en sait rien. Il est facile en revanche d'étudier l'attitude des garçons et des filles vis-à-vis du pénis : pour les uns et les autres, il est impressionnant. Peut-on parler de primat ? Pour certains, la réponse est non, et ils déplorent que Freud n'ait pas davantage souligné que les enfants des deux sexes sont profondément troublés par la signification que peuvent avoir les seins et le ventre de la femme ; le pouvoir procréateur est plus difficile à représenter visuellement mais, à en juger par le mystère qu'il suscite, il est plus important encore que le pénis.

En outre, les constatations faites par Masters et Johnson<sup>38</sup> ont beaucoup contribué à infirmer les idées de Freud sur la féminité. Freud a prétendu que la petite fille était masculine jusqu'à ce qu'elle abandonne l'espoir d'avoir un pénis ; tant qu'elle espère, elle reste fixée sur son clitoris comme si c'était un pénis. Elle ne devient féminine que si elle transfère son érotisme à l'espace intérieur de la procréation, le vagin et les organes reproducteurs. Or, Masters et Johnson ont constaté que, chez la femme, tous les orgasmes avaient leur origine dans le clitoris<sup>39</sup>. Ils n'ont pas noté d'orgasme vaginal. La thèse de Freud serait donc contredite.

C'est en fait ce que je pense — mais pas du tout à cause des travaux de Masters et Johnson. Bien des femmes ont l'impression d'avoir deux orgasmes, l'un clitoridien et l'autre vaginal, et peuvent très bien distinguer l'un de l'autre. Si l'observateur ne constate pas de modification vaginale manifeste au moment de l'orgasme, ceci ne prouve cependant pas l'absence d'orgasme vaginal. Peut-être les aspects physiologiques n'en sont-ils pas très évidents, comme dans



une douleur ou une démangeaison intense d'un muscle ou de la peau ? Peut-être aussi l'orgasme vaginal demande-t-il la pénétration pénienne d'un homme auquel tient la femme et n'est-il donc pas reproductible en laboratoire ? Peut-être encore se passe-t-il tant de choses dans le vagin au moment d'un orgasme produit par pénétration qu'il est difficile de les observer ? Leurs travaux n'ont pas démenti qu'il y ait un orgasme ressenti plus profondément qu'un orgasme clitoridien. Leur propos ne réfute donc pas celui de Freud, contrairement au fait suivant : bien des femmes féminines n'ont pas d'orgasme vaginal<sup>40</sup>, alors que de nombreuses femmes en ont qui, d'après la définition freudienne de la maturité, ne peuvent être féminines — des schizophrènes, des névrosées de toutes sortes et de tous les niveaux, et même des femmes très masculines.

Mais ce débat, masqué par une argumentation pseudo-scientifique, n'a rien de scientifique<sup>41</sup>. Comment affirmer la supériorité d'un sexe sur l'autre si l'on ne définit pas au départ les caractéristiques à mesurer ? Si la supériorité se mesure à la taille corporelle, aux dimensions phalliques, à l'habileté au football, au caractère paternel ou à la production de sperme, les femmes sont indubitablement inférieures ; les différences peuvent être mesurées. Mais si la supériorité se mesure à la taille des seins, à la capacité de gestation, à la longévité, à la résistance à la maladie, au maternage ou à la capacité d'ovulation, les femmes ont nettement l'avantage. Entre les deux se situent d'innombrables domaines où n'excellent par nature ni les hommes ni les femmes, comme le tissage, la riziculture, la solution des problèmes de psychanalyse, la gestion d'une agence de publicité ou la bisbille. Il existe enfin des impondérables : une femme est-elle supérieure si elle peut avoir des orgasmes à l'infini ? Un homme est-il supérieur s'il est pleinement satisfait après un ou cinq orgasmes ? Ces arguments simplistes, si ardemment débattus ces temps-ci, ne prouvent rien. Au lieu de pontifier sur la supériorité, il vaut mieux se borner à étudier le développement de l'homme et de la femme et l'apparition de la masculinité et de la féminité. Ne cherchons pas à décider quel est le sexe supérieur.

### *Théorie de la libido*

La théorie de la libido s'intègre dans la théorie freudienne générale des pulsions. Je ne m'arrêterai pas sur les questions scientifiques et épistémologiques qui ont été soulevées au fil des années à propos de la notion de pulsion ; je voudrais seulement examiner la

théorie de la libido, d'après laquelle la maturation sexuelle est une progression, une élaboration par étapes, dont chacune est centrée sur une zone corporelle différente. Parallèlement à sa théorie des relations objectales, contenue dans sa description du complexe d'Œdipe, Freud concevait un développement, commandé par un mécanisme héréditaire de régulation, dans lequel, chez tout être humain, l'«énergie psychique» converge sur une partie du corps, l'«investissant» de «libido» (je n'ai pas le temps — soixante-dix ans n'ayant pas suffi — d'examiner les arguments qui militent pour ou contre le concept d'«énergie psychique», et peu importe ici que les mots «investissement» et «libido» n'aient jamais été définis en termes scientifiques).

La progression inexorable du développement libidinal commence avec le stade oral, où les pulsions de survie, les pulsions affectives et sensuelles du nourrisson sont centrées sur la bouche et ses fonctions. Viennent ensuite le stade anal, avec le plaisir de l'expulsion et de la rétention des matières fécales (et de l'urine), puis le stade phallique, où le garçon comme la fille sont axés sur d'intenses sensations péniennes ou clitoridiennes et constatent leurs différences anatomiques. Le dernier stade libidinal est celui de la maturité génitale faite de relations hétérosexuelles tendres et génitalement satisfaisantes et à laquelle ne parviennent que les rares élus qui réussissent à surmonter le conflit œdipien. Cette théorie de la libido, fondement conceptuel de toute psychologie humaine, a un important corollaire : les différents troubles de l'affectivité ont pour origine deux types de perturbation survenant à l'un de ces stades libidinaux : la fixation, due à une gratification excessive à un stade donné, ou la régression — produit de l'angoisse — à un stade antérieur. Si je mentionne cette théorie ici, c'est parce que Freud a fondé tout particulièrement ses thèses concernant l'apparition des perversions sur la description, contenue dans la théorie de la libido, de la progression sexuelle d'une zone à l'autre.

Dans la mesure où elles décrivent le développement de l'enfant, les observations de Freud sur les différents stades ont été confirmées et peuvent l'être à tout moment chez des enfants biologiquement normaux. Toutefois, je ne connais pas d'étude qui ait confirmé les conséquences tirées de ces observations. On n'a pas encore démontré qu'une névrose — la perversion notamment — ou une psychose soit due à une rupture des expériences sensuelles de la bouche, des organes de la défécation et de la miction ou encore du phallus<sup>42</sup>. Il est en revanche amplement prouvé qu'une perturbation des *relations objectales* à ces stades entraîne des problèmes psy-

chopathologiques. Expliquer la genèse des névroses par la théorie de la libido est apparue jusqu'à présent si incongru que nul n'a songé sérieusement à le vérifier scientifiquement.

Selon un aspect curieux de la théorie de la libido, cette dernière serait une énergie quantifiable qui circule ou peut être endiguée, l'« appareil mental » ayant pour fonction d'atténuer la « tension pulsionnelle » — le non-plaisir — résultant de cet endiguement. Il est vrai que l'atténuation de la tension provoque le plaisir, par exemple dans le sommeil, le manger, l'acte sexuel, la défécation, la décharge affective, le fait de se gratter, etc. Mais est-ce un effet de cette prétendue libido ? La libido étant un concept neurophysiologique, elle peut être remise en question par un modèle neurophysiologique. Il s'avère que la libido est aussi difficile à saisir que l'étaient les « humeurs » d'autrefois. En fait, les mammifères<sup>43</sup>, y compris l'homme<sup>44</sup>, ont un centre cérébral précis qui produit cette expérience subjective appelée le plaisir. Expérimentalement, celui-ci ne s'épuise pas. Il peut être déclenché et interrompu à l'infini, à tel point qu'un animal peut ressentir le même degré de plaisir intense des milliers de fois en une heure<sup>45</sup>. À l'heure actuelle, l'explication même la plus restrictive du plaisir n'approche en rien de ce modèle hydraulique du flux de substance ou d'énergie ; les besoins énergétiques d'un mécanisme de commutation du système nerveux central sont infinitésimaux.

### *Le conflit*

Deux sortes de situations douloureuses peuvent influencer le développement de la personnalité et donc le développement sexuel. Il s'agit tout d'abord des traumatismes (aigus, chroniques ou cumulés), ces chocs graves qu'infligent au nourrisson des événements ressentis comme l'émanation d'éléments extérieurs à son propre psychisme. Ce peut être une sensation interne désagréable, comme la faim, la douleur, la difficulté respiratoire, ou une lutte externe contre des objets distincts de son corps qui frustrant ou traumatisent — des objets inanimés par intermittence et des êtres importants en permanence, à commencer par la mère. Tous les traumatismes n'engendrent pas un conflit. La deuxième sorte de situation douloureuse, le conflit, suppose une lutte intrapsychique pour un *choix* entre diverses possibilités. Par exemple, si l'un des parents bloque chez le petit enfant une forte impulsion sensuelle, ceci n'entraîne pas un conflit intrapsychique, même si l'enfant modifie son com-

portement extérieur lorsqu'il est puni. Mais, plus tard dans l'enfance, s'il a accepté (intériorisé) le système de valeurs de son père ou de sa mère, il conservera dans son psychisme une série d'attitudes morales acquises auprès des parents et à laquelle s'ajoutera une technique interne d'autopunition fondée sur le sentiment de culpabilité. Voilà illustré le conflit intrapsychique : une partie de soi menace ou punit une autre partie de soi, frustrant la pulsion de gratification de la seconde.

Le traumatisme ou la frustration provoque une réaction (changement) plutôt qu'un conflit. Ainsi, aux tout débuts du développement infantile, une stimulation peut provoquer un changement sans conflit au moyen d'un processus éthologique tel que l'imprégnation, le conditionnement classique ou opérant (leur rôle est de déterminer un comportement non conflictuel comme la façon de parler ou les préférences en matière de jouets, de vêtements ou d'aliments). Pour Freud, le traumatisme n'entraîne une perversion du développement sexuel que s'il y a conflit, celui-ci étant la prise de conscience de la nécessité de choisir entre diverses possibilités et exigeant un développement suffisamment avancé pour que la mémoire, le jugement et peut-être les fantasmes commencent à influencer le comportement. Il semble écarter totalement l'idée d'une aberration sexuelle qui ne serait pas en même temps une perversion, c'est-à-dire l'habitude d'un acte érotique aberrant qui n'est pas le produit du conflit : « Ainsi chaque déviation de la vie sexuelle nous apparaissait, dès le moment où elle s'est fixée, comme résultant d'une inhibition de développement, comme une marque d'infantilisme<sup>46</sup>. » Pour lui, toute aberration résultait de fixations et de traumatismes survenus aux divers stades du développement libidinal de l'enfant, les menaces et les punitions qui accompagnent le désir du père ou de la mère — conflit œdipien — constituant les facteurs décisifs.

La théorie freudienne des origines de la perversion (comme de toute sexualité) regroupe les cinq concepts que nous venons d'examiner : bisexualité, complexe d'Œdipe, primat du pénis, théorie de la libido et conflit. Tout en admettant l'existence d'influences constitutionnelles plus ou moins fortes, comme les tendances bisexuelles ataviques ou une capacité inhabituelle à ressentir le plaisir dans une zone autre que génitale, Freud estimait que c'était avant tout le conflit infantile — angoisse de castration, conflit pré-œdipien et œdipien, peur de l'hétérosexualité — qui transformait la sexualité normale en perversion. De façon très résumée, il pensait que la perversion chez l'homme venait de la peur, chez le petit garçon, que son désir pour sa mère ne conduise son père à lui trancher ce pénis

tant prisé, ce qui le mettrait sur le même plan qu'une fille : inférieur anatomiquement et psychiquement du fait de la castration. Chez la fille, la perversion était censée résulter de l'incapacité de s'habituer à l'idée qu'elle est déjà castrée, ce qu'elle nie en survalorisant son clitoris, d'où l'impossibilité de transférer sa sexualité au vagin plus féminin ou le refus de se tourner vers son père et donc vers l'hétérosexualité. Puisqu'elle ne prend pas son père comme nouvel objet d'amour (en renonçant à sa mère), elle ne peut aborder le conflit œdipien en tant qu'être féminin qui désire trouver son intégralité au moyen d'un enfant. La perversion est sans doute la marque de l'échec à un stade quelconque du développement œdipien, chez le garçon comme chez la fille (outre cette théorie œdipienne [interpersonnelle], Freud considérait que certains éléments de l'acte pervers étaient la résultante d'une fixation libidinale. Il entendait par là que, lorsque l'angoisse de castration entravait le développement de l'enfant, celui-ci pouvait retourner à des formes antérieures de gratification libidinale. Si, pour une raison ou une autre, la bouche, l'anus ou l'intestin, l'urètre, la peau ou toute autre partie du corps avait été auparavant le centre d'une intense excitation libidinale, l'enfant pouvait régresser à ce stade plus sûr et plus satisfaisant face à une angoisse très forte. Ceci expliquait, par exemple, le coït anal chez les hommes homosexuels ou la fellation chez les homosexuels, hommes ou femmes).

Il est presque impossible de trouver chez les animaux une aberration sexuelle conduisant à l'orgasme (à moins qu'ils n'aient été soumis à des conditions artificielles telles que l'expérimentation ou la captivité). Or, elle se rencontre très fréquemment chez l'être humain ; la déviance érotique est aussi spécifique de l'espèce humaine que le meurtre, l'humour, le fantasme, le sport de compétition, l'art ou la cuisine. C'est un fait si évident que l'on se demande pourquoi il n'infléchit pas la réflexion de ceux qui font aujourd'hui des recherches sur la sexualité. *Depuis Freud, presque toutes les études valables sur le comportement sexuel humain ont essayé de démontrer que l'individu ne créait pas lui-même sa déviance, mais que celle-ci lui était imposée par les gènes, par des hormones, par des circuits électriques à l'intérieur du cerveau, par l'imprégnation, par le conditionnement, par les statistiques.* On voit combien Freud nous a troublés : nous ne pouvons toujours pas supporter qu'il nous ait « accusés » d'être humains.

Qui peut expliquer la pédophilie en termes de génétique ? Qui peut démontrer que le fétichisme du soulier provient d'un mécanisme cérébral constant à travers l'évolution, que l'exhibitionnisme

masculin vient d'une déficience hormonale, que le besoin de violer les vieilles femmes est un effet du conditionnement ou que la nécrophilie n'est qu'une exception statistique aux deux extrémités de la courbe en cloche ?

Les recherches actuelles, faites dans des laboratoires de physiologie et de chimie sur des cas expérimentaux (animaux et humains) intacts et à partir d'observations de phénomènes naturels, semblent toutes avoir pour objectif de démanteler la théorie du conflit ; il n'est pas d'autre aspect du système freudien qui se heurte à une telle résistance : c'est sans doute parce que, pour Freud, la perversion était *motivée*, c'est-à-dire qu'au plus profond de lui-même, l'individu se sent en quelque sorte responsable de sa perversion. Freud considérait que l'acte sexuel était le produit de cette extraordinaire capacité humaine de choix et revêtait en fin de compte un caractère moral (même si la responsabilité est atténuée puisque le choix est inconscient et a dû être fait à cause de menaces imposées dans l'enfance). Pourtant, à l'heure actuelle, les chercheurs nient que le conflit intrapsychique intervienne ou bien que le fantasme soutienne et perpétue l'activité aberrante. En d'autres termes, ils considèrent que cette activité n'est pas psychiquement motivée. Or, leur recherche peut également s'appliquer aux comportements non déviants, puisque, d'après leur logique, *aucun* comportement sexuel n'est psychiquement motivé. En tout cas, c'est ce qu'ils pensent au laboratoire ou dans leur bureau. Je me demande si, au lit, ils en pensent autant.

La théorie du conflit a été attaquée de quatre côtés. Premièrement, les aberrations chez l'homme ne seraient dues qu'à des mécanismes physiologiques — soit un dysfonctionnement organique, soit un facteur héréditaire normal n'entraînant qu'une déviance de comportement identique à celle des animaux inférieurs et provenant des mêmes mécanismes cérébraux et hormonaux. Deuxièmement — il s'agit ici de la théorie de l'apprentissage —, la déviation serait imposée par une force extérieure, telle que le conditionnement ; ce n'est donc pas une question de choix et l'origine ne peut en être le fantasme. Troisièmement — argument statistique —, si l'on représente les comportements sexuels par une courbe en cloche, les variations ne sont pas anormales, elles sont seulement non normatives. Enfin, dernier argument, si une société qualifie une aberration de pathologique, ce n'est pas le comportement lui-même mais certainement cette censure sociale qui est pathologique ; bref, c'est la société et non pas l'individu qui est malade.

*Génétique et constitution*

J'aimerais évoquer brièvement les recherches qui tentent de démontrer que les aberrations sexuelles sont induites par des forces physiques et non pas mentales.

De nombreux travaux intéressants ont été faits sur les animaux<sup>47</sup>, car on sait aujourd'hui comment influencer de vastes zones du cerveau par stimulation électrique et chimique, par ablation chirurgicale ou encore par privation de sommeil paradoxal. Ces expériences déclenchent chez l'animal des perturbations de l'activité sexuelle normale — hypersexualité ou absence de différenciation dans le comportement sexuel — au cours desquelles l'animal ne fait plus attention au sexe de son partenaire ni parfois même à l'espèce à laquelle il appartient. D'autre part, on expérimente en appliquant une infime stimulation électrique ou hormonale à de minuscules zones du cerveau pour modifier la fonction sexuelle<sup>48</sup>. Mais nous retrouvons notre problème : quel est le rapport entre ces substrats nerveux et l'homme qui achète des photos de femmes enchaînées ? Pourquoi cette femme, qui était jusqu'à l'âge de six ans une petite fille féminine, est-elle devenue si masculine ?

De toute évidence, aucune étude de ce type n'a été faite sur l'homme jusqu'à présent, bien qu'on sache qu'en manipulant le cerveau, il est possible de modifier le comportement sexuel<sup>49</sup>. J'ai déjà mentionné l'article relatif au traitement neurochirurgical de l'homosexualité masculine<sup>50</sup>. Un cas de guérison d'homosexualité masculine<sup>51</sup> et un autre de traitement de l'hypersexualité<sup>52</sup> par des antiandrogènes ont été signalés. Plusieurs articles ont évoqué le rôle étiologique des lobes temporaux dans le comportement fétichiste, notamment le travestissement ; mais soit les cas étudiés étaient uniques, soit ils portaient sur trop peu de sujets<sup>53</sup>, soit il n'y avait pas suffisamment de sujets témoins<sup>54</sup>, soit enfin il s'agissait de pures spéculations sur des recherches<sup>55</sup>. Cela suggère que de très rares cas pourraient être associés à un trouble du lobe temporal mais rien ne permet de penser que ce type de trouble serait à la base de tous ces modes de comportement<sup>56</sup> (il est intéressant de noter qu'aucun des cas signalés ne concerne de femme).

Quant à l'affirmation selon laquelle une prédisposition constitutionnelle exposerait certains à une déviance particulière, il n'en existe pas de preuve convaincante pour l'instant, sauf dans quelques cas extrêmement rares<sup>57</sup>. Aucune étude valable n'a permis de montrer qu'il y aurait une prédisposition familiale à la perversion, sauf

peut-être pour l'homosexualité. Quant au point de vue généralement avancé au début de ce siècle — à savoir que la perversion était le résultat d'une «dégénérescence», mot qui évoque vaguement une infériorité physique —, il n'a jamais été étayé par des preuves. Quoi qu'il en soit, toutes les études — et elles ne sont pas si nombreuses — qui ont tenté de démontrer le rôle de facteurs génétiques dans l'homosexualité<sup>58</sup> n'ont pas résisté jusqu'à présent aux critiques<sup>59</sup>. Les constatations de Money lui-même sur l'androgénisation de fœtus femelles montrent que, par la suite, le comportement des filles en question n'est que légèrement masculin; elles sont malgré tout hétérosexuelles<sup>60</sup>.

Il est encore trop tôt pour dire si ces travaux sur la génétique et les fonctions cérébrales mettent à l'épreuve la théorie psychanalytique (s'il en était ainsi, on disposerait de modalités de traitement qui viendraient supplanter la thérapie psychanalytique pour certains troubles de la sexualité). Il faut veiller — ce que je n'ai pas vraiment fait en méditant sur la signification d'un noyau du plaisir dans le système nerveux central — à ne pas confondre la découverte de mécanismes du cerveau moyen et celle des causes d'un comportement humain intégré et motivé. Les substrats limbiques du comportement oral sont situés assez près de ceux du comportement génital; or, qui penserait sérieusement que c'est la raison pour laquelle l'homme a découvert la fellation? Le centre cérébral correspondant au pied est-il proche du centre génital chez un fétichiste qui prend un soulier pour fétiche? La masturbation s'expliquerait-elle par l'activation d'un centre de la masturbation dans l'hypothalamus? Certaines des théories actuelles semblent sortir tout droit d'un ordinateur. Il faudra à tout le moins plusieurs générations avant que la recherche sur le cortex — lequel n'existe pas chez d'autres espèces — nous livre les secrets de la pensée, du désir et du comportement.

Le fait récent peut-être le plus intéressant est la publication d'articles (mentionnés plus haut à propos de la bisexualité) qui montrent que plus un homme est exclusivement homosexuel, plus ses taux de testostérone sont faibles et plus sa spermatogénèse est altérée. Ces données, si elles étaient confirmées, réduiraient considérablement la portée d'une théorie selon laquelle l'homosexualité est due à des perturbations de la relation entre le petit garçon et son père ou sa mère. D'autres études sont nécessaires pour vérifier l'action d'influences non spécifiques comme le stress, les variations normales des taux de testostérone au cours d'un cycle diurne, les variations normales de la quantité et de la teneur du sperme, l'effet des drogues (la marijuana peut en effet abaisser les taux plasma-



tiques de testostérone), etc.<sup>61</sup> Mais les rapports infirmant ces données se font de plus en plus nombreux<sup>62</sup>.

### *Théorie de l'apprentissage*

Les spécialistes de la théorie de l'apprentissage sont le deuxième groupe qui s'oppose à l'idée qu'il existe des aberrations sexuelles représentant des compromis destinés à préserver le plaisir sexuel dans une situation marquée par l'angoisse et le conflit. Il ne semble pas y avoir de théorie de l'apprentissage qui essaie, comme la psychanalyse, d'expliquer le développement du comportement érotique chez l'être humain dans le sens soit d'une hétérosexualité « normale » soit d'une aberration. Des études ont toutefois été faites d'après lesquelles certains éléments du comportement sexuel ne résulteraient pas d'un conflit intrapsychique.

L'imprégnation d'un être vivant dès après la naissance à une période vitale peut provoquer l'attachement à l'égard d'un objet inanimé, d'un animal ou d'un être du sexe masculin alors qu'il devrait normalement y avoir attachement à la mère. À l'âge adulte, le choix sexuel peut correspondre à l'objet sur lequel a porté l'imprégnation<sup>63</sup>. Bien que l'on ait extrapolé ces idées au nourrisson<sup>64</sup>, on n'en possède pas encore la confirmation.

L'influence du conditionnement classique sur le développement du comportement sexuel a elle aussi été étudiée. On peut résumer le problème en disant que, chez les animaux, pratiquement tout est possible en laboratoire : par les techniques de conditionnement, on peut amener un animal à être sexuellement stimulé par des objets qui, normalement, n'exerceraient aucune action ; certains modes de gratification, comme la masturbation, peuvent être produits artificiellement. Mais ce que l'on ne sait pas, c'est si ces faits sont reliés au développement de la sexualité dans des conditions normales et de quelle façon ils le sont.

Les relations « interpersonnelles » qui contribuent au développement de la sexualité ont elles aussi été étudiées chez les animaux. Ainsi, le surpeuplement entraîne des anomalies chez les animaux : il modifie le choix de l'objet sexuel ainsi que le mode, la fréquence et la capacité d'accouplement<sup>65</sup>. L'élevage expérimental de singes par des mères anormales, notamment inanimées, a provoqué de profondes perturbations de la socialisation et de la capacité de comportement reproducteur<sup>66</sup>. On note d'autre part une capacité sexuelle déficiente chez des singes n'ayant pas eu de relations avec des pairs

lorsqu'ils étaient petits<sup>67</sup>. Ces études semblent donc justifier l'accent mis par les analystes sur l'influence des relations interpersonnelles du début de la vie sur la sexualité ultérieure.

Les études sur les animaux sont intéressantes mais elles perdent souvent de leur pertinence lorsque le chercheur, devant une expérience engendrant des phénomènes anormaux, ne peut résister à la tentation de l'extrapolation directe au comportement humain, allant même parfois jusqu'à suggérer de nouvelles méthodes d'éducation ou une nouvelle organisation de la société à partir de constatations faites... sur les rats, par exemple.

Rares sont les expériences de conditionnement humain qui peuvent produire un comportement sexuel. Dans l'une d'entre elles, un léger fétichisme, qui a vite disparu, a pu être artificiellement provoqué par l'association de photos suscitant une excitation érotique et de chaussures<sup>68</sup>. Des renforcements positifs et négatifs dans un contexte culturel donné peuvent expliquer en partie l'évolution des comportements sexuels d'une génération à l'autre (la mode féminine par exemple).

Les spécialistes de la théorie de l'apprentissage insistent sur les effets du façonnement — récompense et punition — dans l'instauration de la personnalité<sup>69</sup>, tout comme sur ceux de l'imitation et l'identification. Mais Freud et d'autres analystes l'ont fait eux aussi, par exemple à propos du développement du moi et du surmoi<sup>70</sup> ou de l'identité sexuelle fondamentale<sup>71</sup>. Certains travaux sur l'identification offrent un champ d'investigation commun à certains spécialistes de la théorie de l'apprentissage et à des psychanalystes ; ils indiquent que l'enfant qui garde pendant très longtemps une relation étroite et chaleureuse avec l'un des parents peut assumer les caractéristiques de son identité sexuelle. Ainsi, un garçon excessivement proche de sa mère peut se féminiser, tout en étant masculin lorsqu'il est avec son père, et inversement pour la fille<sup>72</sup>. Contrairement à la plupart des théoriciens de l'apprentissage, les analystes considèrent qu'il ne saurait y avoir de développement de la personnalité sans influence d'un conflit intrapsychique dans des aires affectives aussi bien que sexuelles.

### « Taxonomie »

Le troisième argument est d'ordre statistique ou, comme l'a dit Kinsey, « taxonomique » (il a choisi ce mot parce qu'il sous-entend l'objectivité, le naturel et l'absence de jugement moral ; « normatif »

sonne mieux que « normal »). Il suppose une attitude de naturaliste qui étudie l'homme comme n'importe quelle espèce animale. C'est devenu avec Kinsey un remarquable instrument de recherche — en même temps qu'un extraordinaire moyen d'imposer une morale sociale, car Kinsey a habilement porté un jugement en disant qu'il ne fallait pas juger.

Ses données<sup>73</sup> ainsi que les intéressantes études sociologiques qui ont suivi (notamment celle de l'équipe de Kinsey<sup>74</sup>) n'ont nullement ébranlé la théorie analytique, car elles ont démontré ce que les analystes savaient depuis longtemps, c'est-à-dire que les comportements sexuels de l'homme sont beaucoup plus variés qu'on ne le pensait auparavant. Le plus nouveau dans les travaux de Kinsey, ce n'est pas les données qu'il a recueillies mais la position qu'il a adoptée avant même de commencer ses recherches, à savoir que la vie intérieure n'a rien à voir avec ce type de recherche psychologique ; l'observateur se contente de rassembler ses statistiques. En ce sens, Kinsey est proche des behavioristes.

### *Relativité culturelle*

Le quatrième argument, qui est en quelque sorte un plaidoyer, prolonge le troisième. Ses partisans se servent des recherches faites par les autres pour étayer leur position en faveur de la liberté sexuelle. C'est tout particulièrement le cas des activistes rassemblés pour se libérer du sentiment de culpabilité et du stigmate social qui leur ont traditionnellement été imposés. Les homosexuels illustrent bien cette position ; ils s'appuient sur les trois arguments cités plus haut pour réfuter toute notion d'anomalie ou de maladie : l'homosexualité est répandue chez les animaux inférieurs, elle est innée et induite par une action hormonale ou physiologique ; ou bien elle est le résultat d'un conditionnement de l'enfance ou de l'adolescence ; ou bien encore elle n'est aberrante que statistiquement. Ce qui est essentiel dans chacun de ces arguments, c'est la négation de toute culpabilité : puisque l'individu n'a pas choisi d'être comme il est, il n'est pas responsable et, d'autre part, son comportement n'a rien de honteux.

Une grande polémique s'est engagée ces derniers temps<sup>75</sup> pour savoir si le comportement aberrant était pervers (c'est-à-dire repoussant, malade) ou seulement déviant (correspondant à un écart statistique) ; on a utilisé de grands mots comme « normal » et « sain ». Mais cela n'a pas beaucoup de sens car aucune des parties, tout en

prenant la Science à témoin, ne sait ce que l'autre entend par normal et sain. Les uns disent que l'individu pervers est anormal parce que son comportement aberrant provient du traumatisme et du conflit de l'enfance et masque désormais (quand il la masque !) une psychopathologie grave. Pour les autres, l'individu déviant n'est pas anormal car, à part ses préférences personnelles, il n'organise pas sa vie différemment des hétérosexuels qui, de toute façon, ne se caractérisent pas par la joie de vivre ni par la créativité.

Je suis d'accord... sans être d'accord. Bien des aberrations sont des perversions en ce sens qu'elles s'instaurent en tant que solutions à des conflits et secrètent donc au fond d'elles-mêmes un sentiment de culpabilité et de risque. D'un autre côté, je ne pense pas que cette dynamique entrave davantage la vie de l'individu que la solution du conflit qui débouche sur un comportement (hétérosexuel) normatif (plus l'aberration est étrange, moins ceci est vrai). Contrairement à ce qu'espèrent les uns et les autres, il n'y a pas de réponses faciles à ces questions qui, tout en se donnant des allures scientifiques, relèvent bel et bien de la morale.

Pour résumer ce chapitre, où j'ai tâché d'analyser l'impact des progrès récents plutôt que d'étudier ceux-ci dans leurs détails — de sorte que les conclusions ne sont au mieux que des prises de position —, je dirai que l'impact mesurable de ces recherches sur la théorie psychanalytique est modéré. Tout d'abord, cette théorie s'est élaborée de telle manière qu'elle ne peut pour l'essentiel être vérifiée par les moyens scientifiques actuels. Ensuite, la psychanalyse s'intéresse à l'homme alors que les recherches récentes ne disposent pas des techniques voulues pour atteindre leur but primordial, lequel n'est que bien rarement défini comme tel : montrer comment les résultats d'expériences sur les animaux ou sur un élément isolé de la physiologie ou d'une fonction psychique d'un sujet humain s'appliquent au comportement sexuel d'un être humain dans la vie et non pas au laboratoire. Mais si l'impact mesurable de ces recherches sur la théorie n'est que modéré, il est sans doute beaucoup plus fort sur les analystes. Bon nombre d'entre eux sont sensibles à ce que disent les chercheurs et, dans leurs ouvrages comme dans leurs conversations, on sent naître une certaine impatience devant leur enfermement dans des positions théoriques cimentées plus par la tradition que par des faits concrets.

Comme dans bien d'autres domaines de la recherche psychiatrique, les techniques nouvelles ont livré de nombreuses données et suscité un surcroît d'intérêt pour les mécanismes neurophysiologiques, notamment chimiques, qui interviennent dans de nombreux

aspects du comportement sexuel. En même temps que cet enthousiasme pour l'expérimentation, on note un désintérêt croissant pour l'analyse de la sexualité humaine par des moyens cliniques, notamment par le biais de données rassemblées dans l'environnement protecteur d'un traitement satisfaisant. Je crois que nous avons tout à gagner d'une intensification des travaux en laboratoire mais beaucoup à perdre si nous négligeons l'étude en profondeur des cas individuels.

Il faudrait arriver à déraciner cette idée que la méthode clinique n'est pas assez efficace (ce dont certains chercheurs de laboratoire sont convaincus) ou bien que sa mission est terminée (ce que pensent certains psychanalystes). À l'heure actuelle, des dizaines d'années après la publication des travaux de ces observateurs remarquables que furent Freud, Krafft-Ebing ou Havelock Ellis, nous avons encore besoin d'observations naturalistes du comportement sexuel, normal ou anormal. Les travaux de Masters et Johnson en ont fait la preuve. Je songe ici non seulement à l'étude de la réaction physiologique brute — ce qu'ils ont fait —, mais aussi à la collecte de détails précis et subjectifs sur l'expérience sexuelle et les fantasmes qui l'accompagnent ainsi qu'à l'étude des processus inconscients et des influences de l'enfance par la méthode psychanalytique.

Un regain d'intérêt pour la recherche clinique sur le comportement sexuel pourrait avoir un autre avantage. En effet, ce champ d'investigation quelque peu délaissé pourrait livrer des données capitales sur les origines de la violence — thème de bien des recherches aujourd'hui qui frappent plus par leur volume que par leur esprit novateur. Ce n'est pas une coïncidence si les gens extrêmement agressifs ont des impulsions sexuelles bizarres et connaissent de graves conflits d'identité sexuelle. Enfin, la recherche sur la sexualité pourrait être utile à un autre égard : en effet, certains problèmes d'ordre éthique et juridique qui font entrer en jeu responsabilité et normalité risquent de disparaître à la lumière des faits.

Peut-être sont-ce les anthropologues qui peuvent nous être les plus utiles, parce que — à part quelques exceptions notables comme La Barre — ils nous ont si peu apporté jusqu'à présent ! En se contentant d'un matériel incomplet et anecdotique et en se révélant incapables de mettre au point une méthode qui permette d'obtenir un matériel détaillé et exact sur une question aussi intime que le désir sexuel, ils ont contribué à confiner dans d'étroites limites notre connaissance de la sexualité humaine. Ce qu'il nous faut, ce sont des études transculturelles et non pas les rapports superficiels et opiniâtres qu'ils ont bien trop souvent publiés. Il ne fait pas de

doute que les analystes ont besoin de leur aide afin de ne pas généraliser trop hâtivement du patient analysé — plongé dans une culture donnée — à l'humanité tout entière.

Enfin, il ne faut pas oublier que nous ne savons pas grand-chose des mécanismes ou des origines du comportement sexuel de l'être humain, qu'il soit normatif ou déviant, normal ou anormal. Nous sommes encore très mal renseignés sur ce qui affecte le développement de la sexualité au-delà des apports essentiels de l'hérédité, de la disposition constitutionnelle et de l'environnement initial. Que font les gens ? Que pensent-ils qu'ils font ? À quoi pensent-ils en le faisant et qu'en pensent-ils ? À vrai dire, nous n'en savons rien. Il ne semble, malgré tout, pas exagérément optimiste de dire que nous commençons à entrevoir des voies d'approche et des lignes de réflexion qui nous permettront d'étudier sérieusement ces problèmes.



### CHAPITRE III

## Les déviances : des aberrations qui ne sont pas des perversions

Après ce bilan des travaux récents sur la sexualité et de leurs rapports avec la théorie psychanalytique, voyons s'il existe un type d'aberration qui n'est pas la perversion. Peut-être quelques exemples suffiront-ils à confirmer la chose. La caractéristique de ce type d'aberration est que, si le comportement sexuel transgresse les normes du groupe social, il n'est toutefois pas essentiellement le produit de fantasmes qui seraient permutation de l'hostilité.

### *Facteurs constitutionnels génétiques et autres*

Nous avons vu au chapitre II que, dans l'un ou l'autre sexe, seul un apport d'androgènes au cours de la vie prénatale permet la masculinisation anatomique. En outre, chez les mammifères, y compris l'être humain, les hormones prénatales organisent le cerveau selon des modes qui prédéterminent le comportement sexuel (aussi bien le comportement qui détermine les expériences érotiques et fait entrer en jeu les organes de la reproduction que le comportement non érotique et non reproducteur appelé chez l'être humain masculinité et féminité). Que l'organisme soit génétiquement mâle ou femelle, si les androgènes sont absents à certains stades prénatals, il n'y aura pas masculinisation. Cette règle invariable, constatée lors d'innombrables expériences sur les animaux inférieurs, se confirme, quoique moins catégoriquement, dans les « expériences naturelles » chez certains individus.

Dans ces cas, le comportement aberrant sur le plan de l'érotisme ou de l'identité sexuelle est donc le résultat d'une fonction cérébrale essentiellement déterminée avant la naissance. C'est ainsi que



les femmes présentant une insensibilité androgénique sont, du point de vue chromosomique, des hommes dont les testicules produisent de la testostérone en quantité normale. Cependant, leurs tissus ne réagissent pas à la testostérone. Physiquement, elles ont une apparence extérieure féminine (il y a cryptorchidie) et sont toujours des femmes féminines et hétérosexuelles<sup>1</sup>. De même, les hommes atteints du syndrome de Klinefelter (XXY), qui anatomiquement ont une apparence normale, présentent très souvent des troubles de l'identité sexuelle, depuis l'homosexualité et le transvestisme jusqu'à l'inversion totale d'identité et au désir de subir une intervention chirurgicale pour « changer de sexe ». Des filles normales sur les plans génétique et anatomique qui ont été masculinisées *in utero*, soit par des quantités excessives d'androgènes produites par leurs glandes surrénales soit par l'administration de progestérone à la mère pour empêcher un avortement, ont des intérêts et un comportement plus masculins que les filles d'un groupe témoin. On a là des exemples d'aberrations du comportement sexuel d'où est absente la dynamique de la perversion telle que nous l'avons définie auparavant.

### *Troubles postnatals du fonctionnement cérébral*

Quelques cas ont été signalés où le comportement sexuel aberrant était dû à une maladie cérébrale. Blumer<sup>2</sup> a revu cette maigre documentation — un petit nombre de cas de fétichisme et de transvestisme dans lesquels on a trouvé des foyers temporaux anormaux, parfois accompagnés de signes manifestes d'épilepsie ; dans un des cas, « l'objet fétiche (une épingle de sûreté) déclenchait invariablement des crises temporales [...] Pendant l'état confusionnel qui suivait la crise, le malade s'habillait parfois avec les vêtements de sa femme. Une lobectomie gauche temporale pratiquée sur le patient alors qu'il avait trente-huit ans a guéri à la fois l'épilepsie et le fétichisme » ; enfin, dans un groupe de soixante sujets atteints d'épilepsie temporale, deux étaient homosexuels et un autre ne manifestait « qu'un minimum d'intérêt pour les femmes [...] et avait une érection partielle lorsqu'il mettait les couches de sa petite sœur<sup>3</sup> ». Walinder<sup>4</sup> a fait le point d'autres cas liés à des lésions cérébrales (notamment à propos du « transvestisme/transsexualisme ») ; il cite en particulier des cas de « transvestisme/transsexualisme » survenus pour la première fois chez des hommes atteints de troubles cérébraux dus à la sénilité.

Si une aberration n'apparaît qu'à la suite d'un trouble cérébral et cède au traitement de la lésion, ce n'est pas la peine de parler de perversion; pourtant, c'est ce que font certains lorsqu'ils essaient de démontrer que les perversions sont dues à un dysfonctionnement non pas psychique, mais cérébral<sup>5</sup>.

### *Identité hermaphrodite*

Généralement, lorsqu'un enfant présente à la naissance des organes génitaux qui ne semblent être ni vraiment mâles ni vraiment femelles, les parents sont incapables de voir dans leur enfant un garçon ou une fille; pour eux, il est soit un mélange des deux soit ni l'un ni l'autre. L'enfant assume une identité hermaphrodite, car il croit appartenir à un sexe différent des autres<sup>6</sup>. Par la suite, il sera peut-être enclin à avoir des relations sexuelles avec des individus de l'un et l'autre sexe. Mais, là encore, l'aberration ne possède pas la dynamique définie plus haut pour la perversion; elle est issue non pas des mécanismes de défense de l'enfant contre les périls œdipiens et pré-œdipiens mais des impulsions liées à l'identité bisexuelle, que les parents ont suscitée en faisant comprendre à l'enfant qu'il était hermaphrodite.

### *Transsexualisme masculin*

Le transsexualisme est la forme la plus extrême de la féminité chez des hommes anatomiquement normaux; il se manifeste dès les premières années de la vie, le petit garçon souhaitant être une fille, voire changer de sexe (ce qu'il essaiera de faire une fois adulte). Ce symptôme assez rare — et lui seul, ce qui exclut la plupart des cas où le sujet demande à « changer de sexe<sup>7</sup> » — ne résulte pas d'un fantasme de réparation et de vengeance vécu tout au long de l'existence comme dans la perversion; il découle d'attitudes parentales qui ont instauré un climat non traumatisant, dénué de tout conflit, et d'où est issue la féminité (nous analyserons plus en détail la question du transsexualisme au chapitre VIII).

C'est là un autre cas où le ressort du comportement aberrant n'est pas un fantasme compensateur d'un passé traumatisant mais simplement le modelage sans douleur ni danger de la personnalité du sujet par une dynamique constamment présente au sein de la famille.

(Il n'est question ici que des hommes transsexuels car, à mon

avis, le transsexualisme féminin est étio­logiquement plus dépendant d'éléments traumatisants et ne constitue pas seulement une déviance.)

### *Variantes culturelles*

Masculinité et féminité prennent des formes différentes suivant les époques (ou suivant les années, en période d'évolution rapide) et suivant les contextes culturels. Il serait insensé qu'un observateur étranger à une culture (chronologiquement — il peut s'agir de plusieurs siècles — ou géographiquement) se prononce sur ce qu'est une aberration dans cette culture et encore plus qu'il décide si le phénomène observé constitue une perversion. Ce qui est aberrant de l'extérieur ne l'est pas nécessairement de l'intérieur. De la même façon, le vécu érotique peut varier en fonction de facteurs historiques et sociaux ; il faut donc veiller à ne pas parler superficiellement de perversion ou d'absence de perversion.

Le problème de l'homosexualité dans la Grèce antique est à cet égard un bon exemple, justement parce qu'il fait aujourd'hui l'objet de tant de controverses. Les faits sont présentés différemment selon les points de vue : pour certains, l'homosexualité ne constituait pas une perversion parce qu'elle était culturellement acceptée tandis que, pour d'autres, la culture tout entière était pervertie. La version que je préfère est celle de Vanggaard<sup>8</sup> : l'homosexualité chez les Grecs de l'Antiquité ne se pratiquait que dans l'élite, entre hommes, et elle était considérée comme la forme de relation la plus noble. Elle ne remplaçait pas l'hétérosexualité, sa fonction étant de transmettre les valeurs morales essentielles. Un homme fait s'attachait un jeune garçon et lui enseignait l'honneur, le courage, la fidélité et le désintéressement ; les préceptes et la substance même de la virilité étaient présentés en offrande dans l'acte sexuel — par le comportement et, plus littéralement, par le sperme. Aucun des partenaires n'était efféminé, et seul celui qui n'aimait que les hommes était considéré comme homosexuel au sens péjoratif que l'on donne aujourd'hui à ce terme. Lorsque le jeune garçon qu'un partenaire plus âgé avait honoré de son intérêt érotique parvenait au seuil de l'âge adulte, la relation cessait et il était censé se détourner de l'homosexualité — sauf pour établir plus tard une relation analogue avec un jeune garçon. Cette homosexualité rituelle ne remplaçait pas l'hétérosexualité mais se substituait à un mode analogue de relation avec les femmes de même rang.

En d'autres termes, la dynamique de cette forme d'homosexualité était différente de ce qu'elle est normalement aujourd'hui : l'hostilité entre partenaires n'était pas la motivation dominante (elle ne l'est quelquefois pas à l'heure actuelle lorsque la relation homosexuelle est faite de tendresse et de respect mutuel).

Vanggaard mentionne d'autres sociétés où la transmission de la masculinité est également la fonction essentielle de l'homosexualité institutionnalisée ; elle est alors consciemment intégrée à la mystique de cette société, ce qui n'est pas le cas pour l'homosexualité masculine dans notre civilisation (bien qu'il puisse y avoir certains éléments communs, par exemple dans l'idée de la puissance transmise par le sperme).

Cela ne veut pas dire qu'il ne puisse y avoir de perversion à l'intérieur d'un ensemble de normes culturelles ; si, en quelque endroit que ce soit, la coutume voulait que tous les hommes s'habillent en femmes pour une cérémonie religieuse, il s'en trouverait toujours certains pour accomplir secrètement la cérémonie parce qu'elle les excite sexuellement et non pas parce qu'elle suscite leur ferveur religieuse. La règle serait toujours la même, la perversion étant définie par la signification de l'acte pour l'individu.

### *Faute de mieux*

Lorsqu'en l'absence de l'objet préféré, le choix se porte sur des substituts, il y a aberration mais pas nécessairement perversion. Prenons par exemple la bestialité ; bien que les manuels la qualifient toujours de perversion, la réalité est souvent différente. À moins que l'individu ne pratique le coït avec l'animal parce qu'il a une prédilection pour les animaux, la motivation ne réside pas dans le fantasme, contrairement à la perversion. Chez les bergers, par exemple, on s'accorde à penser que, s'ils pratiquent le coït avec leurs moutons, c'est faute de mieux et non pas parce que les moutons sont leurs objets sexuels favoris (je ne connais qu'une seule exception... dans un film de Woody Allen !). Nous pouvons également prendre un exemple à la dynamique plus complexe, celui de photos pornographiques représentant des femmes s'accouplant avec des animaux : très vraisemblablement, c'est chez celui qui achète les photos que se trouve la perversion (qui n'est pas bestialité) ; la femme qui pose peut être motivée par des besoins élémentaires (l'argent), à moins qu'elle ne soit la victime psychotique ou mentalement déficiente du pornographe.

L'acte doit être considéré non pas de l'extérieur, mais en fonction de ce qui se passe dans la tête de celui qui l'accomplit. La masturbation est un exemple intéressant. C'est certainement un acte normatif et l'absence des objets préférés en accroît la pratique. Or, il serait inexact de généraliser en affirmant que la masturbation n'est pas perverse. Le plus souvent, même lorsqu'elle est pratiquée faute de mieux, le support pornographique utilisé (qu'il soit commercial ou personnel — c'est alors la rêverie diurne) comporte des éléments pervers. Le fantasme sert à satisfaire ce qui ne peut l'être dans la réalité de l'acte sexuel avec un partenaire. Dans ce cas, la masturbation est non pas un simple substitut mais un acte sexuel spécifique avec ses motivations et ses énergies propres. Il en est de même pour la fréquentation des prostituées. Un homme peut avoir affaire à elles parce qu'il n'a pas le choix : il travaille par exemple dans les mines d'or du Yukon et les seules femmes qui vivent là-bas sont des prostituées. Mais s'il s'agit d'un agent de change new-yorkais dont la puissance sexuelle ne se réveille qu'avec une femme avilie par les normes de la société... ?

Les actes accomplis faute de mieux comportent donc une certaine ambiguïté. Même en cas de manque, le fantasme utilisé est souvent la preuve qu'à l'absence de l'objet de prédilection vient s'ajouter la possibilité de se servir d'un fantasme pervers — rêverie diurne ou pornographie.

### *L'« argument » du comportement animal*

À l'heure actuelle, lorsque les spécialistes de la sexualité, alliés à ceux qui militent pour les droits sexuels, demandent que l'on parle de déviance ou de déviation plutôt que de perversion, ils brandissent l'argument des comportements observés chez les animaux. Comme nous l'avons vu au chapitre II, le raisonnement est le suivant : bien qu'on trouve d'innombrables exemples d'aberration sexuelle chez les animaux, leur comportement ne saurait être taxé de délibéré, d'obstiné ni de mauvais. Or, les hommes sont proches des animaux de par leurs structures cérébrales, leurs mécanismes physiologiques et leur comportement. Donc la perversion n'existe pas chez eux puisque les origines de l'aberration sont phylogénétiques. Mais si l'on force un rat mâle à s'accoupler avec un chat, mâle lui aussi, en lui administrant une substance qui altère son fonctionnement cérébral, il n'est pas prouvé non plus que les rats en tant qu'espèce désirent inconsciemment violer des chats ou bien qu'à un

stade d'évolution antérieur leurs ancêtres étaient homosexuels ou enclins à la bestialité (désir des chats).

Je suis d'accord avec ceux qui qualifient de déviants ces comportements animaux. Mais c'est lorsqu'on élargit le problème que je ne suis plus d'accord ; il n'est pas logique de dire que, parce que les animaux ne sont pas pervers, parce qu'il existe des structures cérébrales qui peuvent déclencher toutes sortes de comportements, parce qu'on peut forcer les animaux à faire certaines choses en manipulant expérimentalement le cerveau au moyen d'hormones, de médicaments, de flux électriques ou d'interventions chirurgicales, ou bien encore parce que les animaux peuvent être expérimentalement conditionnés, ces mêmes stimuli, du fait qu'ils interviennent parfois chez l'homme, sont la cause des aberrations dans l'espèce humaine. Ce n'est pas un argument valable.

La perversion est exclusivement humaine.



#### CHAPITRE IV

## Les perversions : des aberrations qui ne sont pas des déviances

Nous avons vu dans le chapitre II sur quels arguments s'appuient certains sexologues pour contester que l'aberration résulte d'un choix délibéré, c'est-à-dire moral. Poursuivons notre discussion, en laissant de côté l'étude des animaux, du cerveau, de l'évolution, des statistiques et des échantillons — autant d'éléments importants mais sur lesquels il serait périlleux de s'arrêter ici. Désormais, j'insisterai sur un élément connu sans être directement observable et qui défie le chercheur, à savoir le *désir* en tant que motivation essentielle du comportement. Pour le physiologiste, la prise de conscience du « vouloir » n'est sans doute qu'un mirage, une émanation du cerveau ; pour le behavioriste de stricte obéissance, c'est une manifestation, un corrélat, un résultat mais ce n'est pas une cause ; pour le statisticien, c'est un effet superflu dans un monde dont l'inéluctabilité est déterminée d'avance par ce facteur primordial qu'est la courbe en cloche : sans l'incitation du « vouloir », les actes et les pulsions continueraient apparemment de se répartir entre le vraisemblable et l'invraisemblable. Il est certain que, si ces attitudes nous apparaissent simplistes, le fait de reconnaître que le désir peut réellement expliquer un comportement ne règle toutefois pas le problème ; en effet, nul ne peut analyser le désir en laboratoire. Même si l'on peut exprimer les sentiments par le langage, il est impossible de mesurer avec précision une chose aussi complexe, paradoxale, variable et contradictoire que le désir, la rage, l'envie, le plaisir ou l'amour. Il est tout aussi impossible de connaître le monde psychique, ou plus exactement protopsychique, du petit enfant qui n'a pas encore acquis le langage, ce qui serait indispensable à toute étude de la perversion. Les chercheurs respectables, qui ne peuvent appliquer qu'une méthode expérimentale fragmen-



taire aux phénomènes mentaux, répugnent à étudier l'effet du désir sur le fonctionnement sexuel et particulièrement à rechercher les origines du désir dans les orages de l'enfance. Au pire, certains contestent même l'existence du désir.

S'il est encore besoin de preuves pour se distancer des conclusions des sexologues modernes, pour lesquels l'être humain ne choisit pas ses modes de comportement sexuel mais se les voit imposer, il suffit de se tourner vers le *fantasme*, ce vecteur d'espoir qui cicatrise les traumatismes, protège de la réalité, masque la vérité, fixe l'identité, rétablit la quiétude, éloigne la peur et la tristesse, purifie l'âme... et crée la perversion. Depuis Freud, nous savons que, chez l'homme, le fantasme joue un rôle étiologique dans la perversion — et dans toute forme d'excitation sexuelle — au même titre que les facteurs physiologiques et environnementaux que les sexologues nous aident à mieux connaître. On ne peut comprendre ni l'origine ni la signification des détails de la perversion — le scénario — si on laisse de côté l'élaboration et le fonctionnement du fantasme. Les études les plus sérieuses sur les cellules du cerveau et les espèces animales sont incapables d'expliquer pourquoi un homme est excité par une chaussure de femme, par un cadavre, par une amputée, par un enfant ou par un pénis. Qui plus est, si l'on analyse le fantasme dans tous ses détails, on y trouve des vestiges d'expériences vécues par l'individu dans l'enfance avec ceux qui, dans le monde réel, ont provoqué la réaction que nous qualifions de perversion. Or, l'hostilité est au cœur de ce phénomène.

Si nous élargissons notre définition en prenant pour critère l'hostilité, il y entre alors toute une série de comportements sexuels, dont bon nombre sont très fréquents et donc ne constituent même pas des aberrations. L'hostilité est aisée à repérer. Elle est l'élément central d'un certain nombre de perversions, dont elle accentue le côté étrange, même pour un observateur non averti. Plus l'hostilité est évidente, plus on est sûr d'avoir affaire à une perversion. Un meurtre sexuellement excitant, la mutilation en vue de l'excitation, le viol, le sadisme accompagné de châtiments corporels, par le fouet ou par un instrument tranchant notamment, l'usage de chaînes ou le ligo-tage, le fait de déféquer ou d'uriner sur son objet — toutes ces perversions comportent plus ou moins une rage consciente à l'égard de l'objet sexuel, rage qui vise à conférer un sentiment de supériorité et de triomphe. Il en est de même pour les formes non physiques de sadisme comme l'exhibitionnisme, le voyeurisme, les coups de téléphone ou lettres obscènes, la fréquentation de prostituées et la plupart des formes de promiscuité sexuelle. Ni les statistiques ni

l'étude des animaux ni les manipulations du cerveau ne nous permettent de comprendre le comment et le pourquoi de cette excitation; il faut arriver à sonder le psychisme de l'être humain et analyser la nature et l'origine de ce besoin de nuire, ce qui peut révéler bien des choses.

Prenons par exemple le plus courant de ces comportements, la promiscuité sexuelle, où l'hostilité est la moins visible et dont débattent si volontiers aujourd'hui les partisans d'une libéralisation de la société, lesquels affirment que si un comportement est fréquent, il est normal. Leur raisonnement est le suivant :

1. La plupart des animaux ne sont pas monogames ; or, l'homme est un animal.

2. Puisque le désir de promiscuité sexuelle se rencontre chez presque tous les êtres humains, il est loin d'être statistiquement aberrant.

3. Ceux qui refusent d'admettre ce désir en eux ou sont incapables de le satisfaire n'ont rien de supérieur ni de vertueux, comme ils le prétendent ; ils sont au contraire bloqués et inhibés. Les idéaux de l'ère victorienne sont ainsi démasqués.

4. Il faut laisser les gens jouir librement de leur corps, tant qu'ils ne font de mal à personne.

5. Ceci fait, il apparaîtra que la «perversion» n'était qu'un des nombreux stratagèmes dont se servait une société terrorisée et inhibée pour protéger une névrose de masse.

J'approuve presque sans réserve cette argumentation. Elle est un bon instrument d'action sociale, car elle est juste dans sa quasi-totalité et mêle habilement des constatations et des conclusions raisonnables. Il en découle que la promiscuité sexuelle est agréable, inoffensive, tonifiante, enrichissante et libératrice. Mais peut-on faire ainsi abstraction du sentiment individuel de péché, même s'il revêt un caractère névrotique ? La faille dans le raisonnement vient de ce que l'hostilité n'est pas prise en considération. Il suffit de songer à Don Juan, ce modèle de promiscuité sexuelle, qui révèle sa haine des femmes, innocemment et sans le vouloir, au public qu'il doit rassembler comme témoin de sa performance : ce qui l'intéresse c'est non pas d'aimer, mais de séduire, de raconter à ses amis combien de femmes il a eues et comment elles se sont avilées dans le désarroi de la passion qu'il a suscitée. L'excitation et la satisfaction qu'il ressent ne viennent pas du plaisir sensuel de l'acte sexuel ou de la relation étroite qu'il a pu établir avec une femme ; en fait, les rapports sexuels proprement dits ne l'intéressent guère, puisque ce qu'il cherche, c'est à vaincre la résistance d'une femme apparem-

ment non consentante. Les femmes faciles ne l'attirent pas. Ce besoin incessant et frénétique de faire ses preuves, cette satisfaction qu'il ne trouve que dans la multitude des conquêtes montrent qu'il met son corps au service du pouvoir et non pas de l'érotisme.

Il ne faut donc pas généraliser hâtivement et dire d'une personne encline à la promiscuité sexuelle qu'elle fait usage de sa liberté et qu'elle exprime l'exubérance sexuelle inhérente à l'espèce humaine, ce que nous ferions tous si nous n'étions pas esclaves de la société. Il pourrait en être ainsi — et peut-être en sera-t-il ainsi lorsque la société aura évolué —, mais ce qui fait qu'un acte est pervers, ce n'est pas que telle ou telle partie du corps soit utilisée de telle ou telle façon, c'est la signification que prend l'acte. (Des livres, des films et des pièces de théâtre présentent souvent la promiscuité sexuelle comme quelque chose de gai et dénué d'hostilité, renforçant ainsi l'illusion que cette forme de promiscuité est fréquente.)

Enfin, il existe des comportements sexuels où l'acteur semble être la cible de l'hostilité, par exemple les cas de pendaison ou d'anesthésie pour parvenir à l'orgasme, le désir compulsif d'être ligoté, enchaîné ou étriqué dans des vêtements, l'envie d'être battu ou mutilé, les cas d'excitation devant l'acte de défécation ou de miction du partenaire ou bien encore le choix répété de partenaires humiliants et infidèles. Ici, l'hostilité de l'acte pervers est masquée, enfermée dans les fantasmes de ce que l'individu inflige à son partenaire en étant la victime. C'est la voluptueuse gratification du martyr — «ils me regretteront quand je ne serai plus là», «Dieu m'aime, lui, au moins», «voyez comme je suis héroïque face à ceux qui me font du mal» — qui fait psychologiquement de la victime le vainqueur; l'acte se déroule devant un public imaginaire dont la fonction est de reconnaître que le partenaire sadique est une brute. De plus, en tant qu'instigateur de l'acte, le masochiste n'est pas vraiment une victime car il ne perd jamais le contrôle de la situation; il sait (préconsciemment sinon consciemment) que l'ensemble du scénario n'est que souffrance truquée. Je doute que les masochistes choisissent souvent comme partenaires sexuels des sadiques, au sens strict que prennent les termes de masochiste et de sadique dans la perversion sexuelle. Chacun sait intuitivement, devant l'excitation de l'autre, qu'il n'a pas les mêmes fantasmes. Le sadique sait que son partenaire, s'il est excité, n'est pas la victime humiliée qu'exige le fantasme, en dépit des zébrures du fouet et des cris de douleur. On a là un exemple du contrat masochiste décrit par Smirnoff<sup>1</sup>.

Freud a noté il y a bien longtemps<sup>2</sup> que sadisme et masochisme

allaient de pair. Nombreux sont ceux qui ont été, dans le masochisme, la cible du sadisme (châtiment et réparation), depuis les analystes avec leurs patients jusqu'aux conjoints de masochistes. Petit exemple : une patiente s'excuse d'un ton triste et tranquille, tout en appréciant mon infinie bonté : « Je comprends que vous ne puissiez supporter mes traces de transpiration sur votre divan » (qui est en cuir et porte la marque de ses souffrances). Ce qu'elle dit, en fait, c'est : « Salaud ! tu prétends être analyste, c'est-à-dire soigner, guérir, compatir, comprendre et pardonner les maux de l'humanité, mais en réalité, tu n'échappes pas à ton passé : tu es un *homme* et tu es dégoûté par les sécrétions de mon corps de femme. » Jusqu'à ce que son masochisme soit analysé, elle était poursuivie par un fantasme sexuel où un homme sadique et glaçant l'obligeait, sur une scène, à se faire violer par un étalon frénétique devant un cercle d'hommes silencieux au pénis érigé.

Enfin, il ne faut pas oublier les perversions d'où l'hostilité semble absente, à savoir les fétichismes. Cela va de la nécrophilie (où l'individu choisit un cadavre sans avoir commis de meurtre) et de l'usage d'objets inanimés (généralement des vêtements dont le rapport avec un objet humain n'est plus que symbolique) au fétichisme fréquent qui consiste à traiter un être humain comme un simple organe (sein ou pénis, par exemple) ou comme un simple vecteur d'une fonction (auteur de sévices, baiseur, victime, automate, esclave). Puisque, bien souvent, l'hostilité semble absente, particulièrement dans les fétichismes classiques, qui supposent l'utilisation d'objets inanimés tels que les vêtements, on devrait pouvoir vérifier si l'hostilité est présente de façon plus probante que dans les perversions sadiques et masochistes, où l'hostilité est évidente.

Si l'on regarde le fétichisme de plus près, on s'aperçoit que le désir de faire du mal y est muet, dissimulé. Il est possible de montrer où réside l'hostilité dans l'excitation produite par un vêtement. Dans le chapitre qui suit, nous allons analyser, à travers ce formidable instrument de déshumanisation qu'est la pornographie, un cas qui précise mon propos sur l'hostilité. Le patient en question nous révèle la haine qui peut être enfouie dans le fétichisme, haine due au fait que l'enfant a été tourmenté par ses parents ou des substituts parentaux — explication valable, selon moi, pour toutes les formes de perversion. La perversion transforme la haine en victoire sur ceux qui ont infligé les tourments car, dans la perversion, le traumatisme devient triomphe.



DEUXIÈME PARTIE

La dynamique : traumatisme, hostilité,  
risque et vengeance



## CHAPITRE V

# Pornographie et perversion

Si le fantasme détermine le caractère pervers d'un acte sexuel, il nous faut alors étudier de plus près ce que pense et ressent l'individu pour comprendre sa perversion. Or, la pornographie permet de le faire aisément.

La pornographie est une rêverie diurne complexe où certaines activités, généralement mais pas nécessairement sexuelles, sont représentées dans un texte, une image ou un son destiné à provoquer l'excitation génitale. Une représentation n'est pornographique qu'à partir du moment où s'y ajoutent les fantasmes du lecteur ou de l'observateur. Rien n'est pornographique en soi.

Voici la couverture d'une brochure pornographique (voir p. 72), c'est-à-dire d'un petit livre dont l'auteur a pensé qu'il aurait une audience suffisante pour en justifier le tirage. L'homme qui l'a achetée savait que la brochure l'exciterait sexuellement. Pour certains, cette image de couverture est excitante, pour d'autres elle ne l'est pas. Je pense que la seconde possibilité est, de loin, la plus fréquente. La plupart des lecteurs ne pourront comprendre ce qu'il y a d'excitant dans l'image et le récit ; ils douteront même sérieusement que cette brochure puisse provoquer l'excitation.

Pour qui n'est pas un travesti, qu'y a-t-il sur cette couverture ? Probablement pas grand-chose : simplement des femmes, censées représenter une beauté féminine toute-puissante et menaçante, rudoyant un homme habillé en femme qui semble humilié et sans défense.

Chaque genre pornographique est créé en fonction d'un besoin pervers particulier dont il respecte le moindre détail, et il circonscrit un champ d'excitation spécifique dans chaque cas. C'est ainsi qu'un sadique choisit des représentations d'actes sadiques et un tra-





vesti fétichiste des représentations d'actes de transvestisme. Comme toutes les perversions, la pornographie est une question de goût : ce qui plaît à l'un ennuie l'autre. Comme dans toutes les perversions, l'élément central est un acte imaginaire de vengeance, qui résume tous les antécédents sexuels de l'individu — souvenirs et fantasmes, traumatismes, frustrations et joies. Il y a toujours une victime, même si elle est dissimulée. Sans victime, pas de pornographie. L'utilisation de ce matériel est un acte pervers qui comporte plusieurs éléments. Le plus évident est le voyeurisme. Vient ensuite le sadisme, de façon masquée (sauf si le sujet est un sadique sexuel patent) ; il est toutefois assez facile de démontrer l'élément sadique. Enfin, le plus dissimulé est l'élément masochiste ; il est difficile à démontrer car il se cache derrière une identification inconsciente avec la victime.

Ces trois éléments se retrouvent dans tous les modes d'utilisation de la pornographie. Il existe un quatrième élément sur lequel je voudrais m'arrêter dans ce chapitre et qui est spécifique de chaque utilisateur : son propre style de perversion.

La pornographie a pour but la réparation ; son élaboration et son

utilisation sont des actes rituels, et tout écart par rapport à une voie bien définie réduit l'excitation sexuelle. La perversion est nécessaire pour préserver la puissance sexuelle. Dans les fantasmes conscients du contenu pornographique se retrouvent les antécédents sexuels — le souvenir inconscient des faits passés.

Le déroulement de la rêverie diurne complexe extériorisée dans le récit pornographique est une chronique des fantasmes élaborés au fil des ans, lorsqu'un élément douloureux (ou un plaisir incomplet) a été transformé en plaisir (ou en plaisir plus grand) ; ces fantasmes se sont assemblés pour créer la perversion manifeste de l'adulte. Chacun d'entre eux renferme une brique de la réalité antérieure, et les différents vécus expliquent en grande partie (mais pas entièrement) les variations mineures qui existent d'un individu à l'autre dans une même perversion.

Voyons quel est le contenu pornographique de cette perversion qu'est le transvestisme<sup>1</sup> (travestissement fétichiste) et essayons de retrouver ces bribes de réalité antérieure. Il me semble particulièrement intéressant de prendre cette perversion comme exemple car elle est assez rare et sa représentation pornographique ne peut exciter qu'un travesti. (Détail pas très sérieux, on pourrait imaginer un test permettant de poser le diagnostic de transvestisme — ou d'une autre perversion — chez des hommes : après leur avoir montré une représentation pornographique correspondant à leur perversion, on déterminerait les cas où il y a afflux de sang dans le pénis. Le test serait rapide, précis, et permettrait de montrer de façon très concrète que la psychodynamique des travestis diffère de celle des autres gens).

Les textes pornographiques axés sur le transvestisme comportent toujours le même thème : un jeune homme effarouché, pathétique et sans défense se trouve, bien contre son gré, pris au piège par des femmes dangereusement belles et toutes-puissantes qui le malmènent et l'humilient. La pauvre victime — qui atteint le fond de l'humiliation lorsque les femmes l'obligent par la force physique à mettre des vêtements féminins — ne semble guère devoir susciter l'excitation sexuelle. Or, c'est ce moment du récit que les hommes avides de ce matériel attendent le plus, lorsque le jeune homme humilié est exposé à ce qui l'angoisse le plus. Sur l'image et dans le texte de la brochure en question, il est assis et se fait tout petit devant les femmes phalliques aux gestes et au regard menaçants qui, elles, sont debout (l'emploi du mot « phallique » est ici plus que l'application d'un concept : on note de nombreux objets à forme phallique — les talons aiguille, les pieds de la table et de la chaise, les fouets, le stylo).

Voici maintenant un extrait du texte : pendant sa période d'initia-

tion, Bruce King, qui a demandé à être admis dans une *fraternity*<sup>2</sup>, doit s'introduire dans une *sorority* pour y dérober de la lingerie féminine. Tout à coup, il perçoit « des cris et des rires en cascade ». Il est capturé et ligoté par des filles qui « hurlent de joie ».

Il essaya de protester mais le bâillon était trop serré ; il se tortilla, ne réussissant qu'à faire labourer la chair musculeuse de ses flancs et de ses cuisses par leurs ongles pointus, ce qui arracha des rires sauvages à ces harpies victorieuses qui frémissaient d'excitation devant les efforts impuissants de leur captif [...]

La fille qui répondait au nom de Lori, apparemment l'animatrice du groupe, était une amazone aux cheveux blond cendré. Sculpturale, elle devait bien mesurer 1 m 80 et sa poitrine haletante se dressait avec une étrange arrogance qui commandait l'obéissance et le respect. Lori portait une superbe robe collante de satin, serrée à la taille, dont la jupe plissée frémissait à chaque mouvement comme si elle avait été faite de franges de cuir. La blouse turquoise portait un motif de fleurs et de fruits. La taille de Lori était enserrée par une énorme ceinture de verni noir, sur laquelle se détachait une boucle d'argent semblable à une serrure, avec un minuscule trou de serrure qui défiait le passage. La jeune femme se tenait particulièrement cambrée, si bien qu'elle avait l'air de marcher avec difficulté, mais cela lui donnait une allure plus altière encore. Quant à ses chaussures de verni blanc, c'était le rêve de tout chercheur de trophées dans un dortoir de filles ! Les talons aiguille incroyablement fins devaient facilement avoir 15 cm de hauteur. Le talon était retenu par une chaîne d'argent qui glissait à chaque instant ; le devant, orné d'un motif de pou-de-soie, était ouvert à la pointe et laissait passer un ongle rouge étincelant ; l'orteil qui pointait semblait reconnaître d'être ainsi libéré ! Détail ravissant, l'empaigne s'ornait d'une paire d'yeux de verre très brillants, et chaque mouvement des longues jambes de Lori s'accompagnait d'un clignement ! Le cuir verni d'un blanc laiteux, poli à la perfection, inspirait le respect. Lorsque Lori posait à terre son pied gracieux et puissamment chaussé, le talon aiguille vertigineux lançait de minuscules étincelles.

Bruce se débattit, essayant de desserrer les ceintures qui le ligo-taient. « Lori », il tenta d'affermir sa voix, « détache-moi, s'il te plaît ! D'accord, mon incursion a raté. J'ai perdu le pari. Ils vont me rejeter ! » Il frémit à cette pensée, « et puis ça sera terminé. N'en parlons plus !

— Oh ! mais nous ne voulons pas qu'ils te refusent l'admission, pas du tout ! assura l'une des filles. Lori, à ton avis, qu'est-ce qu'on lui donne ?... Comment t'appelles-tu ?...

— Bruce... Bruce King.

— ... Si on lui donnait une tenue féminine complète qu'il rapporterait là-bas. Comme ça il s'en souviendra longtemps ! » Lori sourit. Elle croisa ses longs bras de cygne sur sa poitrine et Bruce aperçut

ses ongles rouge sang, semblables aux griffes d'un vautour. «Très bien, Sandra. On va donner à Bruce quelque chose de froufroutant... un slip, une combinaison, un soutien-gorge, une robe, des bas de soie qu'il attachera avec le porte-jarretelles auquel il aura également droit, plus une jolie paire de chaussures à hauts talons...»

Avant d'avoir eu le temps de protester, Bruce fut assailli par les filles, qui lui arrachèrent sa chemise blanche, ses pantalons kaki (il se félicita d'avoir mis un «boxer short») et lui enlevèrent mocassins et chaussettes. «J'ai froid...»; il tremblait de honte et d'humiliation plus que de froid, en ce début de printemps. Être ainsi aux mains de quatre femmes dominatrices, ligoté et presque nu, constituait une expérience qui avait de quoi ébranler sa virilité. Impossible de savoir ce qu'elles allaient faire pour concrétiser la menace que Lori proférait maintenant : «On va lui montrer qui est *vraiment* agressif dans l'espèce humaine...

— Nous allons t'habiller, Bruce, ronronna Lori, dont les yeux verts brillaient étrangement à l'idée de cet homme en son pouvoir. Maintenant, enlevez-lui son "boxer short", que vous pouvez d'ailleurs jeter... un type bien ne devrait pas porter des trucs pareils. On va apprendre à notre petit Bruce à s'habiller.

— Non ! Non ! » Il protesta mais les quatre filles le dépouillèrent de son short. Avec un soupir de soulagement, il se souvint qu'il avait mis le suspensoir qu'il portait pour faire du sport ; les filles se moquèrent de lui avec des ricanements : «Regardez, il porte un cache-sexe !»

Lori dit alors : «Allez, les filles, détachez-le. Ça sera plus facile pour l'habiller. Mais, mon petit Bruce chéri», elle prit une voix de fausset, «tu n'iras pas très loin... avec ton cache-sexe. Alors, tiens-toi tranquille, sinon on te l'enlèvera aussi.»

Bruce rougit ; dès qu'il eut bras et jambes libres, il essaya de se couvrir de ses mains, mais sa pose embarrassée, genoux rentrés et dos rond, ne fit qu'accroître leurs rires. «Très drôle, vraiment très drôle !» s'exclama-t-il. «Allez», Lori riait toujours, «je suis impatiente de voir de quoi il aura l'air dans ces charmantes petites choses. Commençons par ce slip...»

Lori brandit plusieurs soutiens-gorge et finit par en choisir un, tout ce qu'il y avait d'adorable. «Tu vois, Bruce», elle le balança devant lui, comme si elle menaçait sa virilité, «c'est un soutien-gorge pigeonnant qui a en plus un rembourrage ; sa profonde échancrure marque merveilleusement le creux des seins ; sur une fille, c'est incroyablement affriolant. Sur toi», elle eut un rire de gorge, «ce sera très polisson...»

Il avait décidé de ne pas protester. Cela ne ferait que les exciter davantage et renforcer leur agressivité. Et maintenant... oui... Bruce King avait devant lui la robe qu'il allait porter.

« Elle te plaît ? lui demanda Lori, riant déjà avec les autres à l'idée de le voir en robe. Elle vient de France. Un modèle exclusif. » La robe était rouge sang ! Elle portait un empiècement en V de soie diaphane bordé de « clous » métalliques extraordinaires et d'une tresse. Le dos était plongeant. Quant aux manches, elles étaient faites de soie orange légère et transparente comme de la gaze. La taille était prise par une très mince ceinture de daim, dont l'énorme boucle représentait Satan, avec deux crochets. Une toute petite fourche de diable pointait sur le métal argenté. La jupe de cette extraordinaire robe scintillait littéralement, avec ses trois rangs de longues franges de cuir. Chaque frange était fine comme un lacet mais en même temps solide comme les rênes dont se sert le cocher pour faire obéir l'attelage.

À chaque mouvement des hanches, les trois rangs de franges devaient voleter en tous sens, comme un groupe primitif d'adorateurs frénétiques devant un dieu-fétiche.

À mesure que la robe glissait le long de son corps, Bruce sentait les battements de son cœur s'accélérer ; son trouble augmentait et il haletait d'impatience. Il n'osait avouer ses sentiments, pas même en son for intérieur ! Après tout, il avait été FORCÉ à faire tout cela... par les étudiants de la « fraternity », puis il avait été CAPTURÉ et LIGOTÉ par des femmes, qui l'avaient obligé à suivre leurs ordres...

Comment l'humiliation due à l'obligation, imposée par des femmes hostiles, de mettre des vêtements féminins peut-elle provoquer l'excitation sexuelle ? Plusieurs éléments peuvent (en grande partie) l'expliquer<sup>3</sup>.

Tout d'abord, bien que le héros du récit soit humilié, celui qui lit la brochure n'est humilié qu'en effigie ; tout en s'identifiant avec le héros, il n'est évidemment pas dans la même situation périlleuse. Il sait que cette expérience, décrite dans le récit pornographique, n'est qu'un fantasme.

Ensuite, l'excitation s'accompagne d'une déculpabilisation inhérente au récit : puisque le jeune homme sans défense est forcé par des femmes hostiles à mettre des vêtements féminins, on ne peut l'accuser de l'avoir voulu (dans la pornographie, comme dans l'humour, il y a toujours un élément qui vient déculpabiliser. Cela pourrait être vrai pour bien d'autres activités sublimées à composante hostile, comme le théâtre, les arts visuels et les relations sexuelles « normales »... mais que dis-je, les rapports hétérosexuels seraient-ils une « activité sublimée » ?).

Les deux éléments ci-dessus ne sont que des mécanismes secondaires qui *protègent* l'excitation, ils ne sont pas des causes. Nous en saurons davantage en étudiant le vécu de l'individu présent de façon condensée dans le récit pornographique.

L'homme chez lequel j'ai noté cette dynamique pour la première fois — c'est lui qui m'a apporté la brochure en question — avait été obligé par des femmes de s'habiller en fille quand il était enfant. J'ai déjà parlé de son cas dans d'autres ouvrages<sup>4</sup>.

Heureusement pour la science (mais malheureusement pour lui), il avait été photographié ; les clichés avaient été mis en évidence dans l'album de famille, ce qui a permis d'expliquer l'apparition du transvestisme. En outre, les femmes responsables de ce comportement vivent encore ; je n'ai pas pu m'entretenir avec elles, mais le patient et sa femme ont obtenu auprès d'elles des renseignements qui complètent le tableau évoqué par les photos.

Le patient en question est un homme biologiquement normal d'environ trente-cinq ans, marié et père de famille. Son intérêt dominant dans la vie est l'excitation sexuelle provoquée par des vêtements féminins ; il est masculin dans son comportement, dans sa façon de s'habiller — lorsqu'elle n'exprime pas sa perversion — et dans sa profession.

Pendant pratiquement les trois premières années de sa vie, il fut traité par son père et sa mère comme ce qu'il était, c'est-à-dire un petit garçon appelé à devenir un homme. Ils lui donnèrent à la naissance un nom bien masculin et rien ne permet de penser qu'ils doutèrent obscurément de sa masculinité. Comme presque tous les petits garçons, il acquit donc la conviction qu'il appartenait au sexe masculin, première étape nécessaire à l'apparition de la masculinité chez les garçons. Sa mère ayant contracté une maladie chronique, elle dut quitter le foyer et mourut moins de deux ans plus tard. La première fois qu'elle avait été hospitalisée, son mari avait fait appel à la tante du petit garçon et à sa fille, qui avait un peu moins de vingt ans, pour s'occuper de l'enfant. Malheureusement, ces deux femmes nourrissaient à l'égard des hommes et de leur masculinité une haine implacable. Libres d'agir sur l'enfant, elles purent en toute tranquillité s'attaquer à sa masculinité naissante, ce qu'elles firent en changeant son apparence extérieure. C'est là chose facile ; il suffit de mettre à un petit garçon des vêtements non masculins ou même féminins. Il faut souligner que c'est la masculinité déjà présente chez l'enfant qui incite ce type de femmes à agir ainsi ; elles la haïssent et savent que le meilleur moyen de s'y attaquer est de l'altérer et non pas de la détruire. Elles ne souhaitent pas que l'enfant ne soit pas un garçon ; ce qu'elles veulent, c'est pouvoir apaiser leur envie en affirmant que ce qui est mâle est inférieur et sans importance. Elles savent — et font comprendre au petit garçon — qu'elles veu-

lent l'humilier ; pour cela, il doit continuer à désirer être masculin et toujours savoir qu'il peut être humilié.

Le jour de son quatrième anniversaire, sa mère vint lui rendre visite (elle devait mourir quelques semaines plus tard). À cette occasion, les deux femmes lui présentèrent une « nouvelle petite voisine », en fait son fils, et prirent des photos pour marquer l'événement. Le patient ne se souvient pas de ce fait traumatisant ; en réalité, c'est sa femme qui découvrit la photo dans un album de famille, pendant la période du traitement. Le récit fut corroboré par la tante.

Pour autant que nous le sachions, l'excitation sexuelle apparut chez l'enfant deux ou trois ans plus tard. Les premiers souvenirs du patient liés au transvestisme remontent à ce moment-là. Il fut un jour puni par une autre femme qui l'obligea à mettre ses bas ; il fut aussitôt frappé par une sensation voluptueuse qu'il est sûr de ne jamais avoir ressentie auparavant. En dépit du plaisir qu'elle lui procura, il eut un sentiment de culpabilité et, pendant plusieurs années, ne renouvela que rarement l'expérience. Toutefois, à la puberté, elle s'associa à l'orgasme et devint désormais un plaisir dominant. Même pendant les rapports sexuels, il n'est vraiment puissant que s'il est travesti (sans doute n'est-ce pas une coïncidence si la femme qui l'avait puni en le travestissant a traité son fils de la même manière : j'ai vu une photo de lui habillé en Shirley Temple).

Pendant son enfance, son adolescence et sa vie d'adulte jusqu'à l'heure actuelle, sa masculinité n'a été qu'endommagée, sans être détruite. C'est ce que souhaitaient les femmes qui s'y sont attaquées ; s'il était devenu une « femme » d'apparence normale, elles auraient perdu leur victime, tandis que, là, il a secrètement lutté contre elles pour protéger l'essence de son « self ».

J'ai montré ailleurs<sup>5</sup> que le noyau de l'identité sexuelle — c'est-à-dire le sentiment de masculinité ou de féminité — se constitue au cours des trois premières années de la vie et ne change pratiquement plus ensuite, comme cela a été le cas avec ce petit garçon. Si ce sentiment s'enracine, des expériences ultérieures peuvent le menacer, imposant des modifications à l'enfant qui tente de préserver son identité, mais le noyau subsiste malgré tout.

Nous avons vu jusqu'à présent l'effort fait par l'enfant traumatisé pour se protéger. Le cas en question illustre ce combat mais, en même temps, en introduisant la notion de menace pour la masculinité ou la féminité, il nous aide à mieux comprendre la nature du mal dont souffre la victime, à savoir la crainte que le sentiment déjà enraciné d'appartenance à l'un des deux sexes ne soit détruit. C'est ce qu'on appelle dans les milieux analytiques l'« angoisse de cas-

tration<sup>6</sup>»; mais ce terme a un sens trop étroit, car la crainte ne concerne pas uniquement la perte des organes génitaux. Cette perte peut signifier quelque chose de plus profond, la fin de l'appartenance au sexe masculin, auquel l'individu est au fond de lui-même convaincu d'appartenir. Des hommes adultes dont les organes génitaux ont été atteints, parfois jusqu'à la destruction, ne perdent pas leur sentiment de masculinité, encore moins le sentiment d'exister. Bien que ce soit certainement une expérience traumatisante, elle n'engendre ni perversion ni psychose (du moins, dans ce dernier cas, chez un individu dont l'identité sexuelle est intacte).

Je suis en désaccord avec l'explication béhavioriste selon laquelle l'acte pervers n'est qu'accidentellement lié, par conditionnement, à la rêverie diurne ou à sa représentation (chez le travesti, par exemple, lorsqu'il met des vêtements de femme pour la première fois). Cette explication tente d'écarter l'enfance et la psychodynamique de l'individu; elle semble dire que *tout* objet ou événement correspondant à la première expérience de plaisir maximal marquera le point de départ de cette forme d'excitation sexuelle. Les analystes, au contraire, considèrent que c'est le point d'arrivée et que l'agent de l'excitation, par exemple les vêtements de femme, n'était pas fortuit, mais approprié, prévu et même choisi. Une analyse sérieuse des antécédents de l'individu confirme cette position analytique.

Pour revenir au cas qui nous intéresse, le patient a réussi à préserver son sentiment de masculinité au fil des années malgré la menace brandie par les auteurs des tourments qu'il a subis. On sait depuis longtemps que les travestis sont des hommes d'apparence masculine sauf lorsqu'ils sont sexuellement excités. Contrairement aux homosexuels efféminés, ils n'ont pas pour habitude de caricaturer les femmes. Ils sont presque toujours ouvertement hétérosexuels, généralement mariés et pères de famille, et peuvent sans effort se comporter de façon masculine.

Mais, chez notre patient, où sont donc l'hostilité, la vengeance et le triomphe? Si la proposition est juste, ils devraient apparaître dans le fantasme sexuel du travesti. Nous supposons que, forcé par le travestissement à assumer un rôle non masculin, le petit garçon s'est senti menacé jusqu'au plus profond de lui-même et qu'il a essayé de se protéger, comme le font tous les enfants, en élaborant une rêverie diurne compensatrice. Cette rêverie diurne, nous la connaissons bien parce que les travestis en parlent, y réagissent lorsqu'elle leur est présentée dans un récit pornographique et la représentent lorsqu'ils se travestissent. Examinons-la dans ses détails.



Chaque fait réel que nous allons mentionner se retrouve dans le récit pornographique.

*Réalité.* Jusqu'à l'âge de trois ans, le petit garçon s'est développé de manière masculine.

*Récit pornographique.* Il s'agit au départ d'un homme masculin et hétérosexuel, qui n'a jamais auparavant manifesté d'intérêt fétichiste pour les vêtements féminins et n'était nullement efféminé.

*Réalité.* Lorsqu'il a eu trois ans, sa mère a quitté le foyer et le « maternage » a été assumé par une tante et une cousine plus âgée que lui, qui toutes deux méprisaient les hommes.

*Récit pornographique.* Le jeune homme est pris au piège par un groupe de femmes, qui se moquent de sa masculinité et le dominent immédiatement.

*Réalité.* Pendant des années, son père fut presque toujours absent du foyer, jour et nuit. Il a quasiment abandonné le petit garçon à ces femmes.

*Récit pornographique.* Il n'apparaît aucun autre homme dans le récit.

*Réalité.* Les deux femmes ont imaginé des vêtements nouveaux, d'apparence efféminée, pour le petit garçon. Plus tard, elles l'ont même habillé en fille, « pour s'amuser ».

*Récit pornographique.* Les femmes menaçantes forcent le jeune homme honteux et humilié à mettre des vêtements féminins, tout en riant et en plaisantant.

*Réalité.* De par leur âge et leur taille, les deux femmes étaient psychologiquement infiniment puissantes et dominaient physiquement le petit garçon.

*Récit pornographique.* Le jeune homme n'a pas la force de lutter, encore moins de s'échapper.

*Réalité.* Le petit garçon avait besoin de ces femmes, sans doute même les aimait-il. Avait-il le choix à trois, quatre ou cinq ans ? Elles servaient non seulement de modèle d'identification mais d'objets hétérosexuels du désir, car elles étaient désormais sa « mère ».

*Récit pornographique.* Bien que phalliques et menaçantes, les femmes sont en même temps belles et féminines.

*Réalité.* Tout en l'habillant occasionnellement en fille, les deux femmes lui ont toujours laissé comprendre qu'il appartenait au genre masculin. À part les rares occasions où elles l'ont travesti, l'enfant portait des vêtements masculins. Ses jeux et ses goûts furent toujours masculins et, à l'heure actuelle, il dirige des hommes dans une affaire qui n'a rien de féminin. Pour parfaire leur plaisir, les deux femmes devaient prouver que la masculinité était indigne de leur

désir. Elles devaient donc veiller non pas à l'anéantir mais seulement à la ridiculiser. Ainsi, l'enfant n'a pas été féminisé au point de souhaiter avoir un corps féminin ou de perdre le plaisir lié au pénis.

*Récit pornographique.* L'homme est clairement identifié comme mâle et cette caractéristique n'est jamais remise en question. Son nom est tout à fait masculin et les femmes ne le rebaptisent pas au cours du récit. Elles reconnaissent expressément sa masculinité. L'objet de leur hostilité n'est pas le mâle, mais son identité sexuelle, ses attributs masculins dont les plus visibles sont les vêtements. Dans les représentations pornographiques de transvestisme, l'homme n'est pas transformé en femme.

*Réalité.* Le désastre devient triomphe. À l'âge de six ans, il a ressenti une excitation sexuelle en mettant un vêtement de femme.

*Récit pornographique.* Le traumatisme passé, l'homme éprouve une volupté intense à porter ces vêtements de femme qu'on l'a forcé à mettre.

*Réalité.* Son travestissement fétichiste est devenu progressivement plus fréquent et plus complet, jusqu'au point où il s'est entièrement habillé en femme ; il y avait donc également le plaisir non génital de s'habiller exactement comme une femme.

*Récit pornographique.* À la fin, l'homme est entièrement habillé en femme.

*Réalité.* Il a trouvé une femme douce, apparemment sans méchanceté, qui l'a épousé bien qu'elle fût au courant de son transvestisme (en fait, j'ai su au bout de quelques années que c'était à cause de ça qu'elle l'avait épousé). Elle adorait l'aider à acheter des vêtements de femme et des perruques, et elle lui a appris à s'habiller avec élégance, à bien se maquiller et à se comporter en femme (j'ai analysé ailleurs ce type de femmes et leur relation au transvestisme<sup>7</sup>).

*Récit pornographique.* Les harpies sont maintenant gentilles, amicales, pleinement féminines et même juvéniles.

*Réalité.* Il vit au milieu des autres, passant de temps en temps pour une femme.

*Récit pornographique.* Tout le monde s'en va, l'homme ayant l'air d'une femme normale ; elles lui promettent de renouveler bientôt l'expérience, cette fois en amies.

La seule chose qui manque dans les récits pornographiques, et qui survient chez les travestis, c'est la période de latence à la suite du traumatisme, c'est-à-dire les quelques mois ou les quelques années où il n'y a pas de manifestation de transvestisme et au bout desquels apparaît le premier signe superficiel de la perversion (l'excitation sexuelle provoquée par les vêtements féminins). Étant

muette, cette période de latence n'a jamais été étudiée. On peut donc seulement présumer que le garçon élabore alors un système de fantasmes pour préserver sa masculinité face aux attaques que lance contre son identité une femme haineuse qui, *en réalité*, a mis en danger son sentiment de mâle et sa masculinité.

Ce n'est pas un hasard s'il parvient au succès exactement au moment du désastre. Il utilise les instruments du traumatisme — vêtements de femme et apparence féminine — pour préserver sa masculinité et sa puissance. Je ne veux pas dire par là que ce soit le seul facteur qui crée la perversion car, si la peur d'être émasculé est cruciale, la construction mentale (défensive) selon laquelle les femmes toutes-puissantes ont un pénis et le pouvoir des surhommes l'est tout autant<sup>8</sup>. Comme nous l'avons vu, ceci est également esquissé dans le récit pornographique.

J'ai essayé, ici comme dans d'autres ouvrages<sup>9</sup>, de préciser la nature du traumatisme (tentative de féminisation par des femmes plus âgées et dotées de puissance) en rapportant des cas qui illustrent le rôle de la mère (ou son substitut) et du père dans l'apparition du transvestisme. Ces exemples donnent à penser que, *dans le travestissement fétichiste, la peur déniée de la castration et le fantasme de femme phallique ont pour base la réalité du vécu antérieur*. Dans ces cas, le petit garçon a effectivement été menacé de la perte de sa masculinité et humilié par des femmes plus puissantes que lui, pas seulement en général, mais de façon très précise en étant habillé en fille (sans avoir de preuve à l'appui, je soupçonne que le travestissement d'un petit garçon n'est profondément traumatisant que s'il a déjà été lésé au cours des années de développement avant l'humiliation patente. Il y a sûrement des petits garçons qui, ayant été habillés en fille par une femme ou une petite fille, ne sont pas suffisamment sensibles à ce genre de vexation pour la prendre au sérieux).

À quel endroit se situe exactement le triomphe supposé qui préserve la puissance sexuelle du travesti? Il ne peut pas venir du simple fait de revivre un traumatisme. Si le traumatisme est récapitulé dans la perversion, comment le plaisir remplace-t-il l'angoisse? Comme dans d'autres cas de domination, je pense qu'il vient soit de la constatation que le traumatisme a, en fait, été constamment survécu, soit des utilisations illimitées que l'on peut faire de la répression et du déni. Mais, d'une façon plus précise, je proposerai ceci : 1) la transformation du sentiment d'altération et d'infériorité en fantasmes exhibitionnistes (« Regardez quelle femme adorable je fais »); 2) l'« auto-réalisation », c'est-à-dire l'instauration graduelle

et consciente d'un rôle « féminin » parfait : certains travestis savent si bien se comporter en femmes qu'ils peuvent passer pour telles en public sans que nul ne s'aperçoive de quoi que ce soit.

Plus important : 3) les fantasmes (conscients, préconscients et inconscients) de vengeance à l'égard des femmes, qui créent un sentiment d'exultation devant ce redressement de la situation ; 4) l'identification, dans les récits pornographiques et dans d'autres fantasmes, non seulement avec l'homme humilié mais aussi avec l'agresseur dominateur, la femme phallique.

La victime se transforme en vainqueur. Le petit garçon a été mortifié, mais maintenant l'adulte pervers domine, avec ses habits de femme. Ces vêtements, autrefois instrument du traumatisme, le ravissent — il est fort, impatient, puissant, intact, le pénis et le « self » pleins de vigueur, prêts à l'orgasme. Comment mieux prouver son triomphe qu'en manifestant sa puissance en présence du traumatisme initial ? Ainsi tire-t-il vengeance. Les femmes, si mystérieusement puissantes dans son enfance, bien qu'ayant gardé leur force, ne peuvent plus le dominer ; il le montre chaque fois qu'il met leurs vêtements. À chaque occasion, son pénis est la preuve de leur échec : il a réussi à se défendre et à les frustrer.

Malheureusement pour lui, l'expérience doit être constamment renouvelée car il sait malgré tout que la perversion n'est qu'une construction de l'esprit, un fantasme ; elle ne peut jamais vraiment prouver qu'il a gagné. Le sentiment de triomphe ne dure qu'un moment, et chaque fois qu'une situation rappelle le traumatisme original, il ne peut calmer son angoisse qu'en répétant l'acte pervers, par lequel s'affirme de nouveau son intégrité et sa victoire.

L'une des caractéristiques essentielles de la pornographie (et de la perversion) est le sadisme, c'est-à-dire la revanche sur un traumatisme vécu passivement. Je ne pense pas uniquement aux fantasmes de vengeance bien connus et aux actes sexuels que l'on trouve également chez des non-travestis, comme le fait d'empoisonner ou d'humilier son partenaire par l'émission de sperme ou de maltraiter quelqu'un physiquement par un assaut phallique. Ils existent sans doute chez certains travestis mais, chose plus importante, c'est par la capacité d'érection que se venge le travesti : il connaît le triomphe avec une femme alors qu'il était censé échouer. Ce triomphe est d'autant plus grand qu'il survient exactement au moment où l'échec devrait être total, c'est-à-dire lorsqu'il est habillé en femme et devrait se sentir humilié. Il ne faut certes pas oublier le facteur crucial de ce moment où il est travesti, à savoir la conscience d'avoir sous ces vêtements féminins un pénis qui fait de lui aussi

une femme phallique. Pour Freud et la plupart des analystes qui l'ont suivi, le fantasme de la femme dotée d'un phallus est nécessaire au petit garçon (ou à l'homme) pour nier que cette chose terrible qu'est la castration puisse lui arriver. Cette proposition suppose que les femmes sont fondamentalement — anatomiquement — inférieures, à moins d'avoir une prothèse. À mon avis, il n'en est pas toujours ainsi. Si l'homme, dans son fantasme, dote la femme d'un phallus, ce peut être pour nier sa supériorité, au contraire ; il substitue à la peur de la capacité procréatrice de la femme, puissance intérieure occulte qui se retrouve dans la procréation ou le pouvoir de vie et de mort sur le petit enfant, quelque chose de familier, le pénis. Nous reviendrons sur ce sujet (chapitres VI et VIII).

Dans le récit pornographique, l'attente du plaisir est à son comble au moment où la victime s'entend dire par les femmes toutes-puissantes qu'il doit mettre des vêtements féminins ou bien lorsqu'il vient juste d'être ainsi vêtu — ce que représente la couverture aguichante. Ce n'est donc pas un hasard si, dans le fantasme, le moment du traumatisme devient le point où l'excitation est à son comble. Il n'est de plus grand triomphe que de réussir après avoir encouru les risques qui ont menacé l'individu dans son enfance (on peut songer ici à d'autres triomphes contre-phobiques comme la course automobile, le métier d'acteur, le parachutisme, le sport de compétition et tant d'autres situations génératrices d'une forte angoisse mais qui peuvent être couronnées de succès).

Qui est la victime dans ce fantasme de transvestisme ? Dans la rêverie diurne, c'est le travesti en puissance avec lequel s'identifie consciemment le travesti qui lit le récit. Mais aussi, inconsciemment, la victime est la femme phallique cruelle puisque, dans la réalité de la masturbation, le travesti est finalement vainqueur de cette femme. Malgré tout ce qu'elle lui a fait subir alors qu'il était enfant pour détruire sa masculinité, il lui a échappé — quoique à grand-peine et au prix d'une puissance sexuelle gravement compromise puisqu'elle n'est assurée que par la perversion.

Pourtant il est vainqueur ; il a survécu. Non seulement il préserve son pénis mais, au moment même où il célèbre son sacrement secret, toute dichotomie a disparu et il est tout entier concentré dans son excitation sexuelle.

Il s'identifie avec l'agresseur et, sentiment fréquent dans ce cas, croit (ou tente de croire) qu'il lui est supérieur : il est plus femme que toute autre femme car il possède le meilleur de l'un et l'autre sexe. Il ne perd jamais la conscience de sa masculinité (élément essentiel du transvestisme), tout en étant conscient de sa féminité. Il

a le sentiment qu'ayant été un homme et vivant de façon intermittente comme un homme, il sait exactement ce qui est le plus apprécié chez une femme et, puisqu'il est « femme », il peut le mettre en pratique. Plus profondément, il se considère (agit constamment de manière à se considérer) comme une femme supérieure à toute autre femme puisqu'il est la seule à avoir un pénis. Au moment même où il s'identifie avec les femmes toutes-puissantes, le petit garçon humilié a disparu ; il n'est plus conscient de cet aspect de sa personnalité pendant que s'accomplit l'acte pervers. Seul le scénario en garde la trace. Il a trouvé un moyen d'assumer le rôle sadique et exprime sa satisfaction en affirmant qu'il n'est pas le jeune homme effarouché du récit. En s'identifiant à la fois avec la victime et avec le vainqueur, il satisfait en un sens deux personnages en lui-même.

Pourtant, les travestis sont, dans leur grande majorité, hétérosexuels et recherchent l'hétérosexualité ; ils doivent résister à une tendance inconsciente à l'identification avec les femmes. Comme l'intimité avec une femme est pour eux attrayante mais dangereuse, ils substituent les vêtements inanimés à la chair vivante. Il est intéressant de noter les descriptions de vêtements féminins dans la brochure : « les bretelles blanches comme neige et la texture fascinante », « toute en soie », « toute en satin », « une culotte d'un blanc virginal », « collant à la peau », « d'un vert transparent comme l'écume de mer », « fraîche, soyeuse, sensuellement raffinée », « léger », « aux formes souples », « un rose délicat », « adorablement moulée », « une soie légère et transparente comme de la gaze », et ainsi de suite pendant des pages.

Il s'agit d'une expérience bisexuelle ; non seulement le travesti établit un contact fétichiste (sans danger, indirectement) avec la femme — considérant la femme comme objet hétérosexuel —, mais encore il en revêt l'enveloppe — s'identifiant avec la femme.

Cette description laisse de côté bien des aspects importants qui peuvent faire l'objet de conjectures ; croyance du travesti en la femme phallique, à la fois celle qui l'a originellement agressé et celle qu'il représente avec son pénis érigé sous les vêtements féminins ; signification symbolique qu'ont les vêtements pour lui (par exemple, pénis intact) ; angoisse de castration ; les vêtements en tant qu'objets de transition entre la mère et la séparation d'avec la mère ; et toute une série de constructions psychanalytiques. Je ne les examinerai pas en détail ici, car mon but est pour l'instant de définir le concept de perversion<sup>10</sup>.

Le lecteur se demandera sans doute s'il s'agit d'une étude de la pornographie ou du transvestisme, car le matériel que nous analy-

sons nous fait passer d'une perspective à l'autre. Ce fait précise en tout cas une chose : la pornographie, comme la rêverie diurne essentielle de l'individu pervers, est, d'un point de vue psychodynamique, à peu près la même chose que la perversion. Elle est le récit très concentré de sa perversion : ses origines dans la vie réelle, son élaboration dans le fantasme, son contenu manifeste qui dissimule et révèle le contenu latent. Certes, sans la pornographie, on peut encore étudier la dynamique des perversions, mais elle constitue un instrument tout particulier pour découvrir certains indices qui passeraient autrement inaperçus. Ce qui est intéressant, c'est que, comme l'auteur d'un récit pornographique écrit pour gagner de l'argent, il va s'efforcer de développer une rêverie diurne qui ne lui soit pas spécifique. Pour que la production pornographique soit rentable, il doit intuitivement utiliser tout ce qu'il sait être commun à tous les lecteurs potentiels ; sinon, il risque de ne vendre qu'un seul exemplaire. Il doit donc imaginer un scénario assez précis pour provoquer l'excitation et assez général pour exciter plusieurs personnes. C'est pourquoi la pornographie permet au chercheur de faire en quelque sorte une étude statistique de la psychodynamique, et cela de façon plus vivante et convaincante que le sondage d'opinion qu'on essaie souvent de faire passer pour un outil de recherche rigoureux.

L'assouplissement de la législation sur la pornographie a eu pour conséquence un élargissement du marché ; il est devenu financièrement possible de produire en fonction de goûts bien précis. Alors qu'autrefois, tous les travestis, quel que soit leur centre d'intérêt, devaient se contenter d'un seul récit, ils peuvent aujourd'hui choisir entre diverses variantes plus ou moins adaptées à leurs besoins. Ainsi, les hommes qui se travestissent de temps à autre et sont excités sexuellement par des vêtements de femme ne choisiront pas tous en premier lieu le récit pornographique mentionné auparavant. Ils disent l'avoir choisi dans le passé, avoir acheté toutes les brochures sur ce thème, tout en ayant le sentiment que cela ne correspondait pas tout à fait à *leur* cas. À l'heure actuelle, pour les travestis qui sont rebutés par le sadomasochisme évident de l'histoire en question, il existe des récits plus charmants où un homme gai et timide achète des vêtements féminins avec une femme gaie et compétente qui l'aide à s'habiller.

Voici un passage extrait d'une revue pour travestis. Une femme a dit à un de ses amis, homme masculin qui n'avait auparavant aucune inclination pour le transvestisme, de s'habiller pour sortir :

Le moment était maintenant venu de se préparer pour le barbecue et Lynn (l'homme qui va devenir travesti) choisit pour l'occasion une tunique à fleurs et des talons bas. Elle mit particulièrement long-

temps à se maquiller les yeux et les lèvres. Elle adorait souligner l'arc enchanteur dont la nature l'avait dotée. Elle s'assura longuement que sa coiffure était impeccable et choisit avec soin un collier qui allait avec sa tenue vive. Millie (la femme qui l'encourage à se travestir) mit la même chose et se fixa deux fleurs artificielles derrière l'oreille.

« Tu es superbe, assura Millie, je ne connais vraiment pas de fille plus jolie. Mais essaie de ne pas trop parler ce soir ; observe plutôt ce que font les autres et écoute ce qu'ils disent. D'accord ? »

Les deux jeunes femmes se mêlèrent bientôt aux autres locataires au bord de la piscine, et ainsi commença la première soirée de Lynn. Regardant son amie circuler d'un groupe à l'autre, Millie nota combien elle était gracieuse et féminine.

Plus tard :

« Quelle soirée formidable, s'exclama Millie avec enthousiasme. Bill est un vrai Don Juan et il sait s'y prendre avec les femmes ! Est-ce que ça t'a plu ? »

— Oui et non, répondit Lynn. À dire vrai, j'ai eu l'impression d'être en dehors du coup. Je ne voulais pas trop m'engager pour ne pas me dévoiler.

— Tu es bête, aie confiance en toi et sois toi-même la prochaine fois que nous sortirons ensemble. Mais je peux comprendre que tu ne te sentes pas vraiment à ton aise, rétorqua Millie, pourtant, tu sais, personne ne pourrait soupçonner que tu n'es pas ce que ton apparence promet.

— C'est facile de me dire d'être moi-même, mais souviens-toi qu'il y a deux mois seulement, ce moi était celui d'un homme. On ne s'attend pas à ce que je parle d'affaires et de sport avec les hommes, n'est-ce pas ? répondit Lynn. Ça va assez bien quand je suis au milieu de femmes. Dieu sait que j'ai probablement lu en quelques mois autant de littérature féminine qu'elles en ont lue en dix ans... et les conversations que nous avons eues toutes les deux m'ont donné confiance en moi. Mais avec les hommes, c'est différent !

— Ne t'en fais pas, ma chérie, lui dit Millie. Le problème se résoudra tout seul. Va te reposer maintenant car nous avons un programme chargé demain. » Elle lui ôta un baiser sur le front et disparut.

Plus tard :

Les deux jeunes femmes trouvèrent une table et Lynn s'émerveilla de la courtoisie du serveur. Elles firent un repas léger, au cours duquel Millie lui révéla leurs plans pour le reste de la journée.

« Nous allons nous inscrire toutes les deux dans un institut où l'on t'apprendra non seulement à t'habiller et te maquiller, ce que tu sais déjà très bien faire, mais aussi à parler en société et à développer ta



personnalité féminine. La plupart des femmes qui suivent ces cours ont elles aussi des problèmes dans ces domaines. Si nous devons sortir de nouveau, comme l'autre soir au barbecue, je veux que tu te sentes bien, et je pense que tu y arriveras.»

Plus tard :

Millie était déjà prête et elles bavardaient, échangeant ces mille petites choses que les femmes ont en commun. Lorsqu'elles eurent fini, Millie insista pour faire la vaisselle, afin que Lynn puisse s'habiller. « Mets l'ensemble beige et la jolie blouse corail que tu aimes tellement, dit-elle avec autorité. Je ne veux pas que tu attires trop l'attention aujourd'hui car nous serons dehors presque toute la journée. »

À l'autre extrémité se trouvent les récits à très forte composante sadomasochiste, celle-ci étant d'ailleurs beaucoup plus soulignée que le travestissement. Dans ce cas, l'action est à peu près instantanée, de sorte qu'elle est souvent représentée par des photographies, sans texte. On voit par exemple une « femme » attachée avec des cordes et des chaînes dans des positions inconfortables — il s'agit en fait d'un homme vêtu en femme ; ce qui provoque l'excitation, ce n'est pas seulement la représentation de l'homme habillé en femme, c'est aussi le fait qu'« elle » soit enchaînée. À mesure que la pornographie se spécialise, il devient moins nécessaire d'acheter, comme auparavant, des brochures au contenu acceptable sans être idéal.

J'ai l'impression (les cas sont trop peu nombreux pour que je puisse en être sûr) que les individus qui, dans leur enfance, ont été traités sans grande cruauté par une ou plusieurs femmes préfèrent une pornographie assez gaie ne comportant ni humiliation franche ni sadisme physique.

Toutefois, l'élément commun à ces divers modes pornographiques est l'évocation d'un danger surmonté (humiliation, angoisse, peur, frustration). En ce sens, tous les modes pornographiques renferment sans doute la psychodynamique des perversions. Je prétends qu'il n'existe pas de pornographie non perverse, c'est-à-dire de représentation sexuellement excitante où l'hostilité n'entre pas en jeu. Or, la plupart des récits pornographiques sont destinés à des hommes hétérosexuels ; puisqu'il y a tant d'amateurs et une telle quantité de cette pornographie « mineure », on peut dire qu'elle est « normale » dans le sens — statistique — où elle attire un grand nombre d'hommes. Ainsi, pour la plupart des hommes, dans notre civilisation, la pornographie est la représentation de femmes nues et d'accouplements hétérosexuels. Le fait que ces modes pornographiques soient courants ne signifie pas qu'ils ne constituent pas des solu-

tions au conflit, à l'angoisse, à la frustration et à la colère. S'ils étaient « normaux » en ce sens qu'ils soient l'expression biologique universelle d'une recherche non conflictuelle du plaisir, la nudité aurait alors valeur de fétiche sexuel dans toutes les sociétés (ce qui n'est pas le cas), et pas seulement dans les sociétés comme la nôtre où son côté provocant vient de la frustration.

La pornographie épargne à l'individu l'angoisse des rapports avec l'autre ; dans le texte ou sur les photos, chacun connaît son rôle et s'y tient.

Bien que populaire, la pornographie n'est sans doute pas seulement un substitut qui remplace l'objet sexuel approprié (mais ce peut être en partie le cas, notamment pendant l'adolescence). Si elle existe, c'est parce qu'elle satisfait des besoins voyeuristes et sado-masochistes que certains ne peuvent satisfaire même avec les partenaires sexuels les plus consentants. Si l'orgasme génital est en fin de compte le but commun, du fait qu'il procure le plaisir et soulage la tension liée au besoin pervers, les perversions se traduisent souvent par des actes accomplis sur des objets ou des parties du corps où l'orgasme ne peut pas entièrement soulager la tension<sup>11</sup>. Des organes tels que les yeux, la peau ou l'anus et des affects autres que l'amour, telles la colère, l'angoisse ou la dépression, peuvent — nous le savons bien — être érotisés, mais la tension ne s'y relâche pas aussi facilement que dans les organes génitaux. C'est, selon moi, ce qui donne à la perversion son intensité, son aspect compulsif et désespéré. La théorie analytique, qui associe la perversion à la névrose et aux troubles psychosomatiques, a depuis longtemps laissé entendre que, s'il se développe dans un organe une tension érotique qui ne peut trouver à se décharger, des changements cellulaires chroniques se produisent.

Si les actes sexuels représentés dans la pornographie comportent toujours une victime, qui est cette victime sur les photos et dans les descriptions de rapports hétérosexuels ? Qui est-elle et quelle activité sexuelle une photo de nu représente-t-elle ?

Si, dans les représentations pornographiques de rapports hétérosexuels, l'excitation vient en grande partie de l'identification avec les personnages qui démontrent leur agilité (et ne connaissent pas l'angoisse ou l'échec génital, ce qui peut arriver à l'observateur), un détail piquant est probablement introduit avec le fantasme de scène primitive où l'enfant arrive à voir ce qu'il ne devrait pas voir et avec le sentiment de supériorité du spectateur qui n'est pas exposé au risque. Les victimes sont alors les « adultes », dont l'impuissance est prouvée puisqu'ils ne savent pas qu'ils sont observés.

Très fréquents sont les récits où une femme au départ distante, supérieure, sophistiquée et indifférente est amenée au comble de l'excitation sexuelle par un homme dont les actes sont décrits avec précision et devant lequel elle perd tout contrôle d'elle-même. Il s'agit évidemment ici d'une lutte pour le pouvoir masquée par l'activité sexuelle : la femme menaçante est réduite à l'état de victime et le petit garçon, grâce à la pornographie, devient un instant, dans l'illusion du pouvoir, un homme<sup>12</sup>.

J'ai indiqué que l'hostilité était un ressort essentiel de la pornographie. Peut-être l'aspect plus ou moins pervers (plus ou moins « normal ») de la pornographie, de même que ce qui sépare la perversion de la normalité, est-il le degré d'hostilité (fantasmes de haine et de vengeance) que renferme ou libère l'activité sexuelle. On peut se demander — et susciter ainsi une controverse — s'il peut y avoir chez l'être humain, particulièrement mâle, une intense excitation sexuelle s'il n'y a pas en même temps brutalité (minimale, refoulée, faussée par une formation réactionnelle atténuée ou même manifeste dans les cas les plus pathologiques). Se peut-il que, dans l'excitation sexuelle non perverse, l'hostilité inconsciente soit, elle aussi, essentielle et pas uniquement anaclitique ?

Existe-t-il des cas d'excitation sexuelle où, chez l'homme tout au moins, l'hostilité dissimulée dans le fantasme ne joue pas de rôle dans la puissance sexuelle ? Songeons à une situation analogue où il est indispensable de surmonter l'hostilité pour pouvoir fonctionner normalement : on sait en effet que, pour se développer normalement, le nourrisson doit être soumis à une frustration croissante ; ainsi seulement survient la séparation qui permettra d'affirmer les fonctions du moi et l'identité dont il a besoin pour faire face au monde extérieur. Ce processus dont la frustration est l'outil essentiel crée un réservoir de haine inconsciente face à laquelle se développera — plus ou moins bien — la personnalité. La domination, expérience très gratifiante qui correspond souvent à la réparation de la frustration subie passivement, implique l'élaboration de fantasmes, de structures de caractère ou de modes d'activité empreints de brutalité dans leur forme la plus primitive mais qui, à travers un processus de sublimation, sont souvent bien éloignés de cette haine initiale.

Si l'excitation sexuelle pouvait être entièrement débarrassée de l'hostilité, il n'y aurait pas de perversion, mais la tendresse dans la sexualité serait-elle si développée que cela ? Les différences entre perversions, de même qu'entre les perversions et un comportement sexuel plus fréquent, s'expliquent sans doute par les différences dans les frustrations et les satisfactions (souvent déterminées par la

société mais procurées par les parents, la mère notamment) tout au long de l'enfance.

Il faut constater avec étonnement que toute tentative pour vendre des revues pornographiques aux femmes serait vouée à l'échec. Pourquoi cela? La question elle-même renseigne, avant toute réponse. C'est un peu comme ce «mystère de tous les temps»: qu'est-ce que la Femme? Il n'y a que les hommes pour se préoccuper du mystère de la femme; les femmes, elles, ne sont pas mystifiées. Ceci ne veut pas nécessairement dire qu'elles saisissent la dynamique de leur propre sexualité mais, puisqu'elles la vivent, elles ne considèrent pas cette sexualité comme mystérieuse. Si elles voulaient, elles pourraient également parler du mystère de la sexualité masculine, laquelle n'est peut-être pas aussi claire que d'aucuns voudraient nous le faire croire. Nous pensons comprendre la sexualité masculine parce que la plupart des travaux s'y rapportant ont été faits par des hommes qui, vivant leur sexualité, ne manifestent pas à son égard une curiosité excessive et n'y voient pas de mystère.

Quant à savoir pourquoi les femmes ne réagissent pas à la pornographie aussi intensément que les hommes, peut-être la question est-elle mal posée? Les hommes ont tendance à identifier la pornographie en général avec ce qui est pornographique pour eux mais, par exemple, la description détaillée d'un acte sexuel, bien qu'excitante, est moins irrésistible pour les femmes que pour les hommes. Très rares sont les femmes qui achètent des revues de nus masculins à des fins érotiques, mais cela ne signifie pas que les femmes n'ont pas leur propre pornographie — au contraire. Les expériences de la petite fille dans notre société étant différentes de celles du petit garçon, certains aspects de la pornographie féminine seront nécessairement différents. On sait aujourd'hui que les femmes ont de nombreux fantasmes sexuels qui leur sont propres et qu'elles sont excitées par la pornographie<sup>13</sup>. Lorsqu'ils portent un jugement sur la pornographie féminine, les hommes commettent la même erreur que lorsqu'ils analysent la pornographie d'un individu à la dynamique différente: n'étant pas eux-mêmes excités, ils ne peuvent s'imaginer que le matériel en question puisse en exciter d'autres. S'ils lisaient les récits romantiques et masochistes produits ces dernières années pour susciter l'excitation féminine, les hommes penseraient sans doute que c'est de la camelote, parce que cela semble très peu sexuel. Ce genre de littérature peut paraître *ad libitum*, nul n'en soupçonnera le côté obscène — et surtout pas le législateur!

De plus, on considère généralement<sup>14</sup> que, bien qu'elles puissent être attirées par la pornographie, les femmes sont moins «voyeuses»;

or, le voyeurisme est une caractéristique essentielle de la pornographie. Bien que certaines d'entre elles reconnaissent aujourd'hui qu'elles lorgnent les braguettes, les femmes ne sont jamais vraiment des voyeuses. Peut-être n'y a-t-il pas là de différence biologique, mais simplement le reflet de normes sociales : inhibition du droit du petit garçon de regarder dans un but sexuel et éducation de la petite fille qui ne doit pas permettre ces regards, ce qui signifie pour elle que cela ne change pas grand-chose qu'elle regarde ou non. Il se peut aussi qu'ayant aujourd'hui davantage accès à la pornographie hétérosexuelle normale, les femmes y prennent goût. Si le pénis devient un spectacle interdit quoique recherché, de la même façon que les seins pour les hommes, les femmes seront alors attirées par une pornographie axée sur le pénis.

J'ai souligné ici une évidence, à savoir que ce qui est pornographique pour l'un ne l'est pas nécessairement pour l'autre si ses antécédents et sa dynamique sont différents. Devant les récits de transvestisme à thème unique répété sans fin, celui qui n'est pas travesti perd vite tout intérêt et ne peut même plus continuer la lecture. J'ai demandé un jour à un travesti de m'apporter un texte pornographique correspondant à son transvestisme ; il m'a dit que sa préférence allait justement aux récits qu'il m'avait montrés et que j'avais trouvés trop ennuyeux pour les lire. De même, ce qui excitera les femmes dans un livre ou un film agacera les hommes, qui attendront que le récit regagne en intérêt.

Il est tout aussi évident que les hommes politiques, lorsqu'ils adoptent des lois sur la pornographie, définissent généralement comme pornographique uniquement ce qui les excite et comme obscène uniquement ce qu'ils trouvent repoussant.

Les sociétés craignent la pornographie comme elles craignent la sexualité, mais peut-être y a-t-il à cette réaction une explication moins sinistre : il se peut qu'elles réagissent intuitivement aux fantasmes hostiles masqués mais bien réels dans la pornographie. De la sorte, la pornographie est repoussante pour l'individu qui y réagit (c'est sa réaction qui transforme en pornographie une prose stupide) ; le mot « repoussant », comme celui de « dégoûtant », implique non seulement une sensualité interdite mais aussi la crainte d'une libération de l'hostilité.

## CHAPITRE VI

# Hostilité et mystère dans la perversion

Outre l'hostilité, le risque et la transformation du traumatisme en triomphe — sur lesquels cette étude est axée —, d'autres facteurs sont nécessaires à l'élaboration de la perversion. Ainsi, il serait des plus utiles d'analyser le rôle de la culpabilité consciente et inconsciente. Mais il ne sert à rien de répéter ce qui a déjà été prouvé ni de méditer sur les théories des autres : les idées déjà émises sur la question seront en quelque sorte à l'arrière-plan du débat nécessairement limité de cet ouvrage. Je désire seulement souligner que l'étude de la perversion est l'étude de l'hostilité plus que celle de la libido. Le but de mon ouvrage n'est pas de livrer une théorie d'ensemble de la perversion. C'est à dessein que j'ai décidé de renoncer à commenter en détail les travaux faits par d'autres sur l'importance du conflit œdipien dans l'instauration de la perversion ; j'aurai ainsi plus de temps pour me pencher sur les problèmes de la période pré-œdipienne, plus sujets à controverse.

Il n'est cependant pas inutile de revoir brièvement la thèse émise par Freud à propos de la perversion avant de poursuivre l'examen (entamé au chapitre II) des arguments qui s'opposent à la notion de perversion en cette période où la recherche sur la sexualité progresse rapidement. Pour Freud, l'aberration sexuelle était le produit de facteurs constitutionnels (biologiques) et accidentels (interpersonnels). Dans de rares cas, le comportement aberrant était presque uniquement la résultante de facteurs biologiques ou le résultat d'influences non biologiques, c'est-à-dire psychiques, mais, la plupart du temps, il provenait d'une association des uns et des autres<sup>1</sup>. Conscient du fait que la psychanalyse ne permettait pas — et les techniques de laboratoire pas encore — d'appréhender les facteurs innés, il s'est surtout attaché à savoir comment l'«accidentel»

conduisait à la perversion, apportant là une contribution remarquable. Selon lui, le processus est comparable à l'instauration des symptômes névrotiques : une pulsion instinctuelle du ça se heurte à un « non » impératif au niveau du surmoi ou de la réalité ; le moi instaure alors un compromis qui satisfera (en partie) le désir instinctuel tout en apaisant l'exigence du surmoi ou de la réalité visant l'annihilation de ce désir. Le « non » est étayé par la menace : Freud supposait aussi que la perversion était un trouble de l'identité sexuelle — pour utiliser mon concept —, c'est-à-dire qu'elle était issue d'une tentative faite soit pour empêcher la castration soit, chez la femme, pour réparer le « fait » de la castration. Le conflit œdipien et sa résolution chez l'homme comme chez la femme expliquaient donc en partie le phénomène ; avec le temps, il vint s'y adjoindre un début d'élaboration de l'importance des désirs pré-œdipiens. Parmi les multiples adjonctions et élaborations, la plus importante historiquement est sans doute celle qui est liée au concept de « clivage ». Freud a décrit la manière dont l'enfant, pris entre une « puissante revendication pulsionnelle » et un « danger réel difficilement supportable »,

répond au conflit par deux réactions opposées, toutes deux valables et efficaces. D'une part, à l'aide de mécanismes déterminés, il déboute la réalité et ne se laisse rien interdire ; d'autre part, dans le même temps, il reconnaît le danger de la réalité, assume, sous forme d'un symptôme morbide, l'angoisse face à cette réalité et cherche ultérieurement à s'en garantir. Il faut reconnaître que c'est là une très habile solution de la difficulté. Les deux parties en litige ont reçu leur lot : la pulsion peut conserver sa satisfaction ; quant à la réalité, le respect dû lui a été payé. Toutefois, comme on le sait, seule la mort est pour rien [...] Le succès a été atteint au prix d'une déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais plus, mais grandira avec le temps. Les deux réactions au conflit, réactions opposées, se maintiennent comme noyau d'un clivage du moi<sup>2</sup> ».

Si Freud ne parle ici que du fétichisme, il est permis, compte tenu de ce qu'il affirme et des travaux faits ultérieurement par d'autres chercheurs, de généraliser le concept de clivage à toutes les perversions<sup>3</sup>.

### *Notion de responsabilité morale*

Avant d'analyser plus en détail le rôle que joue l'hostilité, il me faut aborder une question de morale qui, si elle intéresse la théorie

psychanalytique tout entière, se pose plus particulièrement à propos du libre arbitre, qui est à la base même du mot « perversion » et accompagne toute élaboration théorique. Expliquer un comportement pathologique par le conflit et dire qu'il s'appuie sur des mécanismes tels que le refoulement, le déni, le désaveu ou le clivage revient à dire, en faisant appel au concept de surmoi, que des décisions volontaires — informées — sont prises logiquement par des « organes » de la psyché assumant les fonctions pour lesquelles elles ont été créées. Cette activité se déroule en grande partie inconsciemment, ce qui atténue la responsabilité sans l'oblitérer. Le fait que les conflits naissent de dangers que fait peser le monde extérieur — les pratiques d'un groupe social transmises par l'intermédiaire des particularités névrotiques des parents — ne fait lui aussi qu'atténuer ce sentiment de responsabilité. Lorsque, selon notre théorie, nous sommes menacés dans l'enfance par ces dangers extérieurs, nous *choisissons* en fait de protéger nos plaisirs instinctuels, de masquer nos intentions réelles, de tromper ceux qui, au-dehors, sont à l'origine même de ces dangers et de détourner notre attention pour oublier (refouler) ce qui nous est arrivé ainsi que les raisons de notre comportement. Notre théorie de la motivation mêle ainsi le déterminisme et le libre arbitre.

La conviction subjective, toute-puissante (narcissique), que notre comportement n'est pas déterminé (que nos choix ne sont pas déterminés) mais résulte presque toujours d'une décision vient compliquer cette vision objective (scientiste) des origines de la motivation psychique, tel est le message du surmoi. En bref, donc, l'individu croit choisir sa perversion — du moins, il en a le sentiment. Et bien que l'observateur objectif ne soit pas nécessairement d'accord, l'individu pervers est sûr d'avoir lui-même créé, toléré, flatté, masqué, manipulé : il considère sa perversion comme sa création. La pratique analytique repose sur l'hypothèse que, si la technique de l'analyste est bonne, le patient arrivera à comprendre qu'il croit avoir choisi sa perversion.

À cet égard, les concepts de « vrai "self" » et de « faux "self" » adoptés par Winnicott<sup>4</sup> sont extrêmement utiles sur le plan clinique et constituent un progrès — indispensable — par rapport au « moi », au « ça » et au « surmoi » dans une bonne partie de notre discussion. Mais ils ne font qu'élargir le problème du libre arbitre et du déterminisme, puisque le vrai « self » apparaît comme l'élément fiable de l'individu qui ne falsifie pas le savoir fondamental — c'est la conviction subjective ultime (omniscience) — et le faux « self » comme un être interne qui refuse de faire face à la vérité. Le vrai



«self» est donc la conscience du surmoi. Puisque j'ai opposé «perversion» et «déviance», dans la première, le vrai «self» connaît le mal dont il est atteint alors que ce mal n'existe pas dans la seconde.

Les adversaires de la théorie psychanalytique de la perversion ont un point de vue opposé, c'est-à-dire amoral (c'est le point de vue qui est amoral et non pas ceux qui le professent). S'ils ne sont pas toujours d'accord entre eux, ils reconnaissent cependant tous, comme nous l'avons vu, que les comportements sexuels aberrants ne résultent pas d'un conflit (moral, c'est-à-dire lié au surmoi).

### *Le mystère et le rôle de l'hostilité dans la perversion*

Il est un autre facteur qui, dans notre société, constitue une source de frustration et peut engendrer un traumatisme chez l'enfant : c'est le mythe qui entoure la sexualité, ses fonctions et ses plaisirs. Avec ce qu'elle comporte de châtiments, avec les merveilles qu'elle promet à l'âge adulte et avec tout ce qu'elle transmet des tabous et des préoccupations sexuelles d'une société (bien souvent par le biais du sentiment secret et coupable d'excitation que manifestent les parents), cette mystification peut, si elle est très intense ou étrange, contribuer à la perversion. En effet, elle poursuit les enfants, les alléchant avec l'idée de plaisirs dangereux qui, du fait qu'ils sont mystérieux, restent toujours irrésolus. Ainsi, les différences anatomiques peuvent être à l'origine d'une perversion — le voyeurisme — dans les sociétés qui attachent une valeur sexuelle aux vêtements et à la nudité. La représentation pornographique du nu est nécessairement répandue lorsqu'un groupe — dans notre société, les hommes — se voit sans cesse rappeler ouvertement et inconsciemment depuis l'enfance qu'il ne peut pas regarder, mais que, s'il pouvait, il verrait des choses extraordinaires.

Freud a bien précisé<sup>5</sup> que le destin des pulsions résultait de l'hostilité — sous deux formes<sup>6</sup> : celle qui nous est infligée de l'extérieur et celle qui naît intrapsychiquement en guise de réaction. La plupart des analystes, à la recherche de l'étiologie des perversions, se sont penchés sur la dynamique intrapsychique de l'hostilité, puisque c'est là le moyen classique de découverte analytique. Il est apparu que l'hostilité revêtait deux formes : celle qui est dirigée contre soi-même (culpabilité, châtiment) et celle qui est dirigée vers l'extérieur (colère, vengeance). Ils ont étudié la perversion en analysant le pervers.

Estimant que la seule vision intérieure du névrosé sexuel, bien

qu'extrêmement importante, ne suffit pas à révéler les origines de la perversion, je me suis intéressé aux pressions, hostiles notamment, qui ont été exercées par les parents sur leur enfant (maintenant l'individu pervers). L'étiologie de la perversion s'ouvre alors à notre investigation ; l'individu pervers ne peut vraiment appréhender ce que ses parents lui ont fait, quand et pourquoi ils l'ont fait. (Ne serait-ce pas un moyen d'améliorer l'étude étiologique dans toutes les névroses ? L'idée n'est bien sûr pas nouvelle, mais les théoriciens ne s'y sont que rarement intéressés.)

Dans cette optique, qui donne à l'hostilité une place centrale, la perversion réside dans la signification de l'acte, empreint de haine et du besoin de faire du mal au partenaire au lieu de lui manifester de l'amour. Nous voilà en difficulté, car nous risquons de constater que pratiquement toutes les formes de comportement, et bien des comportements hétérosexuels, ont un petit quelque chose de pervers. C'est ce que sous-entend Freud dans sa description du conflit œdipien et des pièges du développement libidinal.

Ces propositions se laissent tout particulièrement vérifier dans les situations les moins perverses ; en effet, les principales perversions ne posent pas vraiment de problème car la dynamique est alors par trop visible.

Pour illustrer cette dynamique et mettre à l'épreuve les arguments en faveur du maintien du terme « perversion », examinons de plus près la question du regard à signification sexuelle<sup>7</sup>, l'un des comportements sexuels les plus normatifs de notre société. Aucun analyste ne contestera que le regard à signification sexuelle, lorsqu'il revêt un aspect effréné — il s'agit alors de voyeurisme — est une perversion. Mais dans notre société, le regard à signification sexuelle si courant parmi les hommes peut-il être qualifié de perversion ? Ce serait là retirer au terme tout son sens.

Une évidence nous frappe dès le début. Dans les sociétés où la nudité est chose normale, nul ne s'intéresse particulièrement à des zones corporelles librement exposées. Or, dans une société comme la nôtre où certaines parties du corps sont frappées d'interdit, la curiosité sexuelle est justement dirigée sur celles-ci. Ce sont les subtiles différences dans le degré d'interdit et les parties interdites qui déterminent la mode au niveau des vêtements, de l'allure, du fantasme et de la pornographie. Dans notre contexte culturel, le fait de regarder est plus complexe et stylisé chez l'homme (le sadisme est le thème mythique de la masculinité) tandis que, chez la femme, c'est le fait d'être regardée qui l'est (le thème est ici le masochisme).

Nous voilà donc aux prises avec le mystère, un élément si impor-

tant dans l'excitation sexuelle que les deux sont presque synonymes. Ce mystère vient de l'enfance et des détours par lesquels notre société empêche la découverte des différences anatomiques entre les deux sexes. Le sentiment que l'angoisse est un élément essentiel du mystère trouve sa confirmation, comme Freud l'a montré il y a bien longtemps, dans le développement libidinal et dans les formes d'angoisse que suscitent alors les différences anatomiques.

Mais cette angoisse à propos des différences génitales existe chez la fille comme chez le garçon ; alors, pourquoi le sentiment de mystère est-il moindre — et la perversion moins fréquente — chez les femmes ? Ceci peut en partie s'expliquer par l'interdiction faite au petit garçon d'explorer librement le corps de la femme, interdiction qui se fonde, tout en la renforçant, sur la peur que suscitent depuis les temps les plus reculés les organes génitaux de la femme et sa fonction génératrice. Un phallus est dangereux sans être mystérieux ; le danger du ventre de la femme vient du silence, du secret, de la croissance dans les ténèbres — d'où le mystère. Mais tout ceci peut masquer des problèmes qui, surgis lors des premiers mois de la vie, se font sentir pendant des années, enfouis au plus profond de l'identité.

La version freudienne du conflit œdipien est déconcertante à plusieurs égards<sup>8</sup>, dont un mérite d'être analysé ici. Pour Freud, la voie naturelle de développement est celle du garçon qui, dans l'inconscient de l'humanité et dans la hiérarchie des groupes sociaux, naît apparemment en tant qu'hétérosexuel doté d'organes génitaux et d'un statut supérieurs. S'il en est ainsi, pourquoi les perversions sont-elles plus fréquentes et plus étranges chez les hommes que chez les femmes ? Peut-être le mystère apporte-t-il une réponse.

Prenons le cas de l'identification. Il n'existe sans doute pas d'autre mécanisme mental où se développe une structure de caractère aussi égocentrique et inaltérable. L'identification est donc possession : l'autre, ou du moins un aspect de l'autre, devient soi-même, ce qui ne saurait susciter un sentiment de mystère (mon corps et les corps semblables au mien ne sont pas mystérieux ; c'est ainsi que s'instaure un lien chez certains homosexuels pour lesquels le mystère — celui de l'autre sexe — est trop insupportable). Le premier objet d'identification est la mère, dont le psychisme et le corps sont semblables à celui de la petite fille mais très différents de ceux du petit garçon. Il lui faut découvrir ces différences et, avec le temps, apprendre à les accepter. Pour accéder à la masculinité, il doit se séparer extérieurement du corps de sa mère et, intérieurement, de l'identification primaire déjà instituée avec la femme et la féminité<sup>9</sup>. Il est rare que

cette tâche importante soit menée à bien — et, selon mon hypothèse, c'est à partir de là que pourrait se développer la perversion (j'analyserai plus attentivement cette hypothèse au chapitre VIII). Chez l'homme, la perversion est peut-être fondamentalement un trouble de l'identité sexuelle (du développement de la masculinité) issu de trois formes d'hostilité : la *colère* de devoir abandonner le bien-être primordial et l'identification avec la mère, la *peur* de ne pas arriver à échapper à l'orbite maternelle et le besoin de *vengeance* vis-à-vis de la mère qui a provoqué cette situation.

Nul n'ignore que le mystère est excitant et la plupart des analystes savent sans doute qu'il intervient dans toutes les formes de perversion. Mais de quelle façon ?

1. Au cours de sa première année de vie, l'enfant commence à saisir qu'il appartient à l'un ou l'autre sexe.

2. Il découvre alors les différences anatomiques qui séparent les deux sexes ; les attitudes qui s'expriment dans la famille et dans la société font savoir au petit garçon et à la petite fille, de façon différente, que c'est là un sujet d'extrême importance<sup>10</sup>.

3. Le désir de connaître la nature de ces différences, notamment leur apparence extérieure, est très fort étant donné les menaces qu'elles font peser sur le sentiment de masculinité ou de féminité de l'enfant. Les organes génitaux sont le seul indice anatomique de la différence capitale dans l'attribution d'un sexe à l'enfant (la longueur des cheveux peut en être un autre et, en ce sens, le fait de les couper est ressenti comme une menace de castration. Les seins sont également un indice, mais pour des êtres différents — les adultes). Mais, dans la société qui est la nôtre, la nécessité d'explorer pour découvrir (c'est-à-dire pour supprimer la peur engendrée par ces différences et leur côté dangereux) est davantage réprimée chez le garçon que chez la fille. Plus précisément, on dit aux garçons comme aux filles que c'est mal de regarder les organes génitaux des enfants de l'autre sexe ou de montrer les siens, mais il y a de subtiles différences dans la manière dont on le leur dit. Le petit garçon s'aperçoit que nul n'est surpris s'il regarde ou s'il montre ; pour être jugé masculin dans notre culture, il faut qu'il soit un méchant petit sadique à l'air effronté. La petite fille, en revanche, apprend à anticiper les tentatives du petit garçon et constate qu'elle est censée résister. Ces attitudes, inculquées aux représentants de chaque sexe, se traduisent par des automatismes tels que le fait de croiser décemment les jambes ou l'« habitude » des femmes bien élevées de couvrir leurs genoux de leur jupe lorsqu'elles sont avec des hommes. Le désir de regarder et les perspectives promises sont donc renforcés par le

comportement même qui est censé les réprimer. Plus des obstacles se dressent, plus la chose est surévaluée et transformée. La curiosité est piquée.

4. À ce stade, l'importance du phallus due à l'accroissement physiologique des sensations érotiques péniennes et clitoridiennes ainsi qu'à des désirs et dangers œdipiens simultanés renforce le côté excitant et frustrant de la curiosité. C'est sur ce terrain fertile que se développe le fantasme de phallus féminin, tentative de l'enfant pour expliquer le mystère mais qui ne fait que l'accroître. (« Dans toutes les perversions, le déni de castration dramatisé ou ritualisé est mis en acte par la reviviscence régressive du fantasme de phallus maternel ou féminin<sup>11</sup>. » « L'angoisse de castration et sa spécificité à l'égard du stade phallique jouent un rôle central dans la perversion<sup>12</sup>. »)

5. Une frustration intense et durable — l'essence du mystère —, avec les menaces qu'elle comporte si l'enfant essaie de satisfaire sa curiosité, agit comme un traumatisme répété. Mais réduire la tension du désir « instinctuel » en regardant dans un but sexuel est chose risquée. Donc le mystère croît mais, jusqu'à présent, il n'y a pas perversion parce qu'il n'y a pas gratification. Nous avons vu en effet que la perversion implique à la fois danger et gratification. L'enfant doit trouver un moyen d'éviter le danger (punition) et d'atteindre le plaisir (récompense), lequel est lié à trois choses : diminution de la frustration, accomplissement de l'acte interdit et stimulation érotique du corps.

6. L'instauration d'une structure psychique névrotique — instable lorsqu'elle s'exprime par des symptômes névrotiques mais plus stable quand elle est structure de caractère — peut apporter une solution partielle sinon satisfaisante ; « la névrose est pour ainsi dire le négatif de la perversion<sup>13</sup> ». Si l'on veut... Plus vraisemblablement, au lieu d'être un type de réaction différente de la névrose, *la perversion est une névrose érotique*. Freud entendait par là que, dans les névroses, les fantasmes sexuellement pervers sont masqués par les symptômes névrotiques, tandis que, dans les perversions, ils s'expriment ouvertement. Mais depuis lors, d'autres ont montré que ce n'était pas vrai<sup>14</sup> ; la dynamique de la perversion et celle de la névrose ne diffèrent vraiment que parce que la perversion débouche sur un plaisir conscient tandis que la névrose conduit à une souffrance consciente.

Ce qui détermine que la solution s'oriente ou non vers une symptomatologie névrotique non accompagnée de plaisir érotique subjectif, c'est, à mon avis, la nature *exacte* du système à la fois subtil et complexe de récompense/punition mis en place par chaque

famille, essentiellement par la mère. Dans la perversion — névrose érotique —, le sentiment de mystère et de danger est renforcé par le fait que l'enfant a été traumatisé ou surstimulé précisément à propos de ce qui suscite le mystère : les organes génitaux ou le désir de voir les organes génitaux. C'est ce que suggère en partie Fenichel lorsqu'il dit que « des individus chez qui l'angoisse de castration a été provoquée soudainement et intensément sont des candidats à un futur fétichisme<sup>15</sup> » ; il indique ici, comme Freud avant lui, que la perversion peut résulter du « traitement » de l'angoisse provoquée par la prise de conscience de l'éventualité de la perte du sexe<sup>16</sup>.

7. J'ai dit que la perversion était faite de danger, lequel comporte des affects douloureux, et de plaisir, notamment le soulagement et la sensation érotique. Il manque toutefois un élément d'explication. Lorsque le mystère suscite l'angoisse et que le désir de l'explorer pour y mettre fin provoque frustration et colère, qu'est-ce qui transforme ces affects pénibles en plaisir ?

Il doit y avoir, d'une façon ou d'une autre, annulation du danger. La peur ne peut en soi produire le plaisir, pas plus que la colère. Il doit venir s'adjoindre quelque chose de nouveau pour préparer le corps à la réponse érotique. La psychophysiologie de la peur et de la colère doit être canalisée par des voies nouvelles pour que la qualité de l'excitation change et qu'elle se transfère des muscles et de l'intestin aux organes génitaux.

Le mystère, avec son angoisse de castration et la peur plus primitive de l'anéantissement de l'identité, prend fin avec la constitution de l'acte pervers véritable et conscient ou du fantasme de cet acte. Le mystère est alors résolu par des mécanismes tels que la femme phallique, le déni, le clivage, l'évitement, la fétichisation, l'idéalisation, la compensation de désirs inaccessibles par le mépris, le culte phallique, la notion de supériorité masculine, etc. — toute une gamme de mécanismes mentaux et de fantasmes qui ont tous pour but de proclamer l'absence de mystère. Ils agissent soit en niant la différence entre les deux sexes, soit, par l'insistance sur la supériorité des attributs de l'individu, en affirmant que la différence ne comporte pas de menace (c'est ainsi que Greenacre, dans le sillage de Freud, pense que le fétiche « sert de liaison qui nie en même temps qu'elle affirme les différences sexuelles<sup>17</sup> ». Ainsi, celui qui croit qu'il existe des femmes dotées d'un pénis nie l'existence d'une catégorie d'êtres humains castrés ; de même, celui qui concentre son excitation sur un fétiche, vêtement de femme par exemple, soutient par l'équation symbolique « fétiche = pénis » que la femme n'est pas castrée ; de même encore, un homme qui considère les hommes

comme supérieurs dans tous les domaines importants de l'existence peut dire que l'absence de pénis chez les femmes le laisse indifférent puisque — heureusement — il n'est pas femme. Mais, bien entendu, le mystère n'a pas été résolu ; il reste là, inconscient, prêt à surgir. Chaque épisode d'excitation sexuelle fait remonter à la surface les questions et fantasmes qui constituent le mystère. L'angoisse qui en résulte ne peut être atténuée que par l'acte pervers, lequel soulève à nouveau, dans son accomplissement ou sous la forme imaginée, les questions liées au mystère. Celui-ci doit une fois de plus être résolu. Il n'est pas étonnant que les individus pervers aient le sentiment d'être pourchassés par leurs besoins sexuels<sup>18</sup>. La solution la plus stable, face aux menaces réelles que font peser les parents et la société et à la forme nouvelle qu'assument ces menaces une fois intégrées au surmoi, est la perversion. Fixée de façon indélébile par l'expérience du plaisir physique, elle est d'une très grande stabilité, résistant bien souvent à l'expérience de la vie ou au traitement.

En guise de défense initiale, les enfants imaginent des situations qui inversent traumatisme et frustration, par exemple les contes de fée, les jeux, le cinéma ou les rêveries diurnes gratifiantes. Plus tard, avec des modifications et des artifices, ils intègrent dans un comportement, dans des situations concrètes avec des gens qui ne se considèrent pas comme de simples acteurs dans leur scénario, l'acte qui, auparavant, n'avait été qu'imaginé. Les individus pervers traitent toutefois leurs partenaires comme si ceux-ci n'étaient pas des êtres humains mais des pantins à manipuler sur la scène où se joue la perversion. Dans l'acte pervers est incessamment revécue la situation traumatisante ou frustrante qui a déclenché le processus, mais désormais l'issue est favorable car non seulement la menace est écartée mais encore l'accomplissement de l'acte s'accompagne finalement d'une extrême gratification sensuelle. La trame du récit, tissée avec précision par chacun pour coller à ses propres expériences douloureuses, est masquée — mais peut facilement être analysée — dans le fantasme sexuel de la perversion.

Deux hypothèses, qui demandent à être confirmées mais à l'appui desquelles je n'ai pas encore de données définitives, complètent cette facette de l'explication. La première est que le traumatisme ou la frustration de l'enfance visait précisément les organes sexuels et leurs fonctions ou bien la masculinité ou la féminité. Si d'autres organes ou fonctions du corps ou du psychisme étaient visés, l'issue serait une névrose non érotique (par exemple la personnalité com-

pulsive lorsqu'un contrôle, notamment des fonctions d'excrétion, a été imposé à l'enfant trop tôt, trop durement ou trop longtemps).

La deuxième hypothèse est que l'excitation sexuelle est très vraisemblablement déclenchée au moment où la réalité à laquelle fait face l'adulte se rapproche du traumatisme ou de la frustration de l'enfance. Cela signifie que l'acte sexuel pervers comporte une plus forte angoisse qu'une forme de sexualité moins perverse. Je pense que cette angoisse — l'anticipation du danger — est perçue comme excitation, mot qui décrit moins une sensation voluptueuse qu'une vibration à la limite de la peur du traumatisme et de l'espoir de triomphe.

La perversion, ou plus exactement le fantasme nouvellement créé, va toutefois au-delà de la résolution du mystère. L'élément central qui permet cette progression jusqu'au plaisir est la vengeance<sup>19</sup>. Celle-ci inverse la position des acteurs du drame en même temps qu'elle inverse leurs affects. La victime devient le vainqueur, l'objet passif de l'hostilité et du pouvoir des autres se transforme en maître; quant au tortionnaire, il devient alors la victime. Par ce mécanisme, l'enfant s'imagine parent, l'impuissant s'imagine puissant. La peur du mystère, de la conscience ou du monde extérieur a disparu. L'a perversion s'inscrit parmi les chefs-d'œuvre de l'intellect humain<sup>20</sup>. La vie peut continuer, l'enfant peut poursuivre son développement, le sentiment qu'a l'individu de sa propre valeur et l'espoir de gratification sont préservés tandis qu'avec le temps le désastre se transforme en triomphe (lorsque érection et orgasme sont possibles) aussi longtemps que se maintient un rituel autonome — vigilance éternelle.

Dans l'excitation sexuelle est inconsciemment présent le sentiment de la récompense et de la punition liées au désir sexuel, de sorte qu'au moment de l'excitation, l'individu oscille entre l'impression de danger et l'espoir d'échapper au danger par la gratification sexuelle. Un risque a été pris et surmonté. L'orgasme n'est donc pas alors uniquement décharge de tension ou même éjaculation, mais explosion joyeuse et mégalomane traduisant la libération de l'angoisse (semblable à l'explosion de rire qui suit une très bonne plaisanterie, où l'intention hostile est soudainement annulée et débouche sur le rire<sup>21</sup>). La ligne de partage entre le triomphe éclatant et l'impuissance est cependant très ténue. Toute erreur dans le risque pris (par exemple, un risque qui menace de révéler ses origines) réduit l'excitation. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'un changement de cérémonial réduise l'excitation sexuelle.

Pour prendre un exemple concret, voici ce que dit du mystère et de l'ennui une femme qui se prostitue depuis un an :



Ce qui m'inquiète dans ce que je fais, c'est que ça finit par devenir ennuyeux de voir les types, de voir leurs corps. C'est ça qui m'excitait en partie, voir le sexe d'un homme ou le toucher. Mais maintenant je ne réagis plus comme avant quand c'était encore plus ou moins mystérieux pour moi. Je ne sais pas si c'est simplement à cause du boulot — voir des types à poil tout le temps et avoir des rapports sexuels avec eux. Parce que, quelquefois, je jouis, même avec mes clients. Beaucoup d'entre eux sont assez bien physiquement et me satisfont. D'une certaine façon, pour moi, le boulot est presque une excuse pour avoir des contacts sexuels. Là où c'est encore bon, c'est quand on se concentre totalement sur sa propre jouissance et qu'on devient complètement égoïste.

Je vois tous ces types, et au début je suis vraiment excitée que ça soit des hommes. Ça suffit pour m'allumer et me faire avoir des orgasmes, rien que le sentiment d'être avec quelqu'un. Mais je commence à avoir l'impression d'étouffer. J'ai fait toutes les expériences sexuelles dont on peut avoir envie, masochistes, sadiques, tout, même avec des femmes. Oui, pas seulement avec des hommes. Mais maintenant, pour que j'aie un orgasme, il faut presque lutter pour y arriver ; ça ne vient plus comme avant, simplement à cause de l'excitation de toute la situation. Souvent, ça m'excite davantage si je suis habillée et le type aussi et on se caresse en jouant. Alors, là, ça m'excite vraiment. Puis il se déshabille, on va au lit et tout à coup c'est... Parfois, c'est même drôle. J'ai presque envie de rire quelquefois parce que c'est comme une blague, je suis là et le type fait son truc, crac, boum, terminé ! J'ai souvent failli être méchante avec des types : « Faut pas en faire une compétition sportive ! »

Je ne pense pas être la seule à avoir ce problème. Les hommes aussi, je crois. Les rapports sexuels sont si faciles aujourd'hui que ça ne les intéresse plus. Pour eux, ça n'est rien d'autre que sauter une femme et jouir.

Dans le regard à signification sexuelle, l'excitation s'explique de la manière suivante : lorsque la curiosité à propos des différences sexuelles naît chez le petit enfant, le désir de regarder devient intense, insatiable et incessant dans la mesure où un interdit frappe les parties du corps à regarder, en même temps que les parents les considèrent comme désirables ; par leur interdiction, les parents font comprendre à l'enfant qu'un plaisir dangereux est possible. Aussi, dans notre société où c'est surtout le corps de la femme qui

est frappé d'interdit, mais avec en même temps quelque chose d'attirant, les hommes ont tendance à surestimer le fait de regarder et à en tirer une excitation tandis que, pour les femmes, il se produit la même chose quand on les regarde.

Maintenant — si l'hypothèse est juste —, pour que le fait de regarder soit sexuellement excitant, il faut avant tout que l'homme ait l'impression qu'il agit par la force, sadiquement, sur une femme non consentante : dans son fantasme, il fait ce qu'elle ne veut absolument pas. S'il y arrive, il est vainqueur ; il se venge de la frustration de jadis. C'est finalement au tour de la femme de souffrir ; dans la pornographie, pour qu'il y ait excitation, il faut la description d'une victime quoique, plus la perversion est normative, moins la description est évidente (ainsi, l'image familière d'une femme nue masque davantage cette dynamique que celle d'une femme que l'on torture). Le regard à signification sexuelle renferme, dans son essence innée, le désir d'avilir les femmes, auquel les femmes peuvent répondre par leurs propres moyens d'attaque (des vêtements « aguichants », une allure « provocante ») ; d'après les règles du jeu de notre société, ceci doit prendre la *forme* (mais non pas le contenu) de la passivité<sup>22</sup>. Socarides<sup>23</sup> a noté la façon dont « très souvent, les impulsions sadiques sont liées à la scopophilie. L'individu veut voir soit pour pouvoir détruire soit pour se rassurer devant le fait que l'objet n'est pas encore détruit : le fait de regarder peut aussi être vu inconsciemment comme un substitut de destruction. "Je ne l'ai pas détruit ; je n'ai fait que regarder" (Fenichel, 1945). » Nous n'analyserons pas ici l'envie de l'autre sexe qui se cache derrière tout cela dans le regardant et le regardé.

Pour confirmer notre hypothèse, il n'est pas nécessaire de faire appel à des perversions évidentes comme le viol, l'exhibitionnisme, le sadisme ou l'homosexualité. Nous pouvons prendre là encore une situation courante. Dans un salon, une femme attache un grand prix<sup>24</sup> au secret de chaque centimètre de cuisse<sup>25</sup> qui pourrait apparaître au-delà de ce qui est permis. Mais, sur la plage, cette même apparition auparavant contestée n'est plus qu'un morceau d'épiderme, simplement parce que l'homme sait que, dans ce cas, la femme ne s'en soucie pas. De même, une femme inconnue est excitante alors que, pour bien des hommes, un être familier est ennuyeux. La vision pour laquelle il donnerait tant au début perd rapidement de son intérêt si l'homme s'aperçoit que la femme est indifférente à son regard. Pour pallier cette déficience d'origine psychodynamique, les femmes ont recours à la mode ; celle-ci annonce aux hommes qu'il y a encore un mystère, dont l'exploration se heurtera à une

résistance. La mode alimente le fantasme où l'homme prend par la force ce qui n'est pas donné de plein gré.

Sur le plan individuel, ce mécanisme est pervers, c'est-à-dire névrotique ; dans la société, il est normatif, puisque la frustration est presque universellement acceptée. (Nous verrons un peu plus loin la question du normal/normatif.)

Mon but ici est uniquement de souligner ce potentiel de frustration par les parents et la colère qui en résulte. Ce sont précisément les parents qui déterminent ce qui est sur-sexualité, en frustrant — tout en insistant nerveusement sur le plaisir secret qu'ils y prennent — quelque chose qui, s'ils agissaient autrement comme dans certaines sociétés, ne serait qu'une expérience ou une attitude modérément érotique.

### *Perversion et normalité*

Je pense que nous pouvons reprendre ici la discussion quant à l'opportunité des mots « perversion » ou « déviance » et « normal » ou « normatif », tout en faisant preuve de circonspection. La « perversion » évoque l'anormal ; pourtant, je viens de décrire un mécanisme de perversion auquel font sans doute appel tous les êtres humains. Nous retrouvons là une question qui se pose en psychanalyse depuis des dizaines d'années : de même que l'on se demande qui n'est pas névrotique, certains d'entre nous se demandent qui n'est pas pervers. Bien entendu, la réponse n'est pas un oui ou un non catégorique ; c'est une question de degré.

J'aimerais indiquer que le mot « perversion » est utilisé de deux façons dans ce chapitre. La première signale un diagnostic, un état de la personnalité où le fantasme sexuel motive l'essentiel du comportement. La seconde qualifie un mécanisme. Tout comme une névrose diffère d'un mécanisme névrotique, une perversion diffère d'un mécanisme de perversion. Si perversion et mécanisme de perversion servent tous deux à préserver la satisfaction sexuelle en dépit du traumatisme de l'enfance, dans la première le traumatisme était une attaque, tandis que, dans le second, c'est un état de civilisation. Mais dans l'un et l'autre cas, puisque l'impulsion sexuelle initiale doit être contrariée, dissimulée et réinventée et tout le processus perpétué, puisque la symptomatologie comporte angoisse, risque, violence et vengeance, il faut se servir d'un terme qui sous-entende cette tension dynamique très forte. « Déviance » ne convient pas, surtout parce que ce mot a la faveur de ceux qui nient l'exis-

tence de cette dynamique. Mais si l'on veut décrire un mécanisme très fréquent, «perversion» est trop fort; le mot n'arrive pas à se libérer de ses connotations morales. Pour respecter le normatif, il faut justement être très attentif au sens des mots. Notons à ce propos une remarque de Freud: «On peut dire que, chez aucun individu normal, ne manque un élément qu'on peut désigner comme pervers, s'ajoutant au but sexuel normal; et ce fait seul devrait suffire à nous montrer combien il est peu justifié d'attacher au terme de perversion un caractère de blâme<sup>26</sup>.»

Devereux nous apporte un précieux concours lorsqu'il fait observer que les préliminaires sexuels (qui font appel à des mécanismes de perversion) servent à accroître la tension et à accentuer l'engagement avec un partenaire, alors que la perversion proprement dite vise à relâcher la tension et ne tient pas compte de l'individualité du partenaire. D'après un bilan de la position de Devereux, «une relation sexuelle où le comportement est normal mais la relation objectale défectueuse est essentiellement pervertie. Si cette définition est considérée dans l'optique de la grande majorité des relations sexuelles chez l'homme, les plaçant ainsi dans la catégorie des relations perverses, alors ce doit être vrai», dit Devereux. Il souligne que, «malheureusement sans doute, seule une infinitésimale fraction de l'humanité est capable de se comporter et de ressentir, même occasionnellement, de façon mature conformément à ses caractéristiques génitales<sup>27</sup>».

Le mot «perversion» est selon moi nécessaire — malgré son sens traditionnellement péjoratif et les définitions des dictionnaires — dans le cas de certains troubles du caractère où l'hostilité oblige l'individu à accomplir des actes sexuels aberrants. Mais il est illogique et cliniquement insensé de dire qu'indépendamment du degré d'utilisation du mécanisme, celui qui l'emploie souffre d'un trouble du caractère ou bien de qualifier de pervers ceux dont les habitudes ne sont incontestablement pas de notre goût (à nous qui établissons une définition), même si le mécanisme en question est totalement absent. Peut-être est-il possible de comparer le mécanisme de perversion (tous les mécanismes névrotiques) à des mécanismes physiologiques tels que la fièvre. C'est le degré qui importe; les caractéristiques qualitatives et quantitatives des autres signes et symptômes qui accompagnent la fièvre sont importants, de même que la durée, l'évolution clinique, les variations étiologiques ainsi que le succès ou l'échec du mécanisme dans le rétablissement de l'homéostasie. *Mais le mécanisme à lui seul ne nous renseigne que très mal sur l'état général de l'organisme.*

Il n'est pas possible de comprendre la sexualité humaine (comme il est tentant de dire « la sexualité humaine normale » !) si l'on ne comprend pas le mécanisme de perversion. Dans la vie, peut-être agit-il de la même façon pour le psychisme que la chaleur pour le corps.

Autre question qui n'en est pas une : le refoulement, le déplacement, la symbolisation, l'inhibition, etc., sont-ils normaux ou anormaux ? Nous devrions maintenant savoir que ce sont des mécanismes et non pas des moyens de communiquer un jugement. Il est vraisemblable que le mot « normal » est superflu dans le discours scientifique puisqu'il ne sert qu'à communiquer des jugements de valeur.

### *L'agression*

Les débats solennels sur l'agression sont très à la mode et de grands penseurs emphatiques prétendent nous apporter l'illumination. Territorialité, désir de mort, péché originel, atavisme animal, cerveau moyen mal relié au cortex, capitalisme, lutte de classes, distorsion de molécules, chauvinisme mâle : chacun de ces facteurs expliquerait le mal. Pourtant, ce ne serait sans doute pas la plus mauvaise solution que de revenir à l'étude analytique de cas individuels pour voir comment l'agression (activité) se transforme en hostilité (haine et violence).

À cet égard, l'étude du mécanisme de perversion et de la perversion sera certainement utile.

## CHAPITRE VII

# La perversion : risque ou ennui

Je me propose maintenant d'aborder dans une perspective différente la relation essentielle entre hostilité et perversion, en considérant le risque conscient et, plus particulièrement, inconscient comme un aspect fondamental de l'excitation et du plaisir sexuel dans la perversion et en vérifiant *a contrario* mon hypothèse dans le cas de l'ennui sexuel. Comme l'hostilité, le risque est parfois intégré au contenu manifeste de l'acte pervers, par exemple dans les perversions nettement sadiques ou masochistes, et il est parfois latent, comme dans les fétichismes. Le risque est inhérent à la dynamique de la vengeance. Nous avons vu comment l'individu récapitule dans le fantasme un traumatisme ou une frustration du passé, qui débouche cette fois sur une issue nouvelle — le triomphe. Il faut souligner ici que cette tentative d'inversion est périlleuse, car l'individu risque de se replonger dans le traumatisme. Pour que le plaisir soit possible, il ne faut pas que le risque soit trop grand; l'éventualité d'une reviviscence du même traumatisme doit être assez éloignée. Pourtant, la perversion doit simuler le danger originel : c'est ce qui procure l'excitation; tant que l'individu maîtrise la situation, ce qui est facile s'il s'agit de son propre fantasme, on peut inévitablement en conclure (même si cela n'apparaît pas dans le récit) que le risque sera surmonté.

Ne nous laissons pas déconcerter par les cas de perversion où, en réalité, d'énormes risques sont encourus. Il faut bien voir de quel risque il est question ici. C'est le risque de revivre pleinement le traumatisme de la petite enfance, celui qui détermine l'instauration de la perversion et qui, pour certains, est plus terrible que de risquer sa vie ou bien d'être arrêté.

*Le fantasme sexuel*

De même que chaque groupe humain possède un mythe qui lui est propre, chaque être humain a sans doute son fantasme sexuel (sa perversion?). Ce fantasme résume l'évolution érotique, c'est-à-dire le développement de l'érotisme et de la masculinité ou de la féminité. Dans le contenu du fantasme sont ancrés des indices des traumatismes et frustrations externes auxquels se sont heurtés les désirs sexuels de l'enfant, les mécanismes mis en place pour atténuer la tension résultante et la structure de caractère adoptée pour tirer satisfaction de son corps et du monde extérieur (objets<sup>1</sup>). L'analyste a la possibilité d'étudier ce fantasme sexuel et d'en découvrir les origines. J'ai indiqué que les résultats d'une analyse pouvaient être largement confirmés par la pornographie. La pornographie consiste à communiquer un fantasme sexuel à un groupe d'individus liés par une même dynamique. Dans de rares cas, le fantasme n'a pas de forme cognitive et ne se manifeste consciemment que dans le rituel adopté pour la masturbation<sup>2</sup>.

L'opposé de l'excitation sexuelle — l'ennui sexuel — peut fournir des données intéressantes à propos de l'excitation. Outre l'excitation intense due à une modification physiologique (continence prolongée, puberté ou autres changements des taux hormonaux ou des fonctions du système nerveux central), une excitation sexuelle intense survient peut-être lorsque les circonstances « collent » au fantasme sexuel. Peut-on dire que l'accroissement de l'excitation est égal à l'accroissement de l'impact des éléments pervers (de l'individu), c'est-à-dire de la cruauté? Mis à part toute modification physiologique, une excitation moyenne signifierait donc que les éléments pervers sont plus rares, tandis qu'une excitation minimale ou même l'ennui indiquerait qu'aucun ou presque aucun élément pervers n'affleure à la conscience, parce qu'absent ou inhibé. Toutefois, l'essentiel n'est pas de savoir si des éléments pervers sont présents dans l'acte sexuel imaginé ou vécu, mais plutôt s'ils sont *réellement* présents, c'est-à-dire en mesure d'agir.

Il me faut dire quelques mots de ce que j'entends par « réellement », en prenant pour exemple l'usage de la pornographie, avec les éléments pervers qui lui sont inhérents. L'industrie pornographique a pour principal problème de protéger ses clients de l'ennui. Le matériel pornographique a une durée de vie assez brève<sup>3</sup>; ce qui est excitant devient vite ennuyeux<sup>4</sup>. On explique souvent ce phénomène par l'habitude, mais par là, on ne fait rien d'autre que lui don-

ner un nom. Il n'est pas dit pourquoi, dans la plupart des sphères du comportement érotique, l'habitude réduit l'excitation. Celui qui ignorerait la dynamique sous-jacente du phénomène ou n'aurait jamais été en contact avec le monde extérieur pourrait penser que l'habitude produit au contraire un plaisir plus grand (cela arrive parfois à des couples heureux !).

Selon moi, l'ennui sexuel résulte tout particulièrement de la perte du sentiment de risque. Même lorsque les autres éléments sont présents dans le fantasme/la représentation pornographique, il faut que l'individu ait encore un peu peur, qu'il ne soit pas sûr de l'issue favorable. (Cette même dynamique du risque se retrouve dans d'autres situations. J'ai déjà parlé de la plaisanterie, mais je pense que c'est vrai également de l'appréciation dans le domaine artistique et que c'est ce qui explique que les styles artistiques passent de mode aussi rapidement; les critiques d'art, comme les connaisseurs en pornographie, sont honnêtement et profondément incapables de réagir à la manifestation d'une dynamique différente. Dans leur style favori, il leur faut un lot d'œuvres constant à la périphérie, où l'on peut s'imaginer courir un risque parce qu'on découvre quelque chose de nouveau. L'artiste — leur ennemi naturel — présente toutefois une dynamique analogue : il a besoin de mystère et de risque simulé. À brûle-pourpoint, je définirais l'art — de même que l'excitation sexuelle — comme la recherche d'une ambiguïté contrôlée, maîtrisée.)

Soulignons qu'il est ici question de deux sortes de risque. Le premier, qui n'est généralement pas au cœur de la perversion, est lié à l'excitation intense que certains peuvent éprouver en accomplissant un acte sexuel au cours duquel ils pourraient être pris (violation d'une norme, d'un tabou ou d'un statut); c'est un risque encouru consciemment qui ajoute un certain piquant<sup>5</sup>. L'autre risque, qui nous intéresse davantage, a trait aux vestiges inconscients de la situation œdipienne, tel le mystère qui entoure les différences anatomiques entre les deux sexes. Étant donné que le conflit œdipien n'a pas été résolu chez l'adulte, le risque d'échec est au cœur même de l'acte sexuel. L'excitation sexuelle, mis à part les sensations purement physiques, résulte donc d'une oscillation entre le risque d'échec (faible) et l'espoir de triomphe (fort). La perversion est cet habile louvoiement au milieu des dangers pour arriver à une gratification sexuelle triomphante.

McDougall<sup>6</sup> a signalé en partie ce phénomène :

Dans chaque cas, la trame [de la perversion] est la même : la castration n'est pas douloureuse et est même en fait un état d'excitation



et de plaisir érotiques [...] Il y a toujours un spectateur — souvent l'individu lui-même qui regarde dans le miroir la représentation de son scénario sexuel. [Note de l'auteur : Il est intéressant de relier ceci à la pornographie, où le lecteur ou spectateur dirige le récit, les participants représentant l'enfant traumatisé et ses parents traumatisants.] Il se produit ici une importante inversion de rôles ; l'enfant, autrefois victime de l'angoisse de castration, en est maintenant l'agent, il est le maître de la castration [...] ; l'enfant excité, autrefois spectateur impuissant de la relation parentale ou soumis à une stimulation inhabituelle qu'il ne pouvait contrôler, est maintenant celui qui produit et maîtrise l'excitation — la sienne ou celle de son partenaire. En réalité, bien des individus pervers ne recherchent rien d'autre que la manipulation de la réaction sexuelle du partenaire [de la même façon que les adultes ont manipulé la leur autrefois ; voir chap. v].

Puisque le risque est inhérent à des aspects aussi importants du développement et particulièrement de la différenciation, surtout dans l'enfance, je me suis rendu — semble-t-il — la tâche bien facile en affirmant que le risque est à la base de la perversion ; il est à la base de bien des structures de caractère et bien des symptômes, où il s'appelle alors angoisse. Mais je songe ici à quelque chose de plus précis. Tout d'abord, il est évident que le risque n'est pas exactement la même chose que l'angoisse. Il implique que l'individu va au-delà de la simple peur ou attente du danger et qu'il suppose les chances de succès. Il s'ajoute donc un élément nouveau et complexe, l'excitation, qui introduit la possibilité du plaisir. Ensuite, dans la perversion, il apparaît que l'angoisse n'est pas un état généralisé d'alerte œdipienne. Je suppose au contraire que, dans l'enfance, la sexualité a réellement été menacée, la menace étant dirigée contre les organes capables de ressentir un plaisir érotique (et non pas seulement un plaisir sensuel) ou bien contre la masculinité ou la féminité. La personne d'où émanait le danger visait — tout au moins l'individu a le sentiment qu'elle voulait viser — le sexe ou l'identité sexuelle de l'enfant. L'attaque a justement porté sur les organes ou la fonction assurant la différenciation sexuelle ou bien sur le droit d'utiliser ces organes pour arriver à distinguer clairement chaque sexe. Le traumatisme a été très fort, c'est-à-dire que, comme dans la névrose traumatique, il s'est prolongé trop longtemps, qu'il a frappé trop soudainement ou que l'enfant était trop jeune pour pouvoir vraiment se défendre. Intensité, soudaineté et incompréhension d'un danger qui menace l'organisation sexuelle psychique ouvrent la voie à la perversion<sup>7</sup>. Une perversion — je le répète — est une névrose sexuelle, érotisée. Dans les autres

névroses, celles qui ont pour principaux symptômes l'angoisse, la dépression, les phobies, les compulsions, etc., l'attaque est dirigée contre d'autres parties du corps ou du psychisme non liées à la différenciation sexuelle (à cet égard, nous sommes sans doute victimes du fait que Freud a insisté sur l'équivalence entre sensualité et sexualité dans l'enfance, parce qu'elles convergent bien souvent. S'il ne l'avait pas fait, peut-être les perversions seraient-elles rangées depuis longtemps parmi les névroses). Or, dans les perversions, contrairement aux autres névroses, la résolution est récompensée spectaculairement — par un plaisir érotique intense.

Lorsque le traumatisme est total (si cela est possible), peut-être n'y a-t-il pas perversion, mais plutôt disparition d'une fonction (certains individus, physiquement intacts, n'ont jamais ressenti d'excitation sexuelle). La perversion, semble-t-il, est le résultat d'une érosion et non d'une destruction ; l'espoir est encore présent. C'est précisément ce qu'implique le « risque ». Il souligne les possibilités de succès ou d'échec ; le génie de l'homme trouvera peut-être un détour ou un substitut ou même — qui sait ? — accomplira un acte vraiment créateur pour transformer la perversion en art.

Le traumatisme originel et le combat invisible qui a été mené tout au long de l'enfance pour réapparaître dans la perversion manifeste accompagnée de décharge de la tension génitale sont mémorisés dans l'acte (chap. v), de même que la colère qu'a ressentie l'enfant et qu'il a dû surmonter pour pouvoir continuer à vivre. On peut donc s'attendre à trouver des fantasmes de vengeance à l'égard de l'auteur du traumatisme, essentiellement la mère mais quelquefois aussi le père. (L'individu pervers est moins dangereux pour les autres dans la mesure où il distingue l'objet immédiat de son désir présent de l'objet originel, qui a frustré ses fortes impulsions d'enfant. Il est évident que plus l'individu identifie l'objet immédiat de son désir avec l'objet qui l'a obligé au départ à adopter une dynamique perverse, plus sa perversion est dangereuse. Le fétichiste qui se sert d'un vêtement ne fait que souiller son objet immédiat, le vêtement en question ; l'auteur d'un viol ou d'un homicide sexuel ne cache pratiquement pas — ne laisse pas dans l'inconscient — l'intense haine qu'il ressent à l'égard de son objet originel.) Il y a là un autre élément de risque car on ne peut être sûr que les représentants ultérieurs de l'auteur du traumatisme, les objets sexuels ultérieurs, ne vont pas percevoir les motifs de l'acte (comme le font les objets antérieurs, maintenant intégrés au surmoi) et infliger un châtement pour cette vengeance. Le déroulement de l'acte et du fantasme sexuels, qui récapitulent le risque encouru mais, cette fois,

sans que soit infligé le traumatisme d'autrefois, sans que soit punie l'arrogance que constitue cette tentative audacieuse (la perversion) et sans qu'affleure à la conscience la rage contenue vis-à-vis des auteurs du traumatisme, débouche sur une explosion de joie qui se manifeste par l'orgasme (Freud<sup>8</sup> : «Le fétiche [...] demeure le signe d'un triomphe sur la menace de castration et une protection contre cette menace»). De façon tout à fait caractéristique, ces patients décrivent leur orgasme comme un plaisir extrême. Ils pourraient bien sûr exagérer pour justifier leur perversion mais, en écoutant leurs descriptions, j'ai eu l'impression qu'ils évoquaient une expérience très intense.

Résumons les risques qui nous intéressent ici<sup>9</sup> :

*Premièrement*, risque conscient. Ce que je fais me met en danger vis-à-vis de la société (la réalité extérieure et mon appréciation intérieure de cette réalité). Si je suis pris, j'aurai des ennuis.

*Deuxièmement*, risque conscient. Ce que je fais va à l'encontre de mes propres normes (conscience). Si je suis pris, je me haïrai.

*Troisièmement*, risque conscient ou inconscient. Ce que je fais maintenant, mes parents m'ont dit quand j'étais enfant que ce n'était pas bien. Un enfant sage ne fait pas cela.

Jusqu'ici, les risques affleurent plus ou moins à la surface ; ils sont universellement connus et ne sont pas spécifiques de la perversion. Le danger est perçu comme étant lié à un interdit concernant l'anatomie : organe interdit ou personne du sexe interdit.

Mais nous arrivons maintenant à l'interdit en quelque sorte primordial, de sorte que nous abandonnons l'érotisme pour l'hostilité, la colère, la vengeance, la violence et la destruction. Les risques sont maintenant perçus comme quelque chose qui menace la vie des autres et soi-même (inconsciemment dans certaines perversions, consciemment dans celles que nous trouvons étranges ; le sentiment d'étrangeté vient généralement de la perception intuitive de l'intensité de la haine).

*Quatrièmement*, je ne suis plus que haine et ne dois pas le savoir. Parce que les adultes m'ont tellement frustré (mystifié), ma liberté sexuelle m'a été volée dans l'enfance. Non seulement on m'a imposé des restrictions mais, plus grave encore, on m'a rendu responsable : je dois percevoir la tentation et m'empêcher moi-même d'agir. À cause de tout cela, je dois aimer et respecter les adultes. La haine, qui est le mal, sera punie.

*Cinquièmement*, mes désirs sexuels sont mauvais et la haine que je ressens est pire encore<sup>10</sup>. S'ils en connaissaient l'intensité, ils m'anéantiraient. Mais cette violence est mienne, elle fait partie de

ce moi essentiel qui est mauvais mais qu'il faut protéger, préserver. Elle est masquée dans l'objet de mon désir érotique.

*Sixièmement*, pour tout ce qui m'a été fait, je prends ma revanche, qui se trouvera elle aussi dans l'acte sexuel. Mais si je cherche à faire du mal à mon objet, peut-être va-t-il le sentir et me faire au moins ce que je lui ferais. Or, ceci est en fait extrêmement risqué.

La perversion est haine, haine érotisée.

### *Facteurs sécurisants*

Pour qu'il y ait triomphe, il faut surmonter les risques ; néanmoins si, pour l'adulte, le danger était aussi grave qu'il l'a été pour l'enfant, il n'y aurait pas de plaisir et donc pas de perversion. Il faut donc intégrer au fantasme des facteurs sécurisants pour atténuer l'angoisse et faire en sorte qu'il y ait une chance décisive de triomphe. On en retrouve la trace jusque dans les plus minutieux détails du fantasme ou du comportement pervers. Il suffit de prendre des exemples au hasard. Prenons le cas du fétiche : totalement passif, il ne peut ni menacer, ni intervenir, ni être témoin, ni accuser ; il peut être attaqué, souillé, haï, détruit et pourtant il peut être renouvelé à l'infini... L'auteur de coups de téléphone obscènes ne fait pas face à sa victime et n'a pas à souffrir d'apprendre que ce n'est qu'un être humain... La prostituée est payée pour être agréable et pour se livrer à des actes qu'elle refuserait dans d'autres circonstances... Le travesti espère amener sa femme à l'aider à se travestir...

### *Matériel clinique*

Le cas qui suit illustre la manière dont risque et vengeance provoquent l'excitation dans la perversion. Pour l'homme dont il est question, une grande partie de la dynamique hostile est évidente (je ne l'ai jamais eu comme patient et j'ignore les origines de son comportement).

Il s'agit d'un prostitué homosexuel à l'allure nettement masculine. Il opère toujours dans la rue et ne fait un mouvement que lorsqu'un client potentiel, de sa voiture<sup>11</sup>, manifeste son intérêt. Il se dirige alors vers la voiture mais ne la touche pas, même pas pour en ouvrir la porte. Il se poste là et attend que son client fasse un geste ; il ne monte dans la voiture que lorsqu'il y a été invité. Il s'assied, attend que l'autre lui parle puis, faisant preuve d'une passivité

apparente, se laisse conduire là où le client le désire. Il ne mentionne ni prix, ni durée, ni lieu, ni actes sexuels à accomplir ; il ne fait que répondre aux questions de son client. Comme il est intelligent et qu'il a de l'expérience, il perçoit, d'après les questions ou les remarques du client, les fantasmes qui vont être mis en acte. Ainsi, lorsqu'il est supposé être un jeune animal inculte mais vigoureux, le client le lui indique en faisant allusion à son physique, lui demandant par exemple s'il est travailleur manuel ; le prostitué répond par l'affirmative et invente des détails pour plaire à son client. En d'autres termes, il aide son partenaire à élaborer son fantasme tout en lui rappelant que, puisque ses services ont été loués, il n'est pas l'instigateur de la chose. Comme il parvient rarement à l'orgasme lorsqu'il se prostitue et qu'il peut ainsi avoir de nombreux clients sans s'épuiser sexuellement, il est en mesure de continuer indéfiniment.

Or, le qualifier de pervers uniquement parce qu'il est homosexuel serait négliger les détails essentiels — et donc la dynamique de son comportement. Il est important de noter que c'est tout l'ensemble des éléments ci-dessus qui constitue la perversion, et non pas seulement l'acte homosexuel en soi. C'est ce qu'il révèle en faisant observer que, chaque fois qu'il a des difficultés à avoir une érection — et il est important qu'il en ait une sinon le client a l'impression d'avoir été volé —, il lui suffit de penser aux préliminaires pour retrouver des forces. Les préliminaires sont le rituel par lequel le client manifeste son désir pour lui, le prostitué, le serviteur (la victime, l'être inférieur, devient alors le vainqueur). Son excitation est cependant fouettée lorsqu'il se souvient que de l'argent a été échangé ; quelquefois, lorsque ses forces sexuelles l'abandonnent, il demande à être payé d'avance pour garder la vision de l'argent tout au long de l'acte sexuel. Il laisse même parfois l'argent en évidence pendant l'acte sexuel, car voir cet argent qui lui a été donné par le client provoque chez lui un maximum d'excitation. Il serait cependant superficiel de qualifier ici l'argent de fétiche ; s'il s'agit bien de quelque chose d'inanimé dont la vision l'excite, ce n'est pas l'argent en soi qui provoque cette réaction. Il n'est pas excité par l'argent en permanence, comme peut l'être un travesti par des vêtements féminins. C'est en fait la représentation consciente de ce que cet argent symbolise qui déclenche l'excitation.

Cette excitation, fouettée par la vue de l'argent, est due à l'hostilité. Un observateur peu précis verrait de la passivité dans ce rituel mais, en réalité, il n'en est rien. Si nous essayons de reconstituer ce qui se passe dans sa tête, nous constatons qu'il utilise cette passivité

apparente comme manifestation d'hostilité, notamment de vengeance. Chacun de ses mouvements, depuis le moment initial de contact potentiel jusqu'à la fin de l'acte sexuel, est un effort vainqueur pour obliger l'autre à manifester son besoin, son excitation, sa faiblesse et donc sa dépendance vis-à-vis du prostitué. Ainsi, c'est au client de poser les questions ; lui ne fait qu'accepter ou accorder. Le client est sexuellement excité, en état de besoin ; le prostitué fait de lui un mendiant. Enfin, le signe ultime de la faiblesse du client est l'argent qu'il verse.

Son besoin de vengeance est tel qu'il lui faut continuer à agir ainsi ; il ne réfléchit même plus que le but de la prostitution n'est que l'argent. Il passe la plus grande partie de la journée à répéter ce comportement et, même, cela ne suffit pas toujours. Pendant certains épisodes, qui durent plusieurs jours, il lui faut racoler autant d'hommes que possible ; il ne se donne même plus le mal de passer un arrangement financier et se contente de faire arriver un homme à l'orgasme dans une impasse ou à l'abri des regards, pour passer aussitôt au suivant, et ceci quinze, vingt fois ou même plus en quelques heures.

Même dans les rares relations où il cherche une satisfaction sexuelle (dans les deux modes décrits plus haut, il n'est pas motivé par la recherche d'une satisfaction sexuelle), il doit accomplir les détails de l'activité sexuelle et manifester son excitation de façon à indiquer clairement qu'il est moins engagé, moins impatient, moins désespéré, moins impliqué que son partenaire.

Il évoque avec dépit les très rares échecs qu'il a connus dans la pratique de sa perversion. Ainsi, certains hommes ont insisté pour qu'il les rembourse, en disant qu'il n'avait pas bien fait son travail ; un client l'a mis au défi d'avoir une érection et lui, sachant qu'il était le moins fort, n'a pu avoir d'érection ; une autre fois, un client, après avoir accompli un rituel élaboré pour préparer l'acte sexuel, notamment en l'amenant dans un superbe appartement de luxe (lui démontrant ainsi sa supériorité), lui a dit qu'il ne le trouvait pas excitant mais qu'il serait très content de l'engager pour moins cher — dix dollars — afin qu'il lui nettoie l'appartement.

Il est conscient d'être à la recherche du pouvoir ; il reconnaît avoir un avantage sur la plupart de ses clients : il n'est pas aussi excité qu'eux. Mais il sait aussi que cette lutte pour le pouvoir existe des deux côtés ; ses clients font la même chose avec lui. Il constate que les prostitués masculins sont censés être bêtes et costauds : les clients ont besoin d'un partenaire sexuel qui soit inférieur. Une fois, alors qu'il était encore novice et ne connaissait pas

la dynamique de ce type de comportement, il a dit à un client qu'il étudiait à l'université ; le client a immédiatement perdu son érection et n'a plus manifesté d'intérêt. Il sait, tout en le déplorant que, de temps à autre, il rencontre quelqu'un qui déjoue ses plans.

En d'autres termes, la lutte pour le pouvoir dans la prostitution masculine est à peu près semblable à ce que racontent les femmes prostituées et les strip-teaseuses.

Cette dynamique fondée sur l'hostilité est comparable à celle qui se manifeste dans la nymphomanie ou le satyriasis, où il faut également (mais sur un mode hétérosexuel) d'innombrables partenaires pour pouvoir continuer à prouver sa supériorité. Dans toutes ces situations — dans toutes les perversions —, l'objet sexuel devient victime, rehaussant ainsi le névrosé sexuel. Toutefois, comme les expériences traumatisantes qu'il a faites dans l'enfance le poursuivent à tout jamais, ses triomphes sont de brève durée et doivent se répéter sans fin. Lorsque le sentiment de désespoir et d'infériorité affleure trop à la surface, il faut répéter l'acte rapidement et indéfiniment, comme le prostitué dont il a été question plus haut.

Il dit que toute relation entre client et prostitué cesse dès que le client a eu satisfaction ; quelle que soit l'hostilité présente pendant l'acte sexuel, elle disparaît aussitôt celui-ci terminé. L'équation du pouvoir s'est renversée ; le client ne se laisse plus humilier. L'homme riche met le prostitué dans une voiture conduite par un chauffeur — il renvoie le serviteur sexuel à la rue — et s'allume un cigare dans son salon. L'un et l'autre n'ont plus que des vestiges de l'épisode maniaque intimement vécu ; chacun prétend que seul l'autre a été abusé et avili. Chacun d'entre eux a couru le risque de l'échec et, sauf dans les cas regrettables d'échec réel (comme ceux qui ont été évoqués plus haut), il se dit qu'il a triomphé.

Cet homme dont nous venons de parler dit attendre l'heure du suicide, lorsque sa jeunesse, sa résistance et ses forces sexuelles l'auront abandonné et qu'il sera usé par la vie fébrile qu'il mène.

(Il faut noter que cet homme n'est pas caractéristique de tous les prostitués masculins ; il lutte plus encore que les autres pour contenir sa colère, ce que montre sa réaction d'excitation à l'argent et sa recherche effrénée de partenaires. Sa perversion, tout en s'apparentant à d'autres, lui est propre — encore qu'on puisse en dire autant de la relation entre tout individu pervers et la catégorie diagnostique dans laquelle il peut être rangé.)

Il y a quelques années, Khan a noté ces mêmes thèmes à partir de données cliniques comparables ayant trait à un homosexuel chez lequel risque et vengeance jouent un rôle essentiel :

Il scrutait sur leur visage et leur posture toutes les nuances de sensation et de tension jusqu'à ce qu'il ait provoqué chez eux une « érection colossale ». Alors, son sentiment de succès, de triomphe et de maîtrise par rapport à l'objet fétichiste était complet. Il proposait avec sollicitude et compassion de les sucer et/ou de les masturber. L'excitation impuissante de ces jeunes garçons rudes, forts et agressifs était pour le patient une source de plaisir particulière. Il entraînait là, dans sa relation avec eux, un élément nettement agressif-sadique. Secrètement, il savourait leur défaite ; ils étaient en son pouvoir. Plus ils devenaient excités et frénétiques à force de tension sexuelle, plus ses manières se faisaient imperturbablement douces et tranquilles. Souvent il les obligeait à le regarder les masturber et les faire éjaculer [...] Il éprouvait toujours une appréhension coupable à l'idée que cet état d'excitation pourrait ne pas faire plaisir aux jeunes garçons<sup>12</sup>.

Le risque constitue le décor nécessaire à la représentation du triomphe, bien qu'à chaque épisode les individus pervers pipent fortement les dés pour réussir ; dans les rêveries diurnes et leurs prolongements — la pornographie —, le risque n'est que simulé, si bien que l'ennui intervient rapidement. Or, dans l'acte pervers lui-même, le risque fait partie de la réalité, ce qui, à mon avis, contribue à accroître l'excitation.

Il est vraisemblable que d'autres défaites et frustrations de l'enfance sans rapport avec l'identité sexuelle ou les organes génitaux s'intègrent à cette dynamique faite de risque, de vengeance et de triomphe. Les tensions de chaque stade libidinal — oral, anal, phallique puis véritable situation œdipienne —, dont les exigences biologiques sont endiguées (sadiquement aux yeux de l'enfant) par les parents, sont comparables à un combat où le triomphe, pour l'enfant, serait d'avoir la maîtrise de la situation tandis que l'autre en perd le contrôle<sup>13</sup>. C'est selon moi l'élément essentiel dans les perversions. Cette lutte pour la maîtrise de la situation et le risque qui l'accompagne accroissent peut-être l'excitation mais elle est épuisante.

Là encore, il est possible de vérifier les hypothèses de plus près en prenant l'exemple d'une perversion, l'exhibitionnisme, où ce mécanisme est moins évident ; on s'apercevra là aussi qu'il faut bien peu d'habileté clinique — ou de théorisation — pour découvrir comment l'acte pervers recherche au milieu des dangers le risque qui va précisément provoquer l'excitation.

On peut se demander pourquoi les exhibitionnistes sont si souvent pris sur le fait. Étant des gens normalement intelligents, non psychotiques, conscients de la possibilité d'une arrestation et ayant déjà, dans bien des cas, subi les conséquences sociales de leurs



actes, pourquoi persévèrent-ils dans cette dangereuse entreprise<sup>14</sup> ? L'analyse de la structure de la perversion apporte une réponse à cette question.

Mais il faut prendre en considération un aspect de la définition vue auparavant selon laquelle, dans la perversion sexuelle, l'individu exprime ses préférences et ses habitudes en matière de techniques érotiques. Ceci doit être clair, sinon on risque d'être désorienté par les autres acceptions du terme « exhibitionnisme », à savoir : 1) le désir de parader, non génital et indépendant de toute excitation sexuelle, qui se rencontre chez les enfants ou les adultes des deux sexes ; 2) le plaisir qu'éprouvent des femmes à montrer certaines parties de leur corps, y compris leurs organes génitaux (plus rarement, cependant, que d'autres parties du corps) pour susciter l'excitation sexuelle — cette forme d'exhibitionnisme n'étant pas une fin en soi ; 3) le fait pour des homosexuels d'exhiber leur pénis en guise de « publicité ». À l'intérieur des limites fixées par notre définition, il apparaît que l'exhibitionnisme en tant que perversion — le besoin de montrer ses organes génitaux à un autre individu pour s'exciter sexuellement — n'existe que chez les hommes.

Il s'agit d'un homme marié, qui a été ouvertement hétérosexuel tout au long de sa vie, à l'allure normalement masculine, et qui exerce une profession masculine. Il a été condamné à trois reprises pour exhibitionnisme. Bien qu'il ait déjà fait de la prison et bénéficie actuellement d'une libération conditionnelle, il met en péril son mariage, sa profession et sa réputation en continuant à accomplir son acte pervers une ou deux fois par quinzaine. Ceci a généralement lieu à la suite d'une humiliation, dans son travail ou de la part de sa femme. Il est alors poussé à la rue par une tension qu'il ne ressent pas comme érotique ; il cherche dans un quartier où il n'a pas l'habitude d'aller une personne du sexe féminin devant laquelle il exhibe son pénis. Ce sont toujours des inconnues et il ne l'a jamais fait avec des femmes dont le visage lui serait familier. En fait, il n'aime pas être nu devant sa femme, qui le considère, lui et son pénis, comme tout à fait ordinaire (il dit qu'elle ne le respecte pas, ce qu'elle reconnaît). Il espère choquer l'inconnue et il ne s'agit jamais d'un prélude à l'acte sexuel ; il ne sait pas pourquoi il agit ainsi, il sait seulement qu'il y est poussé irrésistiblement. Parfois, si les femmes plaisaient au lieu d'être choquées et font semblant de s'intéresser à son pénis, il prend la fuite. Mais si elles sont furieuses et appellent la police — c'est-à-dire lorsqu'il semble courir un grand risque —, il a du mal à s'en aller. À la peur qui le gagne se

mêle une sorte de torpeur qui se transforme en immobilisme. Si cet état de léthargie fiévreuse dure trop longtemps, il se fait prendre.

Tout individu qui n'est pas exhibitionniste, du fait qu'il ne peut saisir les raisons de ce comportement, pense que cet homme est idiot. Ce qui semble plus étrange encore, c'est ce qui se passe en lui après l'arrestation, au moment où il doit décliner son identité : malgré le sentiment qu'une catastrophe est arrivée, il est absurdement tranquille et pacifique. Ceci s'explique très bien : il a encouru et surmonté un risque ; le traumatisme s'est transformé en triomphe. Il est moins important pour lui d'avoir eu le dessous avec la police que d'avoir été victorieux de l'inconnue.

Ce serait une erreur de penser que les agents de police symbolisent le risque. Ils sont au contraire les agents du triomphe. Du point de vue de la perversion, le risque véritable vient de l'humiliation subie auparavant, laquelle renouvelle l'humiliation de l'enfance qui a laissé en lui une ligne de fracture, la peur de ne pas être un homme libre, puissant et redoutable.

Le risque — de toute une vie — n'est donc pas d'être arrêté, mais de revivre l'humiliation. En exhibant son pénis, il montre de façon très concrète qu'il n'a pas été humilié, qu'il n'a pas été castré, qu'il n'a pas été vaincu par des femmes ; c'est sa façon d'affirmer — de proclamer — qu'il est encore un homme.

Son comportement se comprend si l'on considère que ce qu'il veut montrer, c'est davantage sa virilité (moi idéal) que son appartenance au sexe mâle (anatomie). Par conséquent, la femme qui est choquée, furieuse et, si possible, effrayée, qui fait un scandale et appelle la police montre qu'il a bien renversé la situation de son enfance. Elle se soumet à un aspect nécessaire de la perversion ; elle est donc maintenant la victime et lui l'agresseur. Même s'il est arrêté, il est particulièrement tranquille car l'arrestation montre — un bref instant — qu'il a en fait un magnifique pénis, assez puissant pour créer un tel désordre. Il n'est donc pas étonnant que le taux d'arrestations dans l'exhibitionnisme soit plus élevé que pour toute autre perversion.

Il est normal que l'exhibitionniste « pipe les dés » et ait ainsi plus de chances d'être pris que tout autre individu pervers. Il aspire à être protégé non pas de la police mais de la menace interne liée à une masculinité inadéquate. L'arrestation est importante par son affirmation ; c'est une victoire sur la peur de sa non-importance, tout comme l'espoir de choquer les femmes devant lesquelles il s'exhibe.

Je le répète encore une fois : lorsque l'on examine le fantasme sexuel jusque dans ses plus petits détails, on s'aperçoit que rien

n'est laissé au hasard. Chaque détail sert à rassurer, à sécuriser. Cette fois, l'attaque dirigée contre lui et revécue dans le fantasme devient offensive contre le vainqueur de jadis ; cette fois, une vengeance précise est infligée ; l'agresseur d'autrefois va subir exactement ce qu'a subi la victime enfantine. Mais il ne faut pas que le récit quitte les rails ou, tel un comédien dont l'hostilité libérée détruit l'humour, que l'excitation de l'acte pervers se convertisse en angoisse ou en colère, ce qui signifierait disparition du plaisir et de la puissance.

*Clivage, déshumanisation, fétichisation,  
idéalisation : annulation*

Comme l'a suggéré Bak<sup>15</sup>, le fétichisme est le modèle de toutes les perversions<sup>16</sup>. Celui qui ne peut supporter la totalité de l'autre va fragmenter — cliver<sup>17</sup> et déshumaniser<sup>18</sup> — cet objet conformément aux traumatismes et aux déroutes du passé ; il peut alors isoler un fragment, un aspect de cette personne et transférer sa réponse sexuelle potentielle de l'individu tout entier à ce fragment qui le représente d'une manière plus sécurisante (fétichisation). Lorsque ce processus de fétichisation n'est pas trop avancé, comme dans les préliminaires sexuels ou les variations des modes sexuels dans le temps et dans l'espace, l'objet reste finalement pratiquement intact. Il y a un minimum de vengeance et de risque ; malheureusement, il semble que la plupart des gens aient du mal à être pleinement satisfaits sexuellement sans avoir recours à des mécanismes de perversion.

Une fois que la partie du corps (ou un objet inanimé tel qu'un vêtement) est dissociée de l'objet humain dans sa totalité, un autre processus, l'idéalisation, est nécessaire pour réinventer le nouvel objet<sup>19</sup>. L'hostilité (destruction potentielle de l'objet) qui entoure les fantasmes latents moteurs de la perversion doit être neutralisée et pénétrée de plaisir érotique, sinon il n'y aura pas perversion. À ce stade, les caractéristiques destructrices orales, anales et phalliques doivent être tenues en échec. Ce n'est pratiquement pas possible dans les situations où il y a perte de contrôle, par exemple cas limites ou manifestes de psychose qui se caractérisent par des actes sexuels primitifs et nettement hostiles (donc insolites). Alors, dans la réalité et non plus seulement de manière symbolique, les objets doivent être attaqués ou même anéantis, souillés par des excréments (ou des mots), lacérés, blessés et physiquement malmenés.

Dans la pornographie, il y a déshumanisation, fétichisation et

réinvention. On sélectionne certains aspects de la sexualité sur lesquels sont axés les éléments essentiels de la dynamique perverse, ainsi les photos de nus dans la forme la plus bénigne de la pornographie hétérosexuelle masculine. La femme est réduite à une créature bidimensionnelle figée, plaquée dans une impuissance totale sur la photo, si bien qu'elle ne peut se défendre ou réagir comme elle le ferait sans doute dans la réalité. Même si elle a l'air dangereux, ce risque implicite est annulé par le fait qu'elle est emprisonnée par la photo. Elle peut être insultée, rabaissée, forcée à agir selon le désir du spectateur; elle reste imperturbable, souriante, voire phallique — tout ceci en fonction des nécessités —, mais toujours immobile. Non seulement elle est exhibée, disponible pour n'importe quel fantasme sexuel hostile, mais elle est aussi idéalisée. Elle ne fait pas de mal, donne satisfaction, est esthétiquement parfaite (si elle ne l'est pas, une autre photo est choisie); elle est retouchée, se reconstitue à l'infini, ne demande pas vengeance, est entièrement consentante, garde les secrets, ne coûte ni temps ni argent, n'exige pas d'être comprise et n'a pas de besoins propres: c'est l'idéal<sup>20</sup>. Il n'est pas étonnant qu'elle devienne ennuyeuse<sup>21</sup>.

S'il est difficile de trouver dans l'accomplissement concret d'un acte pervers la même soumission que dans le fantasme de la pornographie ou de la rêverie diurne, une perversion soigneusement élaborée permet toutefois de choisir dans le monde réel des objets qui peuvent être traités de la sorte, par exemple par le fétichisme (utilisation d'objets inanimés), la fréquentation de prostituées (êtres humains loués pour jouer un rôle de pantin) ou le choix d'individus, comme la femme consentante du travesti, dont les propres névroses complètent l'acte pervers, c'est-à-dire qu'elles lui trouvent une utilité.

Khan décrit comment, grâce à « la technique de l'intimité [...] le pervers amène et oblige l'autre à devenir complice [en créant] une situation feinte entraînant dans la plupart des cas la coopération consentante, obtenue par séduction, d'un objet extérieur [...] Il y a cependant toujours une condition. Le pervers lui-même ne peut s'abandonner à l'expérience et son moi garde un contrôle clivé, dissocié et manipulateur de la situation<sup>22</sup> ».

(En fait, c'est une description précise de la séduction, acte très souvent hostile, fétichisant et axé sur la quête de pouvoir.) Qui-conque transforme ses objets en fétiches est moins capable d'intimité, de sorte que sa dimension humaine se réduit à celle du fétiche qu'il crée (qu'il choisit).

Clivage, déshumanisation, fétichisation et idéalisation proviennent d'un manque d'empathie et de la difficulté ou impossibilité de

s'identifier aux autres. Ou bien est-ce l'inverse? L'être humain n'aurait naturellement qu'une faible capacité d'empathie, tandis que les analystes, les artistes, les saints et les psychotiques souffriraient d'une hypertrophie aberrante de ce mécanisme masochiste.

Ce n'est pas en se lançant dans des spéculations théoriques, en citant des sources autorisées et en donnant une description clinique que l'on peut confirmer une hypothèse. Je pense néanmoins qu'en appliquant à nos patients ces propositions concernant le rôle essentiel de l'auto-préservation et de l'hostilité — risque, vengeance et triomphe —, on semble en avoir la vérification. Il en est ainsi des comportements où le risque est manifeste, par exemple exhibitionnisme génital, masochisme physique, transvestisme, promiscuité sexuelle compulsive ou voyeurisme, des comportements où la vengeance est manifeste, par exemple viol, sadisme, flétrissure des objets par des excréments ou des mots, et des comportements où risque et vengeance sont dissimulés, comme dans ce modèle du genre qu'est le fétichisme.

## CHAPITRE VIII

# Angoisse de symbiose et développement de la masculinité

J'ai dit dans l'introduction que c'était à partir de recherches sur le développement de la masculinité et de la féminité que s'est élaborée ma réflexion sur la perversion. Dans ce chapitre, je me propose de montrer plus en détail les liens qui peuvent exister entre ces deux domaines chez le tout petit enfant et d'essayer de savoir pourquoi la plupart des perversions sont le fait des hommes et non pas des femmes. En effet, dès la première enfance, le développement de la femme se heurte lui aussi au traumatisme, à la frustration, à l'angoisse et au conflit. À l'heure actuelle, la psychanalyse devrait permettre d'élucider les raisons pour lesquelles les femmes sont aussi perverses que les hommes, mais elle n'a toutefois pas d'argument capable d'expliquer pourquoi il n'en est pas ainsi.

On peut bien sûr donner une réponse biologique globale : les hommes *sont* différents des femmes. Faute d'analyse sérieuse, cela peut toujours servir d'argument. Je pense toutefois que la véritable explication réside dans le complexe des relations interpersonnelles, dans la dynamique intrapsychique et dans l'étude des influences culturelles.

En cas d'échec, mais en cas d'échec seulement, on peut se rabattre sur l'invérifiable — la spéculation biologique.

Bien que le psychanalyste ait rarement l'occasion de le constater, quelque chose de bon peut à l'excès devenir nuisible. Dans l'essentiel de notre travail théorique et pratique, nous sommes aux prises avec les effets du traumatisme, de la frustration et du manque ; nous savons qu'un maternage inattentif, inepte, minimal ou hostile lèse l'enfant. Mais les grands spécialistes de la théorie analytique qui nous ont signalé des processus moins graves du développement de la personnalité n'ont pas assez appelé notre attention sur la pro-

fonde influence que peut avoir une gratification trop intense sur certains aspects du développement.

L'heureuse symbiose originelle que connaissent la mère et le nourrisson, si elle encourage le développement psychique, peut également le mettre en péril : si elle est trop intense ou trop prolongée, elle peut porter atteinte à la masculinité naissante. Même le maternage le plus qualifié pèse de son poids sur le petit garçon nouveau-né, et la mère qui tenterait d'épargner cette influence à son fils risquerait d'étouffer son potentiel inné de masculinisation.

### *Les deux théories du développement masculin*

Pour Freud, la masculinité chez l'homme a — essentiellement — trois origines : les facteurs biologiques, l'hétérosexualité primaire (désir de la mère) — qui apparaît peu après la naissance dès que s'instaure le processus de compréhension — et l'identification avec la masculinité du père une fois résolu le conflit œdipien<sup>1</sup>. Cette théorie a deux corollaires : d'une part, l'état de mâle est l'état supérieur dans l'espèce humaine, le pénis étant l'organe sexuel le plus respecté et l'ambition et les réalisations masculines étant les plus estimées par les représentants des deux sexes et, d'autre part, les femmes sont inférieures parce qu'elles ont des organes génitaux inférieurs et manifestent dès le début une orientation homosexuelle, leur premier amour étant une personne du même sexe<sup>2</sup>.

J'ai souligné dans le chapitre II que je considérais cette théorie comme en partie erronée du fait que la deuxième source de la masculinité — l'hétérosexualité primaire de l'homme — doit être remise en question. Plus que tout autre chose, la symbiose entre la mère et le nourrisson donne la mesure de cette erreur.

Revoyons brièvement cette théorie, avec l'élément supplémentaire de la symbiose. S'il est vrai que le premier objet d'amour du tout petit garçon est sa mère, il y a toutefois un stade antérieur où il se confond avec elle avant qu'elle n'existe en tant qu'objet distinct ; le petit enfant n'a pas encore perçu que son corps et son psychisme sont différents de ceux de sa mère — *alors qu'elle est femme avec une identité sexuelle féminine*. Il se peut donc que le petit garçon ne commence pas à vivre comme hétérosexuel, comme Freud le supposait, mais qu'il ait à se séparer du corps féminin et de la féminité de sa mère et à subir un processus d'individualisation pour arriver à la masculinité. L'hétérosexualité chez l'homme est acquise, et non pas également donnée, comme le disait Freud ; si cette hypothèse se

confirme, la masculinité n'est donc pas cet état naturel décrit par Freud, ce que sont en revanche certains rudiments de féminité. Il faut essayer de savoir si le premier, tout premier stade de la masculinité naissante ne serait pas par hasard d'essence féminine.

Je ne pense pas que le sentiment de ne faire qu'un avec la mère encourage un sentiment même primordial de masculinité au cours des premiers mois de la vie ; au contraire, il doit être neutralisé. Il ne sera pour l'essentiel surmonté, à mesure que le moi se développe, que si la mère encourage le développement de la masculinité. Elle le fera en premier lieu parce qu'elle désire avoir un fils masculin ; à cause de cette motivation fondamentale, elle va encourager l'apparition d'un comportement qu'elle considère comme masculin et décourager tout comportement féminin, et cela de manière incessante.

Dans la mesure où elle déplore que son fils devienne masculin, elle lui fera sentir sa désapprobation des comportements qu'elle considère comme masculins (il n'est pas nécessaire ici d'avoir une définition de la masculinité qui *nous* convienne ; ce qui compte, c'est ce que *cette* mère, d'après l'évolution de sa vie et sa dynamique actuelle, perçoit comme masculin chez son fils). Les modes précis qu'elle utilise pour récompenser et punir le comportement de l'enfant détermineront chez lui des altérations de la masculinité, de la même façon que d'autres modes de maternage déterminent chez le nourrisson des qualités qui deviennent plus tard des traits de caractère<sup>3</sup>.

Si une certaine masculinité apparaît — et les premiers signes en sont déjà visibles à l'âge d'un an —, le stade antérieur dont je suppose l'existence, avec sa capacité de féminisation, sera surmonté ; puisque l'aspect comportemental de la féminité ressentie par le nourrisson ne se manifeste pas avant l'âge d'un an environ (c'est-à-dire qu'auparavant, comportements masculin et féminin ne se distinguent pas), ce stade antérieur n'apparaîtra jamais à l'observateur. Pour confirmer cette hypothèse du stade protoféminin, il faut une situation d'expérience où un stade féminin chez un tout petit garçon se prolonge suffisamment longtemps pour pouvoir être observé et mesuré. Il en existe une : celle de l'homme transsexuel.

### *L'« expérience » transsexuelle*

J'ai quelques scrupules à mentionner encore une fois ces données car j'en ai très souvent fait état<sup>4</sup>, mais il n'est sans doute pas inutile



de les revoir pour le lecteur qui n'est pas familiarisé avec les données elles-mêmes et l'hypothèse qui les sous-tend ; elles permettent en effet de dégager des éléments importants pour comprendre la masculinité et la perversion. Voici, de façon extrêmement résumée, comment se développe le transsexualisme masculin (le transsexualisme féminin a, selon moi, une étiologie différente<sup>5</sup> et ne nous intéresse donc pas ici). Pour commencer, il faut distinguer des nombreuses situations où des hommes s'habillent en femmes celle à laquelle je donne le nom de transsexualisme. Contrairement à ce que croient certains, elle ne se caractérise pas par le désir d'une « transformation sexuelle » — que l'on trouve chez d'autres types de patients. Le trait essentiel est l'absence d'une étape significative de la vie que cet homme anatomiquement normal, ou bien un observateur, pourrait qualifier de masculine (on ne trouve que des rudiments de masculinité, liés au fait que l'individu transsexuel sait qu'il est et sera toujours anatomiquement mâle et que sa mère, qui lui a donné un nom masculin, ne renie nullement son appartenance au sexe mâle<sup>6</sup>). Ainsi, depuis cette période de l'enfance où apparaît pour la première fois un comportement lié à une identité sexuelle, ce garçon a donné l'impression qu'il croyait être une *fil*le. Son comportement a toujours été féminin et la part d'imitation ou de jeu n'est pas plus grande chez lui que chez les filles indéniablement féminines. Le comportement des patients, depuis l'âge de quatre ou cinq ans<sup>7</sup> jusqu'à l'âge adulte, est issu d'un sentiment de féminité qui se traduit par la conviction qu'il devrait appartenir au sexe féminin (quoique les transsexuels ne prétendent pas être des femmes : ils reconnaissent avoir une anatomie masculine). Dès la toute petite enfance, rien dans leur comportement n'est efféminé (j'entends par là un côté caricatural d'imitation, lequel traduit une hostilité et une envie à l'égard des femmes qu'il faut minimiser ou cacher ; la féminité au contraire est naturelle et n'a rien de caricatural). Les transsexuels manifestent ouvertement et consciemment leur envie, tel un individu né manchot qui envierait les hommes normaux. Le côté naturel de cette féminité frappe tout le monde : la famille, les parents, les autres enfants, les voisins, les professeurs, les étrangers et nous, les analystes, qui observons l'enfant puis l'adulte transsexuel au cours de nos recherches. Dès l'âge de trois ou quatre ans, ces petits garçons sont déjà pris pour des filles, quelle que soit la manière dont ils sont habillés. Dans leurs jeux, ils aiment faire ce que font les filles : ils n'assument que des rôles de filles et sont presque immédiatement acceptés par les filles dans des jeux de filles dont sont exclus les autres garçons. Au cours de l'adolescence

et à l'âge adulte, cette féminité persiste, de même que le désir d'avoir un corps féminin ; rien, pas même la menace, ne peut amener l'individu transsexuel à imiter ne serait-ce qu'un moment quelqu'un de masculin<sup>8</sup>.

Il s'agit d'un symptôme rare, beaucoup plus rare que les cas de patients qui souhaitent «changer de sexe». C'est peut-être pour cette raison que les théoriciens affirment que les transsexuels ne sont pas tels que je les ai décrits plus haut. À l'exception de mes données, dans presque tous les articles sur le transsexualisme masculin, les données cliniques font état d'épisodes ou de longues périodes où le patient a l'air masculin, se comporte de façon masculine, fait des expériences hétérosexuelles ou manifeste une perversion sexuelle et présente d'autres signes indiquant que la féminité n'est pas du même type que ce que j'ai évoqué plus haut. Une chose doit être soulignée : presque tous les hommes ressentent profondément tout ce qui a trait à leurs organes génitaux, ils s'en préoccupent et y trouvent plaisir. Ces organes sont à la fois une source directe de sensations et la confirmation que le sexe qui leur a été assigné est le bon, que leur identité sexuelle est inéluctable et que leur masculinité est précieuse. Si ces positions sont menacées, les hommes érigent presque tous des mécanismes de défense — presque tous mais pas les transsexuels véritables. Ils ne veulent pas de leurs organes génitaux masculins, ils n'en ont pas besoin et n'en tirent aucun plaisir ; ils ne font aucun effort pour les préserver, concrètement ou symboliquement. La perversion, en revanche, est intensément recherchée — gratification privilégiée et non pas rejet de ces organes mêmes.

C'est seulement en présence de ce tableau que l'on trouve les facteurs étiologiques ci-après ; inversement, ce n'est qu'en présence des facteurs étiologiques ci-après que se rencontre cette forme de féminité<sup>9</sup>. J'ai pu constater ce qui suit dans tous les cas remplissant les critères de transsexualisme masculin ; lorsque ces facteurs sont moins marqués ou que certains d'entre eux manquent, on note un degré moindre de féminité et le patient n'a plus l'apparence du transsexuel classique.

Voyons tout d'abord la mère. Dans son enfance, elle a très peu valorisé son appartenance au sexe féminin et sa féminité. Sa propre mère l'a traitée comme si elle était neutre ; son père, plus admiratif, l'a encouragée à s'identifier à ses intérêts masculins. Entre la première enfance et la puberté, ces traits masculins se sont accentués au point que la petite fille a souhaité être un garçon et, pendant plusieurs années, elle s'est habillée et s'est fait couper les cheveux

comme un garçon ; elle n'a joué qu'avec des garçons, rivalisant avec eux en égale, notamment dans le domaine sportif.

Avec l'apparition des modifications physiques de l'adolescence, la fille — contrairement aux filles transsexuelles, auxquelles elle ressemblait jusque-là — a dû abandonner tout espoir de jamais devenir un homme. Elle a alors adopté une façade féminine et s'est mariée le moment venu. Son mari — le père du transsexuel — est un homme passif et distant sans être efféminé, qui n'est pas censé dominer ou jouer un rôle important dans le couple. Elle attend de lui qu'il subvienne aux besoins de sa famille ; autrement, il n'est pour elle qu'un objet de dérision.

C'est cette malheureuse union que vient consacrer le futur transsexuel. Pourtant, malgré cette dynamique familiale, il n'apparaît de transsexualisme chez l'un des enfants que s'il naît un fils que la mère trouve beau et gracieux. Cet enfant est ce qui arrive de mieux dans sa vie : enfin, après des années de désespoir tranquille, indifférente à son sexe ou à son identité sexuelle, pleine de haine et d'envie à l'égard des hommes, elle a créé un peu d'elle-même, par l'intermédiaire de son corps, dans une sorte de parthénogenèse symbolique qui rejette le mari ; elle a forgé le meilleur d'elle-même, son idéal — le phallus parfait. Le petit garçon n'aura pas cette empreinte masculine à la fois haïe et enviée ; sa beauté physique, pense sa mère, en est la garantie depuis sa naissance, en même temps que l'intense expérience de l'allaitement où l'enfant avide jouit pleinement du corps de sa mère. Cette symbiose bienheureuse depuis la naissance est farouchement maintenue par la mère, car elle représente pour elle l'antidote de la tristesse et du désespoir. Une énergie empreinte de joie lui permet et même l'oblige à garder un contact physique et psychique excessivement étroit avec le petit enfant, tout au long de la journée et des années. En établissant cette symbiose, elle lie — intègre — son fils à elle-même dans toute la mesure où cela est physiquement possible. En s'identifiant à lui, elle tente d'annuler son enfance traumatisante, de remplacer sa mauvaise mère ; la mère et l'enfant seront tout ce qui est bon. Le bonheur dans lequel baigne cette symbiose devient pour elle l'aura qui entoure une mère nouvelle, idéalisée et parfaite.

Lors du premier contact avec ce type de famille, lorsque l'enfant a quatre ans ou plus, on note que la mère et le fils ont encore une relation extrêmement intime ; ils se touchent constamment, recherchent toujours la compagnie de l'autre et se comprennent à demi-mots (cela n'a de valeur érotique ni pour la mère ni pour l'enfant<sup>10</sup>). La relation n'est pas aussi absolue que dans la toute petite enfance

car, si la mère veut rester très proche de son enfant, elle n'en laisse pas moins se développer d'autres fonctions du moi, comme la mobilité, la parole, la lecture. Il semble que ce soit dans un secteur précis que la relation étroite se maintienne, à savoir le dépassement de la féminité<sup>11</sup>. Le pouvoir de la symbiose se fait également sentir lorsqu'on essaie de traiter la mère et le fils, ce qui signifierait la fin de cette symbiose et l'apparition de la masculinité. L'un comme l'autre résistent farouchement<sup>12</sup>. Comme on pourrait s'y attendre, le père n'intervient pas et reste vaguement à l'arrière-plan.

Quel rôle joue donc le père pendant toute cette période où persiste la symbiose entre la mère et l'enfant et où apparaît un comportement féminin ? Il doit être absent et donc méprisé. Son fils ne le voit quasiment pas — au sens littéral du mot — pendant les premières années de sa vie. Le père part travailler avant que le petit garçon ne se réveille et, lorsqu'il revient, son fils est déjà au lit. À la fin de la semaine, il est rarement là car sa femme l'autorise et l'encourage à passer ses loisirs seul, en se consacrant à son passe-temps favori ou en regardant la télévision.

Le développement de la situation œdipienne dans ces circonstances souligne par ailleurs la singularité de cette symbiose. Elle se caractérise surtout par l'absence de conflit. Le petit garçon n'établit jamais de relation hétérosexuelle avec sa mère (indépendamment du traitement) et il n'apparaît donc jamais de conflit œdipien. La mère et le fils ne font qu'un, leurs contacts physiques sont si libres de toute restriction qu'il ne se développe pas de tension sexuelle. Le petit garçon ne désire pas sa mère en tant qu'objet distinct de l'autre sexe, et sa mère n'a pas envers lui de désir sexuel (ce qu'illustre son manque d'intérêt pour la masculinisation de son fils). Ce n'est qu'avec le traitement et les premières manifestations de la masculinité qu'apparaissent le conflit œdipien et les symptômes névrotiques de l'enfance auxquels est notoirement associé le conflit œdipien<sup>13</sup>.

### *Pathogénicité de l'« homosexualité latente »*

Cette analyse de la situation transsexuelle permet de mettre en évidence les forces qui déterminent la féminité chez l'homme. Je pense qu'on peut dire (encore qu'il faille faire preuve de prudence, car le nombre de familles étudiées n'est pas suffisamment important pour que la chose soit vérifiée) que lorsque tous ces facteurs sont présents et qu'ils agissent intensément, la féminité est parti-

culièrement marquée. Si l'intensité des facteurs diminue ou si l'un d'eux disparaît, la féminité est moins évidente. J'extrapole donc en avançant que, dans l'état normal de tout être masculin, il y a une tendance minimale au transsexualisme. Ceci nous ramène aux principes énoncés par Freud dès 1905 et qu'il n'a réfutés ni dans ses écrits théoriques ni dans ses observations cliniques, à savoir que la bisexualité (homosexualité, protestation mâle, peur des femmes) faisait partie de la constitution masculine. La seule différence est qu'il a qualifié d'« homosexuel » ce que nous appelons maintenant « transsexuel » (ce n'est nullement le seul sens qu'il a donné au terme « homosexuel »). Voyons de plus près ces concepts.

Dans le dernier article qu'il a écrit sur la sexualité de l'homme et de la femme, Freud a dit qu'il ne pourrait jamais résoudre, chez les individus de l'un ou l'autre sexe, leur « protestation mâle », c'est-à-dire la nécessité pour les hommes d'insister sur leur masculinité et de craindre qu'elle ne soit attaquée et pour les femmes de réagir par l'envie du pénis et ses permutations dans le sens d'une castration imaginaire<sup>14</sup>. Il attribuait ces phénomènes à l'« homosexualité latente », dont une autre manifestation était le désir interdit — inconscient ou conscient — de connaître le plaisir sexuel avec une personne du même sexe. Pour lui, la peur de l'homosexualité était pathogène dans bien des situations couvertes par des rubriques diagnostiques et ses plus proches disciples ont allongé la liste de telle sorte que cette peur est devenue un facteur étiologique dans tous les troubles psychiques. Plus tard, l'idée a été analysée de près car cliniciens et théoriciens trouvaient l'explication trop vaste. Certains ont avancé que l'homosexualité était en soi une défense plutôt qu'une cause initiale<sup>15</sup>; d'autres ont souligné que l'homosexualité masculine, qui pour Freud semblait provenir avant tout d'une perturbation de la relation entre le fils et son père, pouvait avoir son origine dans des troubles pré-œdipiens de la relation entre la mère et le fils<sup>16</sup>.

Dans ce qui est sans doute son plus remarquable exposé sur le rôle de l'homosexualité latente dans l'étiologie de la maladie — le cas Schreber —, Freud a pensé démontrer que la peur de l'homosexualité était à l'origine des états paranoïdes, dont la psychose; selon lui, l'homosexualité, particulièrement chez l'homme, était la résultante pathologique de la résolution du conflit œdipien entre le garçon et son père<sup>17</sup>. Cette vue a par la suite été bien souvent critiquée par ceux qui insistent sur le rôle de la frustration, du traumatisme et du conflit lors des tout premiers stades de la vie. Pour ces chercheurs, la relation entre la mère et le petit enfant passe au premier plan. Pour certains<sup>18</sup>, compte tenu du potentiel de violence et

d'hostilité du stade oral, il y aurait également chez Schreber et, par extension, chez d'autres psychotiques ainsi que chez ceux qui sont ouvertement homosexuels le désir de se fondre de nouveau avec la mère. Pour ce qui nous intéresse, nous pouvons constater, comme l'ont fait Mac Alpine et Hunter il y a des années<sup>19</sup>, que ce que Freud a appelé l'homosexualité de Schreber est en fait une vague d'impulsions transsexuelles : le corps de Schreber devient un corps de femme. Or, cette impulsion est l'une des causes de la peur de l'homosexualité, qui pourrait peut-être s'appeler plus justement « peur du transsexualisme ».

Ces modifications, dont je reconnais l'existence, ramènent les conflits pathogènes vers la toute première enfance. Elles soulignent toutes qu'un mauvais maternage, des déficiences innées du nourrisson ou bien les deux à la fois détruisent de façon traumatisante ce qui devrait être une symbiose heureuse. Il faut toutefois se souvenir que, pour bien des nourrissons, cette fusion est dénuée de conflit et ne suscite pas de mécanismes de défense : pour certains, c'est une expérience merveilleuse. Les nourrissons n'ont pas tous avec leur mère la même relation symbiotique, pour d'autres, c'est une expérience douloureuse — qui les met donc en danger. Pour d'autres encore, c'est une expérience joyeuse ; mais même dans ces cas, elle est risquée car elle laisse des traces bien après que le petit garçon s'est frayé une voie vers la masculinité aux dépens de cette symbiose. En d'autres termes, le développement de l'enfant du sexe masculin est menacé non seulement par l'absence de symbiose, mais il l'est aussi, de manière différente, par un maternage satisfaisant et, plus encore, par un maternage trop gratifiant. Compte tenu de cet aspect non conflictuel, peut-être le concept de « fusion avec l'autre » peut-il passer du cas spécial de la psychopathologie à la situation générale de la psychologie normative. L'individu transsexuel est le lien entre l'un et l'autre.

Nous avons vu comment une mère perturbée et malheureuse qui veut préserver la seule expérience positive de son existence fait des efforts surhumains pour protéger son petit enfant de la douleur, de la frustration et du traumatisme. Elle l'entoure de la chaleur et de la bonté de son corps généreux et ne peut se résoudre à l'abandonner, d'une part parce qu'elle se sent bien en sa présence et de l'autre parce qu'elle veut le préserver des mauvaises expériences qu'elle a faites tout au long de l'enfance. Nous avons vu qu'un maternage normal, dans des circonstances optimales, donne les mêmes résultats, quoique moins intenses et pendant moins longtemps<sup>20</sup>. Nous savons que, lorsque le maternage est satisfaisant, il y a des moments

très intenses où la mère et le fils ne font plus qu'un. Il se pourrait donc que, des années après, il reste en chaque homme tout au moins la trace de ce sentiment d'union originelle, d'« identification primaire » avec la mère et donc avec son côté femme et sa féminité (je mets l'expression entre guillemets car je pense qu'il s'agit d'un processus plus large, notamment aux tout premiers stades, que ce qu'on appelle généralement l'identification; voir plus loin le « biopsychique ». « La dépendance du nourrisson vis-à-vis de la mère [...] ne suppose pas identification, celle-ci étant un état complexe qui ne s'applique pas aux tout premiers stades de la petite enfance<sup>21</sup>. » Chez une fille, cette même tendance à ne faire qu'un avec la mère ne menace pas l'identité sexuelle; elle contribue à maintenir sinon à développer la féminité.

### *Symbiose liée à l'identité sexuelle*

J'entends par là cet aspect de la symbiose par lequel la mère transmet au nourrisson des attitudes et des informations sur la masculinité et la féminité des deux partenaires. Malheureusement, on ne connaît pas encore les mécanismes qui rattachent ainsi le nourrisson à sa mère. La théorie psychanalytique doit à mon avis s'enrichir des concepts et des données de la théorie de l'apprentissage; bien qu'elle soit encore rudimentaire en ce qui concerne l'être humain, elle peut à tout le moins nous aider à avancer des hypothèses.

Au cours des premiers mois de la vie, ces mécanismes sont « biopsychiques », c'est-à-dire que des stimuli de l'environnement (et sans doute des stimuli moins vivement ressentis de l'environnement intérieur tels que la douleur ou la proprioception) déterminent dans le système nerveux des changements qui agissent (plus ou moins) en permanence comme des sources neurophysiologiques de motivation, le changement étant alors une « mémoire » non mentale (je mets ici des guillemets pour indiquer qu'il s'agit d'une expérience psychologiquement différente de ce qu'on appelle couramment la mémoire; on ne sait pas encore comment elle pourrait être reliée physiologiquement à la mémoire psychique). On peut citer comme exemples l'imprégnation, le conditionnement classique, le conditionnement viscéral et peut-être certaines formes de conditionnement opérant.

Par non mental, je veux dire que les stimuli et les changements qu'ils entraînent n'ont pas — et n'ont jamais eu — de représentation psychique. Il n'y a donc pas souvenir, au sens ordinaire du

terme, de ces foyers nouveaux de comportement, pas plus qu'ils ne sont fixés par les sens. On ne peut s'en souvenir car ils n'ont jamais fait partie de la vie mentale. Ils sont plus muets encore que ce qu'on entend généralement par « inconscient » et représentent une catégorie nouvelle à ajouter à ce que Freud a appelé les sources des « pulsions<sup>22</sup> ». Pour prendre un exemple, on peut dire qu'ils sont aussi muets que les effets hormonaux<sup>23</sup>. (Voir au chapitre VI la discussion sur le libre arbitre et le déterminisme.)

Si ces idées s'appliquent à la recherche sur le développement infantile, la technique utilisée pour une psychanalyse ne permet donc pas de saisir pleinement le développement de la personnalité. Comme le dit Racker<sup>24</sup>, « l'étude du transfert a été l'un des moyens les plus importants pour connaître les processus psychologiques de l'enfant ». Les processus, oui, mais pas les expériences réelles. C'est ce à quoi Freud fait allusion lorsqu'il souligne que, bien souvent, une structure de caractère égocentrique ne peut plus être modifiée par la psychanalyse<sup>25</sup>. Il est indispensable d'observer minutieusement et systématiquement le comportement naturel de l'enfant, ce qui fait tout particulièrement intervenir la mère, le climat qu'elle crée et les attitudes et formes de comportement maternelles qui influencent le nourrisson, si l'on veut en savoir davantage sur le développement de la personnalité.

Cette digression me permet de suggérer un cadre hypothétique mais peut-être un jour utilisable autour duquel rassembler les données expérimentales, les observations et les concepts relatifs aux premiers stades du développement psychique. Pour l'instant, ce cadre me donne des éléments rationnels — ce qui, vu le manque de données, facilite la tâche — pour « expliquer », chez l'individu transsexuel, la transmission de la féminité de la mère au nourrisson de telle sorte que, vers l'âge d'un an — plus ou moins —, celui-ci se comporte franchement d'une manière féminine. Bien sûr, pour le moment, les seules données que nous ayons sont les suivantes : une mère présentant une forme particulière de bisexualité et un père qui se caractérise par une grande passivité et par l'incapacité de se rapprocher de son fils ont un petit enfant beau et gracieux qui encourage la mère à établir avec lui une symbiose excessivement étroite et heureuse qui exclut trop longtemps le reste du monde. Lorsque les premières manifestations de l'identité sexuelle peuvent être mesurées, il apparaît alors qu'elles correspondent à la féminité. C'est tout ce que nous savons pour le moment. Nul n'a encore pu examiner ni de loin ni de près ce qui se passe au cœur de cette sym-



biose, et c'est la raison pour laquelle j'ai comblé ce vide avec mon cadre théorique.

Mais cette théorie n'est pas essentielle à notre propos sur le rôle de l'angoisse de symbiose dans l'apparition de la masculinité. Il suffit de dire que le désir de retourner à un état de fusion totale avec la mère, qui est bien connu des analystes, reste une base permanente de la structure de caractère et, selon ce que vit l'individu après la petite enfance, peut devenir un foyer plus ou moins marqué de fixation pour la régression (il est vraisemblablement latent dans tout « acte » de régression). Ce que je veux souligner ici — là encore, il s'agit d'un fait bien connu qui ressort des premiers travaux de Freud —, c'est que cette régression s'accompagne souvent de ce qu'il a appelé l'« homosexualité » et qui, pour moi, est une « tendance transsexuelle ». Rappelons-nous que la peur de changer de sexe est très fréquente (pour certains, universelle) chez les hommes psychotiques, mais rares chez les femmes (dont les illusions-hallucinations, lorsqu'elles ont trait au domaine sexuel, sont le plus souvent hétérosexuelles<sup>26</sup>). Notons également que, en ce qui concerne l'ensemble de la population, dans la plupart des sociétés et des époques sur lesquelles nous possédons des renseignements, les hommes semblent plus préoccupés de protéger leur masculinité contre une attaque réelle ou imaginaire que les femmes leur féminité.

### *Angoisse de symbiose*

L'angoisse de symbiose est donc la peur de ne pas pouvoir rester distinct de la mère. Examinons ce phénomène de plus près afin de voir comment il contribue au développement de la masculinité. On constate tout d'abord que le souvenir omniprésent de n'avoir fait qu'un avec la mère agit comme un aimant, en attirant vers la répétition de l'expérience merveilleuse tout contre le corps de la mère. Mais c'est cependant une entreprise risquée pour celui qui a dû lutter pour arriver à être indépendant d'elle. C'est particulièrement risqué si un aspect de cette indépendance est l'ensemble des comportements appelés masculinité. Un élément vital de cette séparation d'avec la mère est donc la séparation d'avec son corps de femme et son psychisme féminin.

J'appellerai angoisse de symbiose la peur universelle de voir menacés le sentiment d'appartenance au sexe mâle et à la masculinité et de devoir ériger en structure de caractère des mécanismes de défense permanents afin de ne pas succomber à la tentation d'une

nouvelle fusion totale avec la mère. Bien qu'ostensiblement destinée à nous protéger de menaces et d'attaques extérieures, elle doit en fin de compte s'instaurer contre notre attirance intérieure et primitive pour l'union avec la mère<sup>27</sup>. S'il en est ainsi, il se dégage alors un facteur majeur dans l'apparition de la masculinité, tellement imbriqué dans d'autres qu'au moment où le comportement appelé masculin commence à se manifester — vers l'âge d'un an —, la masculinité est déjà inextricablement mêlée aux effets de l'angoisse de symbiose. Celle-ci, potentialisée par la force biologique du sexe mâle (que l'on trouve chez les poissons, le lézard, le rat, le singe et l'homme), provoque ce surcroît d'agressivité et de compétitivité chez les hommes. Ce que je veux dire par là, c'est que la masculinité telle qu'elle se manifeste chez les garçons et les hommes n'existe probablement pas sans cette séparation incessante d'avec la mère, tant littéralement au cours des premières années de la vie que psychologiquement lors du développement de la structure de caractère qui fait nécessairement disparaître la mère interne de la conscience. Je voudrais seulement mentionner l'idée que la mère, en tant qu'elle représente un être mauvais et haï, peut aussi permettre le refoulement de la mère symbiotique; nul n'aimerait ne faire qu'un avec une sorcière. On peut se demander si, à son niveau le plus primitif, la perversion n'est pas ce point ultime de la séparation, le meurtre de la mère (plus que le meurtre du père, comme le pensait Freud). Ce serait une ironie du sort que certaines des formes que prend la masculinité, avec sa force, son insistance et son côté farouche — le machisme — exigent un soubassement de féminité : la possibilité de la féminité est une tentation à laquelle il faut résister en adoptant un comportement et des attitudes que la société qualifie de « masculins ». Peut-être cela explique-t-il pourquoi la plupart des hommes sont si sensibles à tout ce qui touche à leur masculinité ?

Greenson est arrivé à des conclusions analogues en soignant un petit garçon transsexuel dont j'ai analysé la mère. Il parle de « désidentification » d'avec la mère. Je ne saurais bien sûr prendre les travaux de Greenson comme confirmation objective, puisque nous travaillons ensemble depuis des années, mais son exposé très clair, publié il y a déjà quelques années, mérite de retenir l'attention (j'ai conservé ses références bibliographiques, car elles pourront être utiles au lecteur) :

J'ai l'impression, d'après mon expérience clinique, que la peur de l'homosexualité chez le névrosé, qui est au fond la peur de perdre son identité sexuelle, est plus marquée et plus durable chez les

hommes que chez les femmes (Greenson, 1964) [...] Je pense que nous sommes tous d'accord pour reconnaître que, dans la toute première enfance, la fille comme le garçon établit une identification symbiotique avec la personne assurant le maternage sur la base de la fusion des premières perceptions tactiles et visuelles, de l'activité motrice, de l'introjection et de l'imitation (Freud, 1914, 1921, 1923, 1925 ; Fenichel, 1945 ; Jacobson, 1964). Il se tisse alors une relation symbiotique avec la mère (Mahler, 1963). L'étape suivante dans le développement des fonctions du moi et des relations objectales est la différenciation du soi et des représentations d'objets. Mahler (1957), Greenacre (1958), Jacobson (1964) et d'autres ont montré comment différentes formes d'identification jouaient un rôle central dans cette transition à mesure que la maturation permet de progresser de l'incorporation totale aux identifications sélectives. La capacité de différencier entre analogies et contrastes débouche sur la capacité de distinguer l'intérieur de l'extérieur et, finalement, le self du non-self. Par ce processus, le nourrisson apprend qu'il est une entité distincte, différente de la mère, du chien, de la table, etc. Mais il apprend aussi progressivement, par identification, à se comporter et à accomplir certaines actions comme la personne qui assure le maternage, par exemple parler, marcher, manger avec une cuillère, etc. Ces actions ne sont pas une simple imitation mais elles sont modifiées en fonction de la constitution de l'enfant ainsi que de ses attributs physiques et mentaux. Plus tard, la façon dont il se comporte et dont il accomplit certaines actions est encore modifiée par l'identification avec d'autres. Ce que nous appelons l'identité semble être le résultat de la synthèse et de l'intégration de différentes représentations du soi isolées (Jacobson, 1964 ; Spiegel, 1959)<sup>28</sup>.

Greenson fait observer en conclusion :

Le garçon doit essayer de renoncer au plaisir et à l'intimité sécurisante que procure l'identification avec la personne assurant le maternage, et il doit établir une identification avec le père moins accessible. L'issue sera déterminée par plusieurs facteurs. La mère doit être prête à permettre au garçon à s'identifier avec la figure paternelle, ce qu'elle peut faciliter en appréciant et en admirant ses côtés garçonniers, et elle doit espérer qu'il continue à se développer dans ce sens (A. Freud, 1965)<sup>29</sup>.

### *La perversion*

il ne faut pas se laisser tromper par les hommes qui ne semblent pas protéger cette masculinité, retournant à travers elle à l'identi-

cation antérieure avec la mère pour créer la perversion. Je pense ici tout particulièrement aux homosexuels efféminés et aux travestis fétichistes. Bien que ce type d'homme ne souhaite que trop être comme (se fondre avec) leur mère — « les rituels pervers servent à annuler la séparation<sup>30</sup> » — le rituel sert également, selon moi, à promouvoir la séparation ; le trait essentiel de ces perversions est que la masculinité *est* préservée. Ces hommes, par leur perversion, conservent la puissance de leur pénis, leur sentiment d'être mâle : le noyau même de la masculinité. Ils ont en tout cas une certaine masculinité qui doit être préservée à tout prix. C'est la raison pour laquelle j'ai considéré le transsexualisme non pas comme une perversion mais plus simplement comme une déviance sexuelle. Le transsexuel n'a jamais connu un tel épisode de masculinité dans son enfance, pas plus qu'il ne le connaît à l'âge adulte ; en revanche, chez les homosexuels efféminés, les travestis fétichistes et autres hommes atteints de troubles de l'identité sexuelle, la masculinité se repère aisément chez l'enfant comme chez l'adulte. Peut-être les perversions sont-elles des lignes de fracture résultant de ce processus d'oscillation entre le désir de fusion et le désir de séparation ; si elles sont soudées chez le non-pervers, recouvertes chez le névrosé et grandes ouvertes dans les perversions, elles sillonnent néanmoins les profondeurs de l'identité masculine et demandent davantage de réparation et de vigilance que chez les femmes (je ne veux pas dire par là que les perversions soient uniquement le résultat d'une perturbation du processus de séparation entre la mère et le nourrisson, mais je désire attirer l'attention sur le fait que l'impossibilité de se séparer complètement *peut être* un schéma qui favorise la perversion s'il se produit plus tard dans l'enfance des faits qui demandent un tel détour du développement sexuel).

Il faut reconnaître que ceci coïncide avec les situations où un homme présentant une certaine masculinité s'identifie suffisamment avec les femmes pour adopter certains aspects de leur comportement ainsi que leurs vêtements. Je le répète : cette aberration est une perversion si la féminité (ou le caractère efféminé) est déterminée par un traumatisme ou une frustration de l'enfance inconsciemment remémoré et qui continue d'agir, entraînant ainsi un conflit qui doit être éternellement résolu ; la résolution est la perversion. L'homosexuel efféminé tient à son pénis, il en tire plaisir et est axé sur lui. Il n'est pas féminin (c'est-à-dire qu'il n'a pas un comportement que l'on ne distingue pas de la féminité chez une femme), mais plutôt une caricature de la féminité. Son identification avec les femmes est empreinte d'hostilité. Cette colère dissi-

mulée s'explique très bien : dans l'enfance, sa mère lui a procuré les plaisirs d'une intimité excessive mais seulement lorsque, à la suite de ses rebuffades, il a abandonné toute tendance vers ce que sa mère considérait comme un comportement masculin<sup>31</sup>. Sa masculinité est là, préservée, masquée par la caricature efféminée — *hostile*<sup>32</sup>.

Nous avons vu que la masculinité apparaissait également dans le transvestisme. Le travesti adulte est généralement un homme qui, quelle que soit l'altération de son identité sexuelle, vit la plupart du temps sans problème en tant qu'être masculin. Pourtant il est poussé de temps à autre à cette mascarade du travestissement. S'il le fait, c'est justement à cause de son pénis, c'est-à-dire lorsqu'il est excité, pour vivre une expérience pénienne gratifiante. C'est lorsqu'il camoufle sa masculinité qu'il atteint le summum de la virilité — une superbe érection.

L'hostilité dans la perversion (et sa version plus bénigne chez l'individu « normal ») est une façon de réagir au traumatisme, une extériorisation destinée à trouver une victime sur laquelle se venger. Mais, sans sentiment d'avoir été victime, pas de motivation. Cette hypothèse est en partie confirmée par ceux que j'appelle les transsexuels. Il y a chez eux une singulière absence d'hostilité, une douceur dans les relations que j'ai décrites ailleurs plus en détail<sup>33</sup>; cela persiste dans le temps, pour ce que j'ai pu constater, contrairement à tous les autres patients. Ils me traitent comme leur mère les a traités : comme des choses, des appendices et non pas des êtres distincts. Je ne me suis jamais senti en danger avec un transsexuel alors qu'un nombre impressionnant de mes autres patients ne doit qu'à un difficile et terrible travail thérapeutique de n'avoir pas commis de meurtre (sur d'autres ou sur moi-même). L'un de ces cas a fait l'objet d'un de mes livres<sup>34</sup>.

### *Discussion*

Comme nous l'avons vu, la masculinité chez l'homme débute avec l'abandon de la symbiose heureuse et dangereuse, jamais oubliée et toujours désirée, entre la mère et le nourrisson. Il faut au petit garçon qui doit devenir masculin la chance d'avoir une mère qui l'encourage à se séparer d'elle et à trouver son individualité. Si elle ne le fait pas, elle va prolonger et donc renforcer son état primaire de féminité; si, en revanche, elle le traite très durement pour qu'il renonce à tout ce qu'elle considère comme féminin, elle risque de favoriser ce type de caractère brutal, froid et phallique qui se

développe lorsqu'est exclue la possibilité même momentanée de retourner vers elle<sup>35</sup>.

Nul n'ignore les effets traumatisants de l'angoisse et le rôle central qu'elle joue dans la motivation. Dans le cas de l'angoisse de symbiose, il se pose un problème : il faut tenir compte du désir quasi universel des nourrissons de *renoncer* à un état bienheureux et donc de prendre le risque de l'angoisse. L'intensité de ce désir se mesure non seulement au fait que chez presque tous les garçons il apparaît un certain degré de masculinité malgré la symbiose initiale, mais aussi à l'effort gigantesque que doit déployer la mère du garçon transsexuel pour conserver cette symbiose si précieuse pour elle. Certains chercheurs, tentant d'expliquer la nécessité de rompre avec la mère, ont noté la façon dont une mère qui respecte la caractéristique mâle et la masculinité récompense un comportement qu'elle juge masculin, décourage ceux qu'elle ne considère pas comme tels, adapte son aide à l'humeur, à l'aptitude et au niveau de développement de l'enfant et fait appel à son mari pour procurer à son fils un modèle de masculinité. D'autre part, la haine de la mère mauvaise aide peut-être le petit garçon à se séparer d'elle. Si, en plus, nous supposons qu'il existe des mécanismes innés qui poussent le nourrisson à la séparation et favorisent un comportement qui peut devenir ce que la mère estime être un comportement masculin, on a là une explication satisfaisante du plaisir — sentiment de maîtrise — qui l'encouragera à s'éloigner d'elle.

Une fois que le petit garçon est admis en tant que mâle et a commencé à fixer ce sentiment d'appartenance au sexe masculin ainsi que la fierté de sa masculinité dans une structure de caractère, il devient essentiel qu'il érige un obstacle — l'angoisse de symbiose — face à la tendance à une régression vers la chaleur maternelle. En ce sens, l'angoisse de symbiose revêt une fonction normative primordiale puisqu'elle permet la désidentification puis l'individualisation. En l'absence d'obstacle, la féminité persiste et la situation œdipienne n'est pas perçue comme un conflit, le corps de la mère ne devient pas un objet distinct et désirable (base de l'hétérosexualité ultérieure) et le processus ne débouche pas, comme il le faudrait, sur la masculinité.

Peut-être le malaise que ressentent bien des hommes à propos des femmes — le mystère qu'évoquent les poètes avec lyrisme — vient-il de la nécessité d'ériger cet obstacle face au désir de ne faire qu'un avec la mère ? Ce pourrait être aussi l'une des multiples causes de l'homosexualité ; dormir contre un corps de femme ou, pire encore, le pénétrer serait trop risqué. Le garçon a peur de

perdre sa masculinité et son sentiment d'appartenance au sexe masculin non seulement en perdant son précieux et fragile pénis mais aussi en étant emporté par le désir de se fondre une fois de plus dans l'obscurité infinie de l'espace intérieur de la femme<sup>36</sup>. Cela expliquerait en partie pourquoi tant d'hommes ne peuvent vivre une relation amoureuse et tendre avec une femme que pendant de brèves périodes et pourquoi certains hommes, après un rapport sexuel, se lèvent et disparaissent précipitamment.

Rien de tout ceci n'est bien nouveau. C'est ainsi que, dans une lettre adressée à Freud le 6 novembre 1927, Lou Andreas-Salomé écrivait :

Pour les femmes, le grand choc de ne pas trouver son propre pénis chez la mère n'a jamais eu lieu. C'est au fond pour cela que se développe tout d'abord chez l'homme la situation de l'inceste qui lui donne une position masculine vis-à-vis de la mère, féminine ; il a donc avant l'«incestuosité», un point d'expérience extraordinaire qui est complètement réprimé et qui dans l'ensemble de la réalité ne sera plus jamais pour lui un point de repère. Alors que pour la fille, tout se déroule en choses réelles et en expériences des sens, il existe pour l'homme à l'arrière-plan le plus reculé, un dernier romantisme bizarre et caché, une irréalité excitante qui ne peut pas cesser d'agir secrètement sur sa vie amoureuse. Cependant qu'il ébauche en soi, avec l'aide de la peur de castration, l'inceste et détourne la convoitise secrète de la mère en cherchant à la déprécier conjointement avec son sexe tout entier, en une sorte de « fille », il reste en lui un attachement originel au « maternel avec le pénis » qui, égal à lui sur le plan sexuel, était pourtant beaucoup plus que lui en le protégeant et en le dominant ; il lui faut une issue : la trouve-t-on par hasard dans cet amour du « type d'étayage masculin » que vous nous avez décrit dans *Le Moi et le Ça* ? On le conçoit aussi en soi — à la suite de la lutte contre l'inceste et de la difficile domination de la tendresse respectueuse qui le remplace ; mais au succès de celle-ci concourt alors ce morceau archaïque qui convoite de retrouver là une place dans la réalité. C'est peut-être cela qui a échoué chez le fétichiste ; il le sauve à ce moment par un morceau de réalité absurde, un soulier, une natte de cheveux ou on ne sait quoi et lui prête le rayonnement d'une gloire fantastique. Mais c'est cette absurdité qui éclaire l'entière signification de ce qui a si bien réussi dans son développement libidinal normal. Il m'a toujours semblé que dans l'homme, au mépris d'une adaptation à la réalité plus consciente, plus forte, il y avait une petite étincelle d'aptitude plus romantique ou « plus idéaliste » ou plus imaginative (ou quel que soit le nom que l'on veut lui donner) que chez la femme, ce qui explique aussi pourquoi il est créateur ; il s'est plus fortement résigné à cette expérience archaïque et déce-

vante, a, en conséquence, tenu à l'écart de la réalité ses forces les plus capables d'imaginer et c'est de là qu'elles s'échappent dans la création — cependant que la femme, malgré tous ses engouements, ne s'est jamais détachée de la réalité et peut froidement s'harmoniser avec elle<sup>37</sup>.

De même, Boehm, en étudiant le « complexe de féminité chez les hommes » (c'est-à-dire certains aspects de la masculinité), a décrit il y a des années le rôle de la peur chez les garçons et les hommes, qui envient aux femmes leur côté féminin :

La haine des femmes trouve son origine dans [...] l'angoisse de castration. Parce que les garçons imaginent la conception et la parturition comme des phénomènes très complexes et inquiétants, qui leur semblent mystérieux, ils désirent passionnément y participer ou bien ils envient intensément cette capacité chez les femmes [...] L'envie de la capacité qu'a la femme d'enfanter (que j'appellerai, par souci de brièveté, l'« envie de la parturition ») est un stimulant remarquable de la capacité productrice chez l'homme.

Mais l'envie des attributs féminins chez l'homme peut prendre une autre forme, à savoir l'envie des seins de la femme. Je pense que les enfants envient ceux qui ont quelque chose *de plus* qu'eux. Il est donc inévitable que les seins suscitent chez les garçons l'envie et le désir de posséder ces organes, spécialement parce que les seins, comme je l'ai indiqué plus haut, représentent dans leur inconscient un formidable pénis. Mais en outre, ils ont une fonction différente de tout ce que les garçons possèdent [...]

Je viens de dire que l'envie est suscitée lorsque les autres ont quelque chose *de plus*. On peut dire, par ailleurs, que s'il s'agit de quelque chose de *différent*, de nouveau, il y a sentiment d'infériorité. La qualité de cette chose « différente » importe peu. On nous a souvent dit — et toute analyse d'une femme le confirme — que les petites filles envient aux garçons le pouvoir d'uriner en un jet continu, plus loin et plus haut qu'elles ne peuvent le faire. Mais bien des hommes peuvent se souvenir d'une expérience de la petite enfance, lorsque leur petite sœur urinait avec un flot beaucoup plus large, au son différent, plus étouffé. L'un de mes patients se souvient très bien que cela le vexait et l'humiliait de ne pas pouvoir faire le même bruit en urinant. Plus tard, son passe-temps favori était de s'affaïrer avec un tuyau d'arrosage qui pouvait être réglé pour déverser soit un large jet d'eau soit de fines gouttelettes.

Tous ces phénomènes que je viens de décrire brièvement peuvent se résumer par le terme « complexe de féminité chez les hommes »<sup>38</sup>.

On peut soutenir que la mère du transsexuel, avec sa haine intense et manifeste des hommes en général, ne peut s'empêcher de



transmettre à son fils un sentiment de colère. Ce sentiment concerne bien sûr les hommes en général mais j'ai pu constater qu'elle trouve en son fils une exception ; il sait que le mépris qu'elle manifeste à l'égard du père ne le touche pas, lui, le transsexuel. Ce garçon, ce beau phallus, est pour sa mère quelque chose de si précieux — le remède à son désespoir, l'heureuse finition de son corps auparavant imparfait, la joie de sa vie — qu'il n'y a pas de raison qu'il ait à souffrir tant qu'il reste dans cette symbiose. On peut *supposer* qu'il souffre, qu'il est plongé dans l'angoisse, qu'il est psychotique, ce que ne recouvre qu'à peine la symptomatologie transsexuelle, mais c'est une « explication » fondée sur une probabilité et non pas sur l'observation. Il existe bien sûr des gens qui ont recours à une nette identification avec les femmes pour se défendre contre cette angoisse envahissante et certains sombrent même dans la psychose ; parmi mes patients, ils sont beaucoup plus nombreux que les transsexuels. Mais je ne suis pas de ceux qui disent que cette angoisse primitive est également présente chez les quelques hommes transsexuels. Pour cela, il faudrait que je crois, comme certains kleinien, soit qu'il existe chez tous les nourrissons un état de terreur inhérente quelle que soit la qualité du maternage (ce qui n'explique pas pourquoi tout le monde n'est pas transsexuel) soit que ces mères infligent à leur tout jeune fils des traumatismes massifs et terribles, suffisants pour déclencher l'apparition de ce fantastique mécanisme de défense mais trop subtils pour pouvoir être observés.

On *devrait* s'attendre à ce que ce soit l'hostilité de la mère qui contribue chez le transsexuel à l'apparition de la féminité, ce qui est le cas chez les homosexuels efféminés et les travestis<sup>39</sup>. Puisque la mère exprime sa haine et son envie à l'égard des autres hommes, elle ne se refrénera vraisemblablement pas avec son fils, même si elle essaie consciemment de le faire. Bien que ce soit vraisemblable (et c'était mon point de vue il y a des années lorsque j'ai commencé à étudier la symbiose), il se trouve que l'hostilité n'apparaît pas. Peut-être est-ce dû à la subtilité du phénomène, à son absence ou à mon incapacité ? J'ai longuement réfléchi à ces possibilités.

À l'heure actuelle, je ne peux que répéter que je n'ai pas trouvé trace d'hostilité dans la symbiose. Si elle existe, elle devrait se manifester un jour. L'inversion d'identité sexuelle constitue un fait très important et n'est certainement pas due à une chiquenaude de la volonté maternelle. Si la haine et ses permutations sont intenses, leurs effets devraient se refléter chez le nourrisson sous des formes que nous connaissons depuis longtemps grâce à l'étude des enfants : développement défectueux du moi non lié au sexe, tel que précocité

ou retard dans les fonctions intellectuelles, la mobilité ou la parole ; perturbations des fonctions physiologiques telles que le sommeil, l'alimentation, la tension musculaire et les pleurs ; développement déphasé, non intégré ; affects violents comme la rage, la terreur, la dépression, l'apathie, l'angoisse, le retrait — inappropriés, excessifs, étranges ou mal synchronisés ; développement faussé ou retardé des relations objectales — avec la famille ou des inconnus, des êtres humains ou des animaux, des objets animés ou inanimés ; diminution ou absence de curiosité ; diminution ou absence de créativité, par exemple dans les jeux ou l'imagination ; troubles de la pensée dans des domaines non liés au sexe, etc. On ne trouve presque jamais ces effets — ni même un seul de ces effets — chez les petits garçons que j'appelle transsexuels.

Cette fusion bienheureuse ne doit pas être confondue avec la « fusion, réunion et absence de différenciation entre le self et le non-self<sup>40</sup> » constatée chez des enfants ayant vécu une symbiose psychotique. Les mères des transsexuels gardent avec leur enfant un contact excessivement étroit pendant trop longtemps mais elles ne restreignent pas sa mobilité (ce serait un autre signe d'hostilité maternelle), ce qui découragerait la découverte du monde extérieur au self. Ce type de mère aide son fils à définir la frontière entre le self et le monde extérieur à tous les égards excepté le sexe féminin et la féminité de la mère. Elle encourage la créativité de l'enfant ainsi que le développement d'autres fonctions du moi. Ces garçons sont donc vivants, éveillés et artistes<sup>41</sup> — ce qui indique là encore qu'il n'y a pas ou presque pas d'hostilité maternelle dans la symbiose.

Plus tard, le petit garçon ne vit pas isolé ; il se mêle facilement aux autres enfants pour jouer et étudier. Ce n'est que lorsqu'il commence à être impitoyablement harcelé à l'école à cause de son comportement féminin qu'il se détourne des autres.

Cette explication est sans doute gênante car elle indique qu'une déviation importante de la structure de caractère peut se produire sans qu'il y ait traumatisme. Pourtant, les pressions non traumatisantes comptent parmi les principaux facteurs du développement de la structure de caractère, tant « normale » qu'« anormale ».

Ce chapitre a trait à la masculinité chez les hommes. Or, il faudrait vérifier aussi avec les femmes l'hypothèse concernant le rôle de la symbiose initiale : la féminité s'accroît-elle, comme on peut le prévoir, lorsque la symbiose entre la mère et la toute petite fille est satisfaisante et la masculinité est-elle favorisée chez la petite fille par une symbiose moins étroite ? On en a déjà un début de confirmation dans le fait que les femmes notoirement les plus masculines,

à savoir les femmes transsexuelles, semblent présenter le type de développement ci-après : la petite fille nouvelle-née n'est pas considérée comme particulièrement jolie ou gracieuse ; plus tard, ce n'est pas une enfant caressante ; la symbiose est nettement altérée car la mère n'est pas psychologiquement ou physiquement disponible au cours des premiers mois de la vie de l'enfant et personne ne vient la remplacer ; la petite fille est encouragée, surtout par son père, à se montrer forte et masculine, c'est-à-dire libre de tout besoin de symbiose<sup>42</sup>. (La relation de la mère du garçon transsexuel avec sa mère correspond elle aussi à une symbiose inadéquate qui contribue à l'apparition de la masculinité.) Ceci permet de penser que, tout comme chez le garçon, une atténuation très marquée de la symbiose entraîne chez la fille les types de comportement et d'identité que l'on qualifie de masculins (le prochain livre que je compte publier sur mes recherches portera entre autres sur le développement de la féminité chez la petite fille et la femme).

Résumons-nous. Nous constatons que la mère qui élève un fils se trouve devant une tâche qu'elle n'a pas à assumer avec une fille. Elle doit en effet encourager la séparation 1) avec plus d'intensité, de fermeté et de vigilance, 2) au(x) moment(s) voulu(s), 3) avec le degré requis de frustration en même temps que 4) le degré requis d'amour, d'attention et de sympathie, 5) tout en appréciant suffisamment son mari afin qu'il constitue un objet valable d'identification pour son fils.

Mais elle doit aussi encourager chez le petit garçon le développement du sentiment de maîtrise. Ceci a été étudié à propos de nombreuses fonctions du moi mais peut-être moins systématiquement des fonctions perçues par les autres et par soi-même comme relevant de la masculinité. Il faut donc 1) que la mère domine son envie des caractéristiques masculines, 2) qu'elle soit féminine, en tout cas qu'elle le soit à certains égards avec son fils<sup>43</sup>, et 3) qu'elle aime les petits enfants. Enfin, 4) le fait qu'elle soit vraiment hétérosexuelle est un grand atout, notamment lorsqu'elle est mariée et qu'un homme masculin auquel elle tient est constamment présent dans la famille<sup>44</sup>.

En biologie — qu'il s'agisse des animaux ou de l'homme —, la constitution mâle est ce qui se différencie à partir d'une constitution femelle. De même, comme nous le supposons ici, la masculinité est ce qui se différencie à partir d'une disposition féminine. Pour pouvoir le constater, il nous faut un « microscope » clinique afin d'examiner la relation mère-nourrisson<sup>45</sup> et de voir comment se dissout la symbiose chez deux individus conscients des différences qui les

séparent. Cet acte de dissolution amène le petit garçon au monde et à la masculinité.

Je proposerai donc une hypothèse à vérifier empiriquement dans notre culture comme dans bien d'autres, la masculinité — avec ses bons et mauvais côtés — est définie comme le signe d'un dégagement plus ou moins total de la nécessité de la symbiose avec la mère.



## CHAPITRE IX

# L'acte sexuel dissimulé par un délit

Les données contenues dans ce chapitre viennent compliquer quelque peu la notion de perversion. L'acte délictueux que je me propose d'étudier est un mode de comportement habituel qui se situe à mi-chemin entre une perversion — névrose érotique — et une névrose dont les symptômes ne seraient pas ouvertement érotiques. Pour la patiente, l'acte sexuel manifeste — arranger un « viol » — ne comporte pas de plaisir érotique, tandis qu'un aspect non érotique de son rituel — s'introduire subrepticement dans une maison — simule presque littéralement l'acte sexuel, sans que la patiente en soit consciente, un peu comme les convulsions hystériques de l'époque victorienne. Cette perversion illustre donc le propos de Freud selon lequel les symptômes névrotiques et psychotiques sont — je dirais plutôt *peuvent être* — une activité sexuelle dissimulée et inconsciente<sup>1</sup>. Ce cas permet également de montrer la forme que prennent des impulsions sexuelles primitives, inconscientes jusqu'à leur manifestation.

La patiente, dont j'ai longuement parlé dans un autre ouvrage<sup>2</sup>, est une femme d'un peu plus de trente ans qui, jusqu'à la fin du traitement (et non pas analyse), était généralement très masculine et présentait des épisodes psychotiques intermittents avec hallucinations et illusions ainsi que des états de transe et une personnalité multiple. Elle était par ailleurs fermement convaincue de posséder un pénis de la même taille et de la même qualité qu'un homme normal, avec cette différence qu'il se trouvait à l'intérieur de son pelvis. Pour elle, le rôle essentiel du traitement était de l'aider dans sa quête d'elle-même, tâche impossible jusqu'alors parce que, à certains moments, elle avait nettement l'impression d'être la femme qu'elle voulait être tandis qu'à d'autres, elle se sentait l'homme

qu'elle désirait être — et parfois, lorsqu'elle voulait se sentir femme, elle avait l'impression d'être un homme, et *vice versa*.

Vers l'âge de vingt ans, elle avait commis de nombreux actes délictueux — depuis l'émission de chèques sans provision jusqu'à la tentative d'homicide — pour lesquels elle avait parfois été arrêtée et incarcérée. Dans le matériel ci-après, qui date d'il y a plusieurs années et fait suite à des années de traitement, elle révèle pour la première fois le rituel (le mode d'opération bien connu de la police que suivent minutieusement de nombreux délinquants) qu'elle adopte pour s'introduire dans une maison et y voler. Il se peut que le lecteur songe à la cleptomanie, dont la dynamique bien connue est liée au désir de la femme de voler un pénis<sup>3</sup>, un pénis qui remplit comme seul peut le faire le sein nourricier. Pourtant, l'expérience que vit cette patiente n'est pas exactement celle d'une cleptomane, ne serait-ce que parce que la dynamique en est si mal dissimulée, contrairement à la cleptomanie classique. L'acte délictueux accompli par cette femme est semblable à la perversion en ce sens qu'il est répétitif, gratifiant, compulsif, lié à une dynamique hostile et qu'il transforme une victime en vainqueur. La différence est qu'il n'est pas érotique, même si les organes génitaux interviennent et bien qu'une étape du rituel exige l'acte sexuel, tandis qu'une autre est un acte au cours duquel le corps est utilisé comme un organe génital.

Enfin, puisqu'un délit est commis dans le cadre de ce rituel sexuel complexe, ce cas soulève des problèmes d'éthique qui, par le truchement de la responsabilité, posent le problème du péché, que j'aborderai dans la dernière partie du livre.

On notera qu'à un moment donné, la patiente passe de l'état de veille à une transe. À ce stade final du traitement, elle était capable d'entrer en transe quand elle le voulait, ce qui était un aspect de sa capacité de clivage du soi (les autres étant ses personnalités multiples et ses états hallucinatoires). Au cours de ces trances, elle revivait — ce n'était pas seulement un souvenir — des expériences antérieures, notamment des événements de la toute petite enfance dont elle ne pouvait se souvenir lorsqu'elle était totalement consciente.

Tout au long de la discussion, la malade et moi-même nous sentons très à l'aise l'un avec l'autre ; il règne entre nous un sentiment de confiance qui n'a rien à voir avec la politesse, le tact ou les bonnes manières. Nous savons tous deux que la plupart de mes longues remarques explicatives sont à la fois des questions et des moyens de sondage destinés à mieux nous faire comprendre la situation ; ce n'est pas, comme on pourrait le croire à la lecture, une cascade d'interprétations catégoriques. En dépit du risque que cela

comporte, j'ai décidé de présenter le matériel en reproduisant les conversations que nous avons eues. J'ai choisi cette méthode pour montrer au lecteur comment, dans mes recherches, la théorie se dégage des faits. Il y a loin de ce qui fut dit pendant le traitement (ou du moins du pâle reflet qui en reste sur le papier) à la théorie et aux hypothèses qui foisonnent dans ce livre. Il convient de se demander si, dans une entreprise scientifique, la théorie doit être prise au sérieux lorsque les données qui la sous-tendent ne sont pas disponibles, comme c'est le cas en psychanalyse.

S. Qu'est-ce qui vous pousse à faire ça ?

G. Ça m'apporte quelque chose. Vous ne pouvez pas savoir comme c'est bon... C'est mieux que de faire l'amour... aller quelque part, entrer et voler. C'est mieux que de trouver une femme. Quand j'ai commencé à voler, j'étais petite, je volais de la nourriture, oui !

Je me souviens d'être entrée dans... quand j'étais petite, c'était la guerre et les gens avaient des potagers ; je me souviens d'avoir volé de la nourriture... Je n'ai pas le souvenir de quelque chose de très excitant ; je me souviens que c'était bon parce que j'avais le ventre vide. Vers treize ans : les faire chier, l'envie de voir jusqu'où on peut les faire chier et plus on vole... Je ne sais même pas ce que je faisais de ce que je... je le donnais, sans doute ; c'est ce que je fais avec la plupart des trucs que je vole. Je les donne. Je n'en veux pas. Quand j'étais au lycée, on allait en groupes. Un groupe faisait la surveillance, l'autre assurait la protection et c'était toujours moi qui allais voler. Ça me plaisait, bien sûr, mais je ne choisisais pas toute seule ; ils me choisissaient aussi parce que j'étais tellement calée. J'ai toujours peur quand je vole. Pas d'être prise. Je ne sais pas de quoi j'ai peur.

Quand c'est fini, je suis incroyablement excitée... incroyablement excitée. Non, je ne tremble pas pendant que je vole. Non... surtout pas. Quand j'ai fini, je tremble jusqu'au bout des doigts, je ne peux pas m'arrêter de trembler. Je fais le tour du pâté de maisons, je baise quelqu'un, généralement je mange. Je prends toujours une glace avec de la sauce au chocolat toute chaude. Je ne pourrais pas dire pourquoi. C'est ce qui me fait envie... Vous savez, il y a un café, quand ils me voient entrer, ils préparent la glace avec la sauce dans un énorme bol. Je ne vais là que pour manger ça. Ils ne me connaissent pas ; je suis une étrangère. J'y vais tout le temps, après.



Un autre aspect immuable de son mode d'opération était de chercher un inconnu, une sorte de machine choisie parce qu'il avait l'air capable d'accomplir avec vigueur un acte sexuel glacé, dénué de tout sentiment et de toute tendresse, avec un pénis rigide — un acte sexuel qu'elle n'aurait jamais supporté, encore moins recherché, en d'autres circonstances.

G. Je suis couchée, et je me fais baiser. [Pour elle, ce mot ne signifie jamais uniquement l'acte sexuel ; il est utilisé parce qu'il évoque précisément une attaque contre une femme.] Ils [les hommes] peuvent faire tout ce qu'ils veulent avec moi. Je ne sais même pas si je jouis. [Autrement, elle le sait toujours.] Je ne parle pas de faire l'amour. Je parle de se faire baiser. C'est important de se faire baiser... c'est comme si on vous déchirait. Si le premier homme n'y arrive pas, je sors et je vais en chercher un autre. Ça dépend si j'ai de la chance ou non. Si ça marche avec le premier, alors ça s'arrête là. Sinon, c'est l'un après l'autre jusqu'à ce que j'ai l'impression d'avoir été baisée. Je lui dis de me baiser. C'est ça qu'il me faut. Si j'ai un orgasme, ce n'est pas dans le sexe, c'est dans la tête, comme une explosion. Et puis après, ça va mieux ; je ne tremble plus.

Je fais ça au moins une fois par mois, oui, au moins. Au plus, une fois par semaine. Je n'ai jamais volé sans faire tout cela. Ça a commencé quand j'avais quatorze-quinze ans, quand les garçons — mes copains — et moi, on a volé des voitures et on est partis pour l'Arizona [elle avait alors quatorze ans]. C'est moi qui les ai volées. Puis je me suis fait baiser, en route vers l'Arizona. La même nuit. On est arrivés en Arizona le lendemain matin.

La nuit après m'avoir raconté cela, elle a ressenti de nouveau l'envie — de voler, de manger une glace et de se faire violer.

Au cours de la séance de traitement suivante, elle a complété les détails du rituel.

S. Qu'est-ce que vous faisiez avec ce que vous aviez volé ?

G. Ça dépend de ce que c'était. Je donnais presque tout. À peu près toutes les choses de valeur sauf... pas des appareils, pas des gros trucs qui seraient difficiles à transporter. Ça dépend aussi... ben, si je le faisais pour moi, je volais des petits trucs. Si je volais pour satisfaire quelque chose en moi, je prenais une seule chose. Si je vole pour mon partenaire, je vole autre chose. Je n'ai presque jamais gardé quoi que ce soit.

Une fois, j'ai gardé une boîte à musique pendant longtemps, très longtemps.

Suit une discussion technique qui montre que la patiente est une professionnelle de la chose. À mesure qu'elle parle, elle est gagnée par la honte.

G. Je ne suis pas sortie hier soir (malgré la réapparition de l'impulsion). J'ai rêvé de l'époque où j'étais enfant et où il n'y avait pas de réfrigérateur chez nous ; il y avait une glacière et le livreur de glace venait, et je me souviens qu'il disait ça, lui aussi. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ce rêve mais je me souviens l'avoir dit... Quand nous étions enfants, lorsqu'il venait livrer la glace, on se glissait à l'arrière du camion pendant qu'il était dans la maison, et c'est ce que j'ai rêvé la nuit dernière ; il était dans la maison et je suis montée à l'arrière du camion pour prendre de la glace. Il est sorti et m'a dit que si je volais sa glace, il allait me transpercer avec son pic à glace. Et je trouvais que ça serait vraiment bien, d'être transpercée par un pic à glace<sup>4</sup>. Je n'avais pas peur.

Je ne suis pas mauvaise quand je vole. Je ne vole pas parce que je suis mauvaise. C'est parce que je dois et pas parce que je suis mauvaise. Si je m'asseyais et commençais à réfléchir : je vais voler cette petite vieille à Pasadena, et ce sont toutes ses économies et tout ce dont elle a hérité ; alors évidemment, je trouverais que c'est mal ; je ne pourrais pas le faire. Je ne vole pas quelqu'un ; je ne pense à personne. Ils n'existent pas... Je ne suis pas mauvaise, parce que je ne vole pas pour faire du mal à quelqu'un... J'ai envie de pleurer mais je me retiendrai... Je ne sais pas... parce que j'ai l'impression d'être un petit gosse qui est puni pour quelque chose qu'il n'a pas fait. Peut-être que si j'étais punie, je ne le ferais plus.

Je vais vous dire à quoi je viens de penser. Ça commence par le médecin qui me dit : « Pourquoi voulez-vous avoir un enfant ? » [Elle a eu plusieurs enfants illégitimes.] Moi, je réponds : « Vous savez, quand quelque chose est parti, il faut le remplacer. » Si on vous le prend, il faut le retrouver sinon on se sent tout vide. L'idée de voler, ça met toujours un ou deux jours à s'installer. Je le remarque quand je me réveille, j'ai faim ; au fond de l'estomac. Je ne mange pas ; ce n'est pas une faim normale. Avant, je mangeais, et je vomissais. J'avais l'impression... je pensais à ce vieux bonhomme... Quand j'étais petite, j'avais peut-être huit ans, il y avait ce vieux bon-

homme que j'allais voir. Il habitait une cave. Son fils, sa belle-fille et leurs enfants habitaient au-dessus et il avait un appartement en bas. Il me disait : « Tu ne l'auras [un cadeau qu'il avait pour elle] que si tu le voles. Je ne vais pas te le donner, mais si tu le voles, il est à toi. » Un jour, ma sœur et moi, on est allées le voir et il était mort... Ce n'était pas voler dans ces conditions.

Le matin, quand ça commence, je me réveille ; je me réveille toujours très tôt, vous savez, quand il fait encore nuit ; quelque chose me réveille et j'ai faim. Peut-être que j'ai pensé à quelque chose de désagréable en rêvant, je ne sais pas. Je ne me souviens pas. Mais je suis excitée. Je n'ai pas envie de sortir du lit. Je suis... quelque chose. Je ne veux pas me lever...

Je m'habille toujours de la même façon. Je fais toujours les mêmes choses. Je mets les mêmes vêtements. J'ai toujours porté le même genre de vêtements. Un blue-jean, des chaussures de tennis et une chemise.

S. Quel genre de chemise ?

G. Une chemise. Pas une chemise de femme... une chemise d'homme. À moi, elle est à moi.

S. Quelle sorte ?

G. De couleur unie. À manches longues.

S. Toujours ?

G. Oui, mais je les retrousse assez haut. Bleue. J'aime les chemises bleues, je ne sais pas pourquoi. C'est toujours une chemise bleue. Je sais qu'elle ne peut pas être rouge ou verte.

S. Qui est-ce qui retroussait ses manches et portait des chemises bleues ?

G. Je ne sais pas... mon grand-père.

S. Et pourquoi retroussez-vous vos manches ?

G. Parce que c'est plus pratique.

S. Mais alors, pourquoi ne pas porter une chemise à manches courtes ?

G. Parce qu'elles sont trop courtes.

S. Voilà, vous pensez que c'est mal. Se faire baiser semble être une punition : vous ne pouvez avoir ce quelque chose de bon sans avoir été punie. Une fois bien punie, votre conscience vous laisse avoir ce que vous désirez, c'est-à-dire la tranquillité. Ça a à voir avec le livreur de glace.

G. Le livreur portait à l'épaule un truc en cuir et quand il...

S. Qui est-ce, il ?

G. Il faut que je m'en aille... [je ne la laisse pas partir]. Il y

avait un livreur de glace, un boulanger et un livreur de lait, et ils détestaient tous ma mère. Le boulanger forçait la note et après, il me donnait l'argent. On n'a pas toujours eu un livreur de glace ; c'était seulement quand j'étais toute petite... je ne sais pas... je ne sais pas.

S. Votre père intervient-il là-dedans ?

G. Non.

S. Est-ce qu'il a quoi que ce soit [les qualités] de la chemise bleue, des manches retroussées ou du livreur de glace ?

G. Vous savez, quand vous m'avez demandé à propos de la chemise bleue... Je revoyais mon père arriver à la maison, avec ses manches retroussées et son gilet ; il avait un gilet, je me souviens très bien, il l'accrochait toujours à la poignée de la porte et, dans la poche, il y avait quelque chose pour moi. Seulement pour moi. C'était bizarre, parce que, vous savez, j'avais des frères et sœurs. Il fallait que je fasse ça en cachette pour ne pas que les autres me voient. Parce qu'il avait quelque chose seulement pour moi ; il n'apportait rien aux autres enfants.

S. Donc vous le voliez ?

G. Exactement ! Et ce que je vole, c'est pour moi. D'abord, je le garde dans la main puis je l'emporte à la maison.

S. Puis vous mangez la glace : vous fêtez l'événement. Ensuite, la grande punition : vous vous faites baiser. Mais, dites-moi, que disait votre mère de ce petit jeu ?

G. Elle était toujours fâchée parce qu'il n'apportait rien aux autres...

S. Est-ce que votre père vous a jamais habillée avec une chemise comme ça ?

G. Il m'habillait avec ses vêtements. Une chemise et un pantalon, tout quoi ! Il trouvait ça très drôle de m'habiller ainsi.

S. Est-ce qu'il retroussait vos manches ?

G. Bien sûr, autrement elles étaient trop longues.

Suivent des données sur sa mère que le lecteur aurait du mal à comprendre car les associations et les interprétations concernent des faits et des idées liés aux années de traitement qui ont précédé. Je signalerai seulement que, lors d'une séance précédant de peu le rêve du livreur de glace, elle avait dit que sa mère avait de la glace dans les veines, si bien que j'ai terminé la séance en suggérant que le livreur était la mère glacée et inflexible de madame G. qui, pour le nourrisson et l'enfant qu'elle a été, représentait la mort<sup>5</sup>.

Séance suivante.

G. La chose que je prends n'a de valeur pour moi qu'un certain temps ; après, il faut que je m'en débarrasse. Le seul objet volé que j'ai gardé assez longtemps, c'est une boîte à musique. C'était un jouet avec des figurines ; on aurait dit un manège, il y avait des enfants qui tournaient en rond avec la musique... je n'ai jamais rien volé de « précieux » sauf pour un partenaire. Par exemple, s'il y avait sur la table un bijou et une pierre, j'aurais plutôt tendance à prendre la pierre... je garde les choses un ou deux jours puis je les donne. Je les jette — n'importe quoi. Les trucs que je prends ne sont pas ordinaires, mais vous allez sûrement penser le contraire. Quand je rentre quelque part, je commence par regarder partout ; je ne connais pas la valeur des choses, mais si elles me semblent avoir *ce* quelque chose, je les prends. Il ne s'agit pas de valeur monétaire.

S. Pourquoi est-ce que vous vous en débarrassez ? Pourquoi perdent-elles leur valeur ?

G. C'est comme quand je vide la poubelle ; elles n'ont plus de valeur, je n'en veux pas. Maintenant, j'ai cette impression que je ressens quand je prends l'objet.

Séance suivante. Entre les deux séances, la patiente m'a envoyé une lettre et m'a téléphoné. Elle fait maintenant allusion à ces communications.

G. Cela [le vol] n'a rien à voir avec le fait d'être un bébé.

S. Bien sûr que non. Vous m'écrivez une lettre dans laquelle vous parlez de seins, de rêves avec des seins, et vous me dites que vous buvez... combien, déjà, deux litres de lait par jour... et hier vous avez mangé comme un goinfre. Et la nuit dernière, deux fois, voluptueusement, vous avez fait au lit.

G. Je pensais au moment où ma mère m'a appelée hier.

S. [Elle me l'a dit au téléphone] : Vous vous êtes endormi au début de la soirée et vous avez fait au lit. Vous vous êtes réveillée en pensant : « Ça, c'est formidable. » Et elle a appelé quand vous étiez encore au lit ?

G. Oui. J'étais sur le point de me souvenir de quelque chose et je pensais à l'instant : « Voilà, maintenant je me souviens ! » mais je ne sais pas ce que c'est [rétrospectivement, je comprends que c'est le premier signe du passage à la transe ; généralement, ce fait d'être à la limite du souvenir n'est pas lié à une transe].

Je vois dans ma tête ma mère allaiter un bébé. Je ne sais pas lequel (de ses frères et sœurs). J'ai faim. Ma mère sentait toujours bon. Ça sentait quelque chose de chaud et de bon. Peut-être s'il n'avait pas fait aussi froid... Quand ma grand-mère me tenait dans ses bras, vous savez, ma grand-mère était grosse et elle avait de gros seins très doux, c'était comme si on pouvait s'enfoncer dedans ; ce n'était pas comme ma mère. Je ne sais pas. Je ne veux pas... [elle entre dans une légère transe].

Tu te souviens de... tu te souviens d'avoir mis la tétine pour faire comme un pénis ? [ce qu'elle avait fait enfant parce qu'elle désirait passionnément avoir un pénis]. « Ce n'est pas là que ça se met — mais dans la bouche » [elle semble ici parler à la place de sa mère]. Mais tu ne peux pas avoir les deux à la fois, tu sais, il faut que tu décides ce qui est le plus important [la tétine dans la bouche ou le pénis attaché au corps]. J'ai oublié ce qui est le plus important. Comment c'était alors, tout... tout va à la bouche, tout. Mais pourtant, rien n'est jamais bien. Vous savez, quand on se met le pouce dans la bouche... il y a un trou là, c'est tout vide. Parce que le trou ne se remplit jamais. Alors ça fait mal ici [elle montre ses lèvres]. C'est tout serré, tout tendu.

S. Dites-moi maintenant comment c'est quand vous êtes satisfaite.

G. Quand on a ce truc [l'objet volé] dans la main...

S. Vous le mettez dans votre bouche ?

G. Oui, c'est ça. Je le mets contre mes lèvres. C'est frais. Il ne faut pas pleurer. C'est vraiment bon... Tu te souviens de tout ça ? [en transe]. Il y avait des petits canards, tu sais bien. C'est très difficile de les mettre dans la bouche.

S. Qu'est-ce qui est le mieux de tout ?

G. Ma mère. Ça sent bon. Quand elle me mettait dans la baignoire, oui, quand on était toutes les deux dans la baignoire, je le volais.

Je ne me souviens plus... je suis fatiguée... je ne sais pas... c'est la seule fois où j'ai été au chaud... il ne faut pas pleurer... allons ailleurs... il faut que j'aille autre part. Il faut savoir ce qui va à tel endroit. Si on est un garçon... je ne sais pas quoi faire quand je suis un garçon. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais plus comment le faire. J'ai essayé très fort, vous savez — je n'y suis jamais arrivée. Il faut aller ailleurs. Vous venez ? Pourquoi êtes-vous toujours ici ? Vous êtes toujours ici. Il y a tellement d'endroits terribles là-bas. Vous entendez ?

[hallucination en même temps que transe]. Si j'étais assez grande... je ne comprends pas. Je ne sais pas comment ils peuvent s'attendre à ce genre de choses. Ils me disent tellement de trucs différents, vous savez. D'abord ils disent que c'est bien, puis ils me donnent une gifle ; je ne sais jamais ce que je suis censée faire. Et ce garçon... il est si méchant. Oh ! ça ne serait pas si mal s'il ne faisait pas toujours aussi froid.

S. Il ne fait pas toujours froid. Est-ce que ça n'est pas bien chaud lorsque vous faites au lit ?

G. Ça, oui, alors.

S. Est-ce que ce n'est pas pour cette raison que vous faites au lit ?

G. Si, bien sûr, c'est presque aussi bon que d'être dans la baignoire avec quelqu'un de gentil. Vous savez, une fois, J'étais là, j'avais froid et c'est arrivé [faire au lit] et c'était délicieux. Tu te souviens quand j'étais dans une cage [jusqu'à l'âge d'un an, elle avait dormi dans une boîte semblable à une cage qui servait de berceau]. J'étais réveillée. Il y a deux choses qui sont bien : être au chaud et avoir la bouche pleine... si c'est avec elle.

S. Une fois que vous avez été mouillée, qu'est-ce que vous avez fait pour avoir la bouche pleine ?

G. Je mets mon pouce ou des choses agréables dans ma bouche. Comme le canard ; ou la couverture. Mais il n'y a qu'une partie de la couverture qu'on peut mettre dans sa bouche, là où se trouve le ruban. Quand j'ai mes enfants, je les mets dans ma bouche. Mes amis aussi. Mais pas les hommes, sauf peut-être la poitrine. Ou je mords ; j'ai envie de mordre. Je mets les femmes tout entières dans ma bouche. Mais si on fait une chose pareille, ça fait mal.

Tu sens ? [une sensation à l'intérieur d'elle-même, elle se touche le ventre]. C'était juste un petit signe pour avoir quelque chose. Je le sens ici [les lèvres] et ça descend là [dans l'estomac]... La nuit dernière, c'était l'envie d'être au chaud et mouillée. Je me souviens, c'était très bon.

S. Vous m'avez téléphoné hier soir et je vous ai dit de ne pas sortir [pour résister à l'impulsion de voler]. Je vous ai dit que ça serait remplacé par autre chose. Et vous avez fait au lit. Pourquoi est-ce arrivé pendant que vous dormiez ?

G. Ça n'arrive pas quand je suis éveillée... je rêvais que j'étais dans la baignoire. Si vous faites dans votre culotte, on

vous donne une fessée. Je me suis souvenue des deux hier soir. Que c'est à la fois bon et mauvais.

J'ai rêvé de la femme avec les seins. Vous savez, aller les prendre. Je n'y vais pas... on est juste allés... là-bas, les sources chaudes qui sentaient bon ; ce n'est pas bien, car ça ne sent jamais bon là-bas, mais ça sentait bon, elle était en train de prendre un bain et je suis arrivée par-derrrière mais elle n'était pas fâchée. Je lui ai pris les seins. Je les ai pris dans mes mains et je les ai mis dans ma bouche. C'est là où j'ai fait au lit. J'étais toute mouillée et bien au chaud.

[Elle sort de la transe.] Je me sens très fatiguée. J'en ai assez. J'en ai assez de faire ce qui n'est pas bien, de me sentir mal. J'en ai assez de ces pensées qui me viennent en dormant... de vouloir ce que je ne devrais pas avoir. Je suis fatiguée de ne pas me souvenir de ce qui est bien, vous savez... Personne ne devrait pleurer. Si tu pleures, tu vas avoir une raison de pleurer.

S. C'est ce que vous pensez ou c'est ce qu'elle vous dit ?

G. Je ne sais pas. Ça ne m'intéresse pas.

Séance suivante.

S. Alors, et le fait de manger ? Ça continue ?

G. Manger quoi ?

S. Est-ce que l'envie a disparu ?

G. Ben oui. Je me sens assez bien aujourd'hui. Je me sens bien. Je me suis acheté un canard, un joli petit canard [je lui avais donné un peu d'argent en lui disant de ne pas s'en servir pour de la nourriture ou des vêtements, mais d'acheter quelque chose qui lui fasse plaisir, car elle ne l'avait jamais fait auparavant. Quand elle était petite, sa famille vivait dans le besoin et la mère était trop peu chaleureuse pour permettre de dépenser trois sous pour « quelque chose d'agréable ». Ces dernières années, la patiente n'avait jamais gardé les objets de valeur qu'elle avait volés. Aussi était-elle pleine de dettes. Même si elle avait eu de l'argent — et à certains moments elle avait un peu d'argent liquide et aurait pu le faire — « ça ne m'était jamais venu à l'esprit d'acheter quelque chose d'agréable ».]

S. Est-ce quelque chose que vous n'avez jamais fait auparavant ? Jamais ?

G. Non, jamais. Je pensais à... ce soir, je vais dîner chez D. [un ami] et j'étais en train de penser : je me demande si la poussière s'accumule vraiment sur cette étagère du haut, et



mes canards sont là-haut ; je pensais à mes canards. J'en ai pas mal. Les gens me disent : « Qu'est-ce que tu veux ? » et, moi, je réponds : « Je veux un canard. » J'ai certains canards qui datent de... il y a un canard en caoutchouc que j'ai depuis que j'étais bébé.

S. C'est celui auquel vous pensiez hier ?

G. Je ne sais pas ; je ne vois pas ce que vous voulez dire.

S. Vous avez dit que quand vous étiez toute petite, vous aviez un canard que vous frottiez contre vos lèvres.

G. Je ne sais pas. Je ne m'en souviens pas.

Attendez. Il faudrait parler de... quelque chose. Je ne pense pas que les seins soient tout. Ça ne me plaît pas. Les seins me font de l'impression, vous savez. J'aime bien les seins [elle rit]. Ce qui m'intrigue le plus, c'est de savoir pourquoi je vole. Pourquoi cette façon de prendre quelque chose ? Pourquoi ne pas acheter quelque chose ? Et puis il y a ce truc quand j'entre [dans une maison]. Quand je dis entrer, je veux dire entrer dans quelque chose, comme... par exemple entrer dans une femme ou... je vois tout à coup dans ma tête mon fils ou ma fille, à la naissance, et je dis : « Remettez-le dedans. » C'est tout ça qui se passe dans ma tête. Hier, quand je suis allée acheter le canard, il y avait une femme qui sortait du magasin au moment où j'entrais. Je lui suis rentrée dedans très... c'était très malpoli... c'était bon de rentrer dedans. Vous voyez ce que je veux dire ? Je n'ai jamais volé dans des magasins, seulement dans des maisons. Mais, pour satisfaire mon envie, ça ne peut être qu'une maison où vit une famille : sombre et tranquille. Où il ne fait pas froid. Pas un endroit d'accès facile. Je peux entrer dans n'importe quel appartement de mon quartier. Je suis rentrée chez moi des dizaines de fois quand j'avais oublié ma clé. C'est très facile de rentrer dans un appartement. Ça ne me viendrait jamais à l'idée de choisir un de ces endroits pour y voler quelque chose. [Savez-vous que vous me rendez nerveuse ? Oui, ça c'est vrai.] Un appartement, ce n'est pas comme une maison. Un appartement, la plupart du temps, c'est là où vit une femme ou un homme ou... Dans une maison, il y a un père, une mère et des enfants.

Vous savez que, même lorsque je n'ai plus dormi dans la boîte [voir plus haut], je m'y glissais continuellement. Je viens d'y penser. Je me vois rampant dans la boîte. De toute façon, c'est là que se trouvait ma couverture. Ce n'était pas facile d'y rentrer. C'était une grande boîte et il fallait que je la ren-

verse... je crois que c'est la raison pour laquelle je me suis sentie si bien en prison. Quand je m'introduis dans une maison, il fait toujours nuit, mais ce n'est pas parce que j'ai peur d'être vue; je n'en ai jamais envie à deux heures de l'après-midi, par exemple. C'est bien s'il fait froid dehors. J'ai chaque fois l'impression d'avoir déjà été là, comme si je savais où j'étais et qu'on y est bien parce que c'est douillet. Il ne faut pas aller à la porte. Et puis, il faut quand même songer à sa sécurité... ainsi, on peut se faire mordre par un chien. C'est pourquoi je m'assure qu'il n'y a pas de chien. C'est bon de se glisser à l'intérieur par la fenêtre. Les fenêtres, c'est difficile à ouvrir, sauf celles qu'ils installent maintenant — elles sont faciles... je ne veux pas [elle veut dire qu'elle ne veut pas parler du rituel].

J'ai envie de me glisser à l'intérieur et, s'il y a des rideaux à la fenêtre, c'est très bien. Je les frôle. J'imagine que je rentre par l'endroit le plus étroit possible. Sinon, pourquoi est-ce que je ne prendrais pas une porte de verre coulissante ou quelque chose d'autre relativement facile à ouvrir? Avant... je suis tendue. Je ne sais pas vraiment. C'est comme d'être toute prête pour quelque chose, avec l'envie de... comme si j'allais faire l'amour et que j'étais là, toute prête... et puis quand je rentre, c'est tellement bon. C'est... on est bien au chaud là-dedans; c'est... chaud. Vous me suivez? Je pourrais hurler de joie tellement c'est bon. Puis, quand je l'ai dans la main, oui, dans la main, alors je peux m'en aller, c'est fini; c'est terminé. Peu importe la façon dont je m'en vais, ce peut être la porte d'entrée, je n'ai pas besoin de me glisser à travers quelque chose d'étroit. Et puis... ensuite ce truc qui est mal... ce n'est pas vraiment mal, même si vous pensez que c'est mal. Je me demande ce que vous pensez; certains doivent penser que c'est mal. Alors, je dois me faire baiser, c'est absolument nécessaire: il faut être punie de ça [le cambriolage]; ce n'était pas bien. Mais cela n'aide pas à le faire disparaître, vous savez; ça ne change rien de se faire baiser, ça revient toujours. Le baisage ne change *rien*. Mais c'est de se procurer le *truc* qui la fait disparaître, cette sorte de faim. Quelquefois, je pense quand je me promène dans la rue ou que je fais autre chose: je cherche un endroit où m'introduire... ça n'a aucun sens mais je pense... je n'ai pas l'impression d'être une femme. Vous voyez ce que je veux dire? Je n'ai pas l'impression d'être une femme. Non, c'est... je suis vraiment... vraiment un homme fonctionnel, complet, qui pense, qui sent et qui désire. Ce n'est

pas comme lorsque j'avais l'impression d'être une femme tout en sachant que j'avais un pénis. Quand j'étais petite et je pensais : « Bon, je vais être un gentil petit garçon », je savais sans cesse que j'étais une fille ; oui, oui, je le savais. Ou bien, quand j'avais un pénis, je n'avais qu'à écarter les cuisses et, voilà, j'étais bien une fille, mais quand je marche [pour aller voler] et que j'ai mes vêtements d'homme...

S. Avez-vous un pénis ?

G. Je ne sais pas. Je ne sais pas si j'ai une langue.

S. C'est ce que je veux dire : ça n'a rien à voir avec le pénis.

G. Non, non. Bien sûr que non.

S. C'est différent de toute cette chose avec le pénis. Ça n'a rien à voir avec l'anatomie ni avec les vêtements que vous portiez.

G. Très juste. Qu'est-ce que je mettrais d'autre si j'étais un homme ? Les vêtements sont sans importance... Après avoir parlé ensemble hier... hier, je n'avais pas [plus] l'impression d'être un homme. Je n'avais l'impression de rien. Je me sentais *bien*, vous savez ; je n'ai pas pensé suis-je une femme ou un homme, quels vêtements ai-je sur moi... je me demande ce qui s'est passé ? C'est *ça* qui est étonnant.

S. Est-ce déjà arrivé avant ?

G. Non.

S. C'est la première fois de votre vie ?

G. Oui.

S. Et tout ça parce que je vous ai donné de l'argent en vous disant de vous acheter quelque chose qui vous fasse plaisir. Comment c'était, hier ?

G. Hier, c'était... oh ! là là incroyable « Youpi ! je peux sortir, je sais qui je suis, je me promène avec ma sœur et elle sait qui je suis » ; le type dans le magasin qui m'a vendu le canard, il m'a dit : « Merci, Madame »... Vous me connaissiez et vous m'avez donné... à *moi*, vous m'avez donné cet argent à dépenser parce que vous savez qui je suis. Et quand je suis venue avec ma sœur [plus tard dans la journée, elles m'ont fait une visite] et le canard, j'avais envie de vous embrasser et de vous dire merci. En fait, je vous ai dit « merci ».

S. Pouvez-vous dire maintenant comment ce sentiment se compare avec celui que vous avez quand vous volez ?

G. Il n'y a aucune comparaison, vous savez. Quand j'ai ce truc dans la main, je continue... Il faut que je réfléchisse à tout ça. Je sais ce que je suis quand je rentre dans la maison — c'est

évident —, je suis un homme qui s'introduit quelque part. Mais je sais qu'il y a quelque chose qui ne va pas avec cette histoire d'être un homme — je n'arrive pas à l'exprimer. Je ne peux pas... je veux simplement être au chaud et... je veux quelqu'un qui sache qui je suis. Qu'est-ce que je veux être ? Sans doute pas un homme. Vous m'avez regardée hier, et vous saviez qui j'étais. Il peut m'arriver d'être dehors, dans la rue, de me regarder et de ne pas savoir qui je suis... comment savoir qui je suis ? Personne d'autre ne le sait. Personne ne m'a jamais dit qui j'étais. Vous savez, j'ai besoin d'être quelqu'un de défini... Hier, j'existais réellement pour vous. Quand je me suis introduite quelque part et que j'ai le truc dans la main, je me sens bien mais il y a quelque chose qui ne va pas... c'est comme si je n'avais pas le droit d'être ce que je suis à ce moment précis. Mais je ne peux pas être vraiment « moi » jusqu'à ce que je puisse l'être sans voler. Hier, vous m'avez dit : « Je vais *vous* le donner. Je *vous* le donne — ce n'est pas un prêt, absolument pas... »

Elle nous a donné une idée des raisons pour lesquelles elle vole. Enfant, elle désirait ardemment un contact étroit avec sa mère glacante, auprès de laquelle elle ne pouvait pratiquement se procurer ni lait ni chaleur ; elle rêvait d'une famille affectueuse et intacte. Dans certains aspects du rituel, nous la voyons élaborer son scénario, construit, sur un plan oral, à partir du risque, du mystère et de la transformation de la victime en vainqueur, de la même façon que le récit érotique est destiné à susciter l'excitation sur le plan génital.

Étant donné que, si nous étions suffisamment renseignés, nous aurions le fil conducteur de tous les éléments du récit, voyons les détails de la séance suivante. Elle a trait au sentiment qu'a la patiente d'être un homme, ce qu'elle a inventé pour compenser une immense vulnérabilité. Enfant non désirée par sa mère, elle a souffert de l'admiration que suscitait son frère, un peu plus âgé qu'elle ; elle en a conclu que c'était parce qu'il était un garçon que sa mère le désirait, lui, et la rejetait, elle. Aussi, à partir de l'âge de quatre ans, s'est-elle dit qu'elle avait un pénis, lequel lui donnait les attributs mâles ainsi que la force et le pouvoir nécessaires pour ne pas se sentir affamée, abandonnée et humiliée<sup>6</sup>. Mais l'illusion ne suffisait pas à assouvir sa faim, pas plus que le fait de se tourner vers un corps de femme, notamment les seins. Il lui fallait quelque chose de concret qu'elle puisse tenir dans sa main, frotter contre ses lèvres ou mettre dans sa bouche. Le fait de voler des objets gratifiants la

réconfortait quelque temps et, en volant, elle se vengeait en fantasme de sa mère si distante.

Mais cet acte condamnable exigeait un châtement (ou plutôt, comme dans tous les actes masochistes, uniquement le châtement choisi par l'individu ; même si c'est douloureux, c'est au fond un châtement contrôlé, partiel, gratifiant, investi de libido — un pseudo-châtement). Pour apaiser son terrible sentiment de culpabilité lié au fait qu'elle avait volé à sa mère (maintenant aux autres) ce que celle-ci ne lui donnait pas d'elle-même, elle renonçait brièvement à son pénis : femme sans défense, elle organisait avec équanimité son « viol » — le pénis et l'invulnérabilité ne revenant qu'ensuite.

La forme que prend son identification mâle apparaît dans le rituel qu'elle suit pour s'introduire quelque part. Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour comprendre qu'elle se sent un pénis pénétrant dans le corps d'une femme — sa mère —, ce qui signifie le retour à la félicité originelle. Ce symbolisme est proche de celui que l'on trouve dans les actes pervers, à cette différence près que le but — et le résultat — ne sont pas le plaisir érotique ; appeler cela une perversion altérerait le sens du terme.

S. À quel moment commencez-vous à avoir l'impression d'être un homme ?

G. Quand j'approche de la maison, je crois. Il faut pour ça que je sois en train de marcher. Je ne me sens pas un homme quand je suis en voiture. Pourquoi est-ce que je ne me sentirais pas comme ça dans ma voiture ? Peut-être parce que c'est ma voiture ?

S. Vous voulez dire que, lorsque vous sortez de la voiture, vous vous détachez de vous-même en tant que femme — physiquement. Mais vous vous êtes habillée à l'avance exprès pour ce qui va arriver. Vous portez une chemise d'homme, un pantalon d'homme, des chaussures de tennis [pour marcher confortablement et silencieusement], c'est-à-dire des vêtements qui étaient réservés aux hommes quand vous étiez enfant. Quels sous-vêtements portez-vous ? [La patiente me regarde avec étonnement.] Vous avez oublié d'en parler.

G. C'est juste. Je ne sais même pas si je porte des sous-vêtements. Je dois en porter, pourtant. Sans doute ce que je mets normalement, un soutien-gorge et une culotte... Alors, cet « homme » porte un soutien-gorge et une petite culotte !

S. Bon. Vous sortez de la voiture, vous êtes un homme et

vous cherchez dans le quartier la maison qui convient. Comment choisissez-vous ?

G. Il faut que ça soit une maison. Avec un père, une mère et des enfants. C'est facile à repérer, par exemple s'il y a une bicyclette dans le jardin...

S. Est-ce l'homme qui se glisse par la fenêtre ?

G. Euh... non, je ne crois pas. Je m'imagine comment c'est quand je m'approche de la maison et quand je l'ai dans ma main... ça doit être... c'est nécessairement... c'est nécessairement un homme qui passe par la fenêtre. Qui d'autre entrerait par là ? C'est la sorte d'ouverture qui convient à un homme.

S. Comment vous y prenez-vous ? Montrez-moi comment vous faites pour passer par la fenêtre.

G. Non, c'est très embarrassant... j'y vais la tête la première puis je fais passer mon corps, par une traction des bras, en m'aidant des mains. Je ne sais pas, moi. Ça ne sert à rien de me demander. Je pourrais aussi rentrer les pieds les premiers ; ça serait beaucoup plus facile, quelquefois. Mais c'est toujours la tête la première. Il ne faut pas entrer trop vite, ça pourrait faire du bruit... Non, maintenant je ne vous parle plus.

S. Quand vous passez par la fenêtre, vous êtes grosse ou mince ? [En réalité, elle est plutôt forte.]

G. Je suis moi. Mince... Quand je passe par la fenêtre, je suis sur le ventre, les jambes pendantes mais assez raides. Comme ça, sans doute [ses pieds, ses chevilles et ses jambes se touchent ; les bras sont complètement tendus, formant une ligne droite avec son corps et sa tête]. Comme un têtard. Un seul morceau. Pas de courbes et pas d'angles droits. Si j'étais une chose, je dirais que j'entre droite comme une flèche. Je me sens vraie, bien au chaud et je suis cette chose vraie... oui. Je suis un homme vrai. Pourtant, on ne le croirait pas. Il y a quelque chose qui ne colle pas. Vous voyez, il fait noir, je suis là avec mes cheveux courts et mon pantalon, mais j'ai ce truc à la main. Alors, comment voulez-vous savoir si je suis un homme ou une femme ? *Il faut que vous sachiez.* Comment est-ce que je peux savoir si vous ne savez pas.

S. Ça vous manque, quand vous êtes dans la maison, qu'on ne vous l'ait pas dit ?

G. Pourquoi croyez-vous qu'il faille que je me fasse baiser ? [Elle espérait par-dessus tout du traitement qu'il l'aide à retrouver un jour le sentiment d'être femme et à s'accepter en

tant que femme. « Se faire baiser » la forçait à prendre pleinement conscience de son corps de femme.]

S. Je ne sais pas. C'est à vous de me le dire. Enfin, je pensais que c'était seulement pour vous punir. Et la glace ?

G. C'est pareil.

S. Ah ! bon, je commence à comprendre. Une fois que vous êtes passée par la fenêtre, que tout votre corps, jusqu'à vos orteils, est passé, vous n'êtes plus un homme. Et lorsque vous ressortez, vous êtes... incertaine?... jusqu'à ce qu'on vous baise.

G. Ça représente toutes sortes de choses, vous savez. Je me fais baiser parce que je suis mauvaise, parce que je suis ce que je suis et parce que je ne suis pas ce que je...

S. Attendez, je voudrais revenir en arrière. Vous vous êtes glissée dans la maison. Qu'est-ce que vous êtes à ce moment-là ? Vous n'êtes pas sûre. Vous prenez la chose. Êtes-vous un peu plus sûre ou est-ce que c'est pareil ?

G. Euh, ben, je... si vous me voyiez, vous ne sauriez pas très bien. Je ne sais pas.

S. Mais est-ce que j'en sais un peu plus ou bien est-ce que je reste au même point entre le moment où vous vous glissez par la fenêtre et celui où on vous baise ? N'y a-t-il pas un changement dans le degré d'incertitude ? Ne vous sentez-vous pas de plus en plus femme au cours de toute l'opération ?

G. Si.

S. Quand vous entrez dans le café...

G. Mais, écoutez, ça n'est pas juste.

S. Pourquoi ?

G. Parce que je ne sais pas si c'est ce que je suis censée être : une femme.

S. Est-ce que vous faites ça pour devenir une femme ?

G. Bien sûr.

S. Quand vous avez envie de voler, l'envie est en partie celle d'être une femme ?

G. Savoir... ce que je suis censée savoir... Écoutez, quand je l'ai dans la main, j'arrive presque à me souvenir... j'ai oublié. J'essaie tellement. Je le sens dans mes seins et dans... partout. Est-ce que... quand vous étiez petit, est-ce que ça vous est arrivé d'aller attraper des têtards pour les mettre dans un bocal, où il leur poussait des jambes après ? Je suis comme un têtard. C'est exactement ce que j'étais, un têtard. Avant d'avoir perdu ma queue. Quand j'ai eu quatre ans et demi,

j'étais trop vieille déjà, je ne pouvais plus rester ce que j'étais ; c'était trop tard.

S. Vous avez oublié de dire quelque chose. Quand vous vous êtes glissée par la fenêtre, qu'est-ce qui se passe dès que vous êtes à l'intérieur ? Que ressentez-vous dans votre corps ?

G. C'est vraiment très embrouillé... Si je ne portais pas les sous-vêtements, je ne serais pas une femme quand je l'ai dans la main. Je n'ai pas de seins quand je passe par la fenêtre. Comment un homme peut-il avoir des seins ?

S. Qu'est-ce qui arrive à ces trucs qui sont à l'intérieur de votre soutien-gorge lorsque vous passez le rebord de la fenêtre, est-ce que vous vous dites qu'ils sont là ou non ? Comment faites-vous pour ne pas savoir qu'ils sont là ?

G. Il ne s'agit pas de savoir s'ils sont là. Les hommes n'ont pas de seins. Je suppose que je ne les touche pas ou... vraisemblablement, je fais comme s'ils n'étaient pas là [désaveu ? cli-vage ? répression ? refoulement ? Quelle est l'expérience subjective que ces mots techniques ne peuvent vraiment saisir ?]. Je ne me souviens pas d'avoir conscience qu'ils sont là. Ça n'est pas normal d'avoir des seins si vous êtes un homme ! Pourquoi faire quelque chose si vous savez qu'ils n'existent pas ?

S. Savez-vous ce que vous êtes quand vous passez par la fenêtre ? Quelle impression avez-vous ?

G. C'est comme d'entrer dans quelque chose de chaud et d'étroit.

S. Quand vous passez par la fenêtre, vous êtes un homme ou une chose ?

G. J'étais un homme quand je me suis approchée de la fenêtre. Je dois être une chose, parce que je ne suis personne. Alors, j'ai l'impression que c'est bon et... je veux vraiment être moi. Vous savez... quand je venais me faire soigner ici et on me disait : « Vous avez l'air dans le brouillard » ou : « Ce que vous dites est très embrouillé » ou bien quand je répondais : « Oh ! là, là, je suis complètement embrouillée » — tout ça n'avait aucun rapport : *la pire des embrouilles, c'est de ne pas savoir si vous êtes vraie ni ce que vous êtes ni...* [je mets ces mots en italiques ; elle a parlé à mi-voix].

S. Je voudrais retourner en arrière un moment. Quand vous sortez avec des sous-vêtements de femme, qu'est-ce que vous faites de tout ça quand vous vous transformez en homme ?

G. La même chose qu'avec mes seins. Mais il doit y avoir une partie de moi-même qui le sait, parce que je sais quand je



rentre dans cette maison que j'ai *besoin* de ces sous-vêtements et de ces seins.

S. Oui, mais, avant ça, quand vous passez par la fenêtre, vous êtes un pénis érigé. Est-ce que c'est juste. Pourtant, il ne fait rien une fois qu'il est passé par la fenêtre. Vous connaissez les pénis d'une façon différente de moi. Pour vous, un pénis peut disparaître et pourtant vous ne vous sentez pas avec quelque chose d'incomplet ou de complet. Ça suffit que ça soit une érection. Je crois que c'est ça que vous êtes : un phallus, ce qui est différent d'un pénis. Un pénis, ça existe réellement, tandis qu'un phallus, c'est un symbole. Quand vous vous approchez de la maison, vous avez des seins, un ventre, un vagin et un utérus d'où sont sortis des enfants. Vous — maintenant, écoutez-moi bien parce que c'est vraiment grotesque ; je veux dire que vous êtes grotesque en faisant ça : une femme, une femme biologique normale avec ses sous-vêtements s'approche d'une maison en disant qu'elle est une queue, un pénis ou plutôt un phallus. C'est grotesque. C'est-à-dire que si vous voulez vraiment être *vous*, vous devez être embarrassée [voir plus haut]... de m'avoir montré que vous, qui êtes une femme, étiez un phallus. Quand vous remontez l'allée jusqu'à la maison, vous niez votre moi. Comment pouvez-vous faire ça ? En fait, c'est parce que vous devez. Comment pouvez-vous vous déposséder, même pendant quelques instants ? Vous n'êtes pas un phallus. Vous pleurez ?

G. Je ne sais pas. C'est simplement parce que je me sens soulagée, oui c'est un peu ça. [Silence.]

Séance suivante.

S. Ce que vous volez, c'est la chose la plus vraie du monde, n'est-ce pas ? Rien n'est plus solide ou substantiel. C'est juste la taille qu'il faut. Ça n'est pas grand... c'est petit. Est-ce quelque chose de féminin ? [Elle fait oui de la tête.] C'est toujours un objet féminin, quelque chose qui appartient à une femme ? [Elle secoue la tête en signe de dénégation.]

G. Je ne sais pas. Je pensais aux choses d'enfants, la boîte à musique, une poupée sous une cloche de verre, un petit... une photo d'une mère avec son enfant.

S. D'accord. L'objet a donc quelque chose à voir avec votre relation avec votre mère.

G. Oh ! écoutez, laissez ma mère tranquille, s'il vous plaît. Et moi aussi, laissez-moi tranquille. J'en ai assez de ma mère.

Je ne veux plus rien avoir affaire avec elle. Pourquoi faut-il que ce soit toujours ma mère ? Pourquoi est-ce que ça ne serait pas ma tante ou ma grand-mère ou... vous savez, ma mère aussi vole des choses [elle ne me l'avait jamais dit auparavant]. À mon avis, tout le monde doit en faire autant. Non, peut-être pas, après tout. Elle ne va jamais au restaurant, à l'hôtel ou ailleurs sans prendre quelque chose... un cendrier ou un truc dans ce genre... Chez elle, c'est plein de bricoles qu'elle a volées. Tout le monde vole ; tout le monde vole dans la famille. Mon père aussi volait... des drôles de trucs. Une fois, il a volé un camion d'oranges — je n'oublierai jamais ! Je ne sais pas... [Elle rit...]

S. Qu'est-ce que vous avez volé à votre mère ?

G. Rien. De l'argent. je lui volais de l'argent. Pas mal de fois (je vais m'en aller ; d'ailleurs, je m'en vais. J'en ai assez de ces conneries. Je vais mettre mes bottes... et fichier le camp d'ici). Je n'ai volé que de l'argent à ma mère et ça tombait bien, comme c'était la seule chose à laquelle elle tenait (j'ai encore une crampe au doigt de pied, c'est de votre faute). J'ai volé de l'argent. En fait, elle le cachait. Elle avait tout un rituel sinistre pour mettre son argent à l'abri mais je le trouvais toujours. Je me souviens, j'avais six ou sept ans — c'était la première fois — : elle m'a envoyée acheter du pain et j'ai perdu l'argent en route. Alors elle m'a dit : « Tu l'as volé. » Moi j'ai dit non et elle a répondu : « Bien sûr que oui, et si tu ne le dis pas, tu vas avoir une fessée. » Alors, je lui ai dit : « Oui, je l'ai volé. »

S. Et comme ça, vous avez gagné.

G. Exactement.

S. Et après ça, vous avez essayé de la voler.

G. Eh oui.

S. Parce que, si elle disait que vous voliez, il valait mieux voler et en profiter.

G. Ma mère avait toujours raison. Je volais tout le temps et l'argent avait tellement de valeur pour elle, incroyable ! Une pièce de monnaie — on aurait dit que sa vie en dépendait —, mais peut-être c'était comme ça, je n'en sais rien. Il fallait nourrir cinq enfants.

S. Ce que vous voliez [en vous introduisant dans les maisons], c'était des pièces de monnaie — n'est-ce pas ?

G. Oui. Vous savez ce que je faisais avec l'argent ?

S. Il faut toujours que vous l'ayez dans la main (je devine).

Qu'est-ce que vous avez fait avec l'argent que je vous ai donné l'autre jour ?

G. Je l'ai gardé dans la main jusqu'au moment de le dépenser.

S. Mais vous... je n'en croyais pas mes yeux quand c'est arrivé — vous ne l'avez pas pris comme un billet qu'on met dans sa poche ou qu'on plie ; vous l'avez pris, vous l'avez aussitôt froissé dans votre main, à laquelle il s'est totalement intégré.

G. Quand je l'ai donné à la dame dans le magasin, il était tout humide.

S. Eh oui, maintenant je comprends. Quand vous entrez dans une maison pour y prendre quelque chose, vous gardez cette chose dans la main et ne la lâchez que — quand?... Après la glace ? Vous ne pouvez pas en même temps manger une glace et la tenir à la main... cette chose.

G. Vous pariez ?

S. C'est vrai ? Non, vous ne l'avez pas dans la main. Vous la posez et vous la regardez tout en mangeant.

G. Je vous dis que je la tiens à la main.

S. Pendant tout le temps que vous mangez la glace ?

G. Exactement, comme ça [elle montre son poing fermé].

S. On avance dans la découverte du rituel ; *rien* n'est accidentel.

G. Non.

S. Ensuite, vous allez payer, vous sortez et allez vous faire baiser. Et l'objet ?

G. Je le pose.

S. Quand vous vous faites baiser, vous ne pouvez pas le tenir.

G. Ah ! tiens, et pourquoi pas ?

S. À quel moment le posez-vous ?

G. Une fois que je vais me faire baiser. Je le pose quand je suis dans la voiture. Je le mets sur le siège arrière ; je ne veux pas le voir, je n'en veux absolument pas.

S. Mais dans le bar, par exemple avec l'homme [l'inconnu phallique], vous êtes assise un verre dans une main, l'objet dans l'autre. Qu'est-ce que vous en faites ?

G. Quand je vais dans un bar...

S. Ah ! je vois. Quand la partie « homme » du rituel débute [la recherche d'un homme], vous le mettez sur le siège arrière. C'est la fin. Aussi vite que ça ? La nuit même, c'est déjà ter-

miné sauf dans de rares cas où vous les gardez un peu plus longtemps. Dans ces cas-là, ça devait vraiment avoir affaire à une relation mère/enfant. Combien de temps avez-vous gardé la photo [de la mère et de son enfant] ?

G. Assez longtemps.

S. Combien ?

G. Trois semaines.

S. Quel est le maximum de temps pendant lequel vous avez gardé quelque chose ?

G. Trois semaines.

S. Et ensuite ?

G. Je n'en sais rien.

S. Et la boîte à musique ?

G. Deux semaines à peu près. Vous seriez tout à fait à votre affaire dans la police.

S. C'est pareil. Dites-moi comment c'était quand vous voliez de l'argent à votre mère.

G. Je ne vois absolument pas ce que vous voulez dire. Je prenais l'argent et j'allais le dépenser — pas pour moi, pour mes amis. Je me fichais pas mal de l'argent, ça ne signifiait rien pour moi. Elle devenait folle à force de chercher des endroits où cacher cet argent pour que je ne le vole pas [elle rit].

S. Est-ce que ça n'est pas l'impression que vous avez quand vous êtes dans une maison... que vous trouverez ce que vous voulez quel que soit l'endroit où ils l'aient mis ?

G. Tout juste. C'était tout un rituel quand elle cachait l'argent et que moi je le trouvais. Je ne prenais pas toujours tout. Je ne prenais pas tout. S'il y avait quinze dollars, j'en prenais dix.

S. Pour montrer qu'elle s'était fait avoir ?

G. Oh ! c'était un bon signe parce que j'en prenais les trois quarts. Je volais pour la rouler, pour la toucher au cœur même de son existence, et son existence, c'étaient ces quinze dollars. « Qu'est-ce qu'on va faire ? Je suis fatiguée et je me crève au travail. Qu'est-ce qu'on va faire sans argent ? » Elle ne s'adressait à personne en particulier, elle n'en parlait jamais avec moi.

S. Je pense que vous serez soulagée si vous arrivez à vous souvenir que la chose la plus terrible pour vous, c'était de vous faire avoir par votre mère, d'être volée... quand vous étiez toute petite et jusqu'à maintenant.

G. Je ne sais pas. Je ne sais pas si elle me volait quelque chose quand j'étais bébé. Mais il y a certaines choses. Je sais que ma mère me déchire intérieurement chaque fois qu'elle le

peut. Elle fait ça très tranquillement, d'un mot ou d'un regard. Je crois que c'est un peu différent, bien que ça y ressemble. Et c'est ce qui fait que je dois voler quand quelqu'un me fait sentir que je ne suis pas une femme. Avant que je vole, quelqu'un aura fait une remarque ou un commentaire, m'aura regardée ou aura fait comme s'il ne savait pas très bien... en tout cas, moi je ne sais plus très bien : suis-je masculine ou féminine, suis-je un homme ou une femme ? Quand j'appelle au téléphone quelqu'un qui me prend pour un homme. Une remarque que m'aura faite ma mère. Mais si ça arrivait tous les jours, je ne volerais pas chaque jour. On dirait que ça s'élabore peu à peu.

L'impulsion de voler a disparu à ce moment-là et ne s'est plus manifestée depuis lors (plusieurs années se sont écoulées). Bien que le sentiment d'être dépossédée revienne de temps à autre, elle est finalement consciente de ce qu'est cette dépossession et, maintenant qu'elle peut examiner à loisir le rituel du vol, elle est en mesure de rechercher des gratifications plus directes — en même temps que moins dangereuses et hostiles. À l'heure actuelle, elle se rapproche des autres pour trouver chez eux l'amour que sa mère n'a pas pu lui donner autrefois. D'autres choses se sont également arrangées : madame G. sait qu'elle est un être humain et non pas un pénis, elle sait qu'il vaut mieux accomplir l'acte sexuel avec le corps chaud et vivant d'un amant plutôt qu'en se glissant par les fenêtres étroites des maisons de banlieue. Quelle triste destinée de devoir dissimuler l'évidence et de qualifier la vérité d'insoutenable alors qu'elle ne l'est pas !

Étant donné que j'ai expliqué ailleurs<sup>8</sup> comment madame G. a créé son pénis, sa masculinité et son homosexualité, je n'en dirai ici que quelques mots. Comme cela semble être le cas chez d'autres femmes qui désirent ardemment être des hommes — les mères d'hommes transsexuels (voir chap. VIII) et les femmes transsexuelles<sup>9</sup> —, il se produit dans l'enfance une terrible rupture qui sépare la fille de sa mère, laquelle devient alors inaccessible. La mère apprend à sa fille — madame G. et d'autres — que la féminité est méprisable ; si par exemple les frères sont favorisés, il naît alors une envie insupportable des hommes. À l'âge adulte, les mères de transsexuels satisfont cette envie du pénis en développant leur merveilleux phallus à elles — l'enfant qui va devenir transsexuel —, tandis que les femmes transsexuelles satisfont cette envie par un « changement de sexe » hormonal et chirurgical, où un phallus est littéralement attaché à leur corps. Madame G. avait en même temps

développé en elle un pénis (par l'hallucination) et transformé tout son corps en pénis.

Elle a eu la chance de se libérer de ce besoin d'avoir et d'être un pénis ; ce faisant, elle s'est débarrassée de l'envie qui se manifestait par le vol.



TROISIÈME PARTIE

## Aspects sociaux du problème





## CHAPITRE X

# L'homosexualité est-elle un diagnostic ?

Puisque l'homosexualité fait l'objet de tant de controverses sur le plan social, pourquoi ne serait-elle pas au centre d'une étude de la perversion — terme qui, en raison de ses connotations morales, soulève vite des problèmes d'ordre social ? Oui, bien sûr. Mais du fait que l'homosexualité est un sujet d'étude complexe qui comporte bien des zones d'ombre (notamment parce que le comportement homosexuel s'observe dans bien des situations différentes), j'ai choisi de la laisser en marge de cette quête du sens de la perversion. Mais elle ne saurait être laissée en marge de l'étude des aspects sociaux du problème, puisqu'il en est tellement question à l'heure actuelle. Parce qu'il s'agit d'un problème important, je suis gêné par les arguments avec lesquels la controverse est abordée ; la question est trop grave pour être résolue à l'aide d'un raisonnement habile, de données erronées, d'un argument autoritaire ou d'un sophisme. Une éphémère victoire imposée par la publicité, la ruse ou l'habileté risque à terme de nuire à la cause la plus noble.

Je doute que quiconque soit à l'heure actuelle en mesure de donner ne serait-ce qu'un début de solution aux problèmes sociaux soulevés par les diagnostics psychiatriques, car nul ne sait ce qu'il adviendrait s'il était possible d'adopter des mesures de « génie social ». On peut certes pratiquer des rafistolages, ce qui est le cas pour les diagnostics psychiatriques, mais avec le temps le prix à payer est trop élevé — et pas le moins du monde nécessaire. Il se trouve que cette position vaut également pour toutes les aberrations sexuelles — déviations et perversions — où l'individu pervers ne lèse pas physiquement son partenaire ni n'obtient de plaisir par la force ou par un autre moyen odieux, comme dans les cas de séduction d'enfants, d'arriérés mentaux ou de psychotiques.

Un « diagnostic » est un mot ou une expression qui caractérise un état. Mais le mot a également un second sens, lorsqu'il se rapporte au fait de recueillir et d'abstraire les données pour arriver à un diagnostic. Puisque, avec le temps, bien des diagnostics psychiatriques (dans la mesure où ils se distinguent d'autres diagnostics médicaux) ont été remis en question, il faudrait revoir tout le système de classification. Mais c'est là un sujet brûlant ! Les homosexuels, victimes de l'emploi du diagnostic à des fins répressives — depuis l'insulte jusqu'à l'abolition des droits civiques — ne se soucient nullement des problèmes ésotériques que peuvent soulever les critères de diagnostic ; la plupart d'entre eux souhaitent voir disparaître le mot « homosexuel », non pas parce qu'il ne remplit pas sa mission sur le plan diagnostique mais parce qu'il peut être utilisé de façon malveillante (puisque le fait même de se servir de ce mot peut indiquer le désir de poser un diagnostic, je souligne que j'emploie le mot « homosexuel » dans le présent contexte uniquement pour indiquer que l'individu en question préfère avoir des relations sexuelles avec une personne du même sexe que lui).

Il est indispensable de bien distinguer entre ces deux catégories — la précision diagnostique et le diagnostic en tant que force sociale — si nous voulons éviter ces discussions désordonnées qui font de l'effet mais détournent de questions plus sérieuses ; si les deux lignes d'argumentation sont valables, chacune d'elles constitue un problème distinct qui exige des données et une logique différentes. En mélangeant les deux, nous risquons de commettre une erreur, ce qui arrive souvent lorsque des problèmes sociaux — qui suscitent les passions et demandent une action — sont maquillés en problèmes scientifiques ou en questions de procédure. Ayant l'habitude de réfléchir aux phénomènes et à l'établissement des diagnostics mais peu entraîné à démêler les fils de controverses sociales, je centrerai mon propos sur les deux premières démarches, laissant à des esprits mieux informés le soin de transmettre les révélations palpitantes de la Vérité sociale.

### *Critères de diagnostic*

Si je n'y étais conduit par le contexte, je ne choiserais pas plus l'homosexualité que tout autre « diagnostic » pour livrer cette bataille à propos de la validité des diagnostics psychiatriques. En résolvant les questions générales, il serait alors facile de juger de la raison d'être de la plupart des rubriques de chaque catégorie de la

classification — psychoses, névroses, troubles du caractère — ou bien de l'assemblage disparate, dont les troubles sexuels, que ne comprennent pas ces trois catégories. Ce ne sont pour la plupart que des étiquettes.

Prenons par exemple les névroses, les déviations sexuelles, l'alcoolisme ou la toxicomanie. Chacune de ces situations est désignée de façon déplorablement simpliste par un trait distinctif; pour étiqueter un individu, il faut se rabattre sur ce qui frappe le plus, alors que nous sommes dans l'incapacité de caractériser l'essentiel de ce qui se passe en lui. Il est évident qu'un tel système est voué à bien des vicissitudes; il n'a servi à rien de le rafistoler de temps à autre. On peut le comparer à une classification conçue pour les autres branches de la médecine et qui comprendrait des « diagnostics » tels que toux, fièvre, céphalée, indigestion chronique, faiblesse généralisée, vapeurs ou dyspepsie. De la même manière, la plupart des « diagnostics » psychiatriques devraient être rejetés. Mais s'ils sont rejetés, nous voilà sans classification. Sans classification, plus de communication pour le traitement ou la recherche.

Je voudrais dire ce qu'est, à mon avis, un diagnostic afin de montrer pourquoi aucun système ne peut fonctionner actuellement en psychiatrie et pourquoi il existe un système qui fonctionne assez bien dans le reste de la médecine. Un diagnostic est censé être une explication très compacte. Pour pouvoir poser convenablement un diagnostic dans une branche quelconque de la médecine, il faut : 1) un syndrome — une constellation de signes et de symptômes communs à plusieurs individus et visibles pour l'observateur; 2) une dynamique sous-jacente (pathogénèse) — physiopathologie pour le reste de la médecine, neuro-physiopathologie ou psychodynamique en psychiatrie; 3) une étiologie — les facteurs qui sont à l'origine de cette dynamique. Lorsque ces éléments sont présents, on peut gagner du temps en utilisant des signes sténographiques, sachant qu'un mot ou deux — une étiquette, un diagnostic — permettent de communiquer aux autres les faits connus. Malheureusement pour eux, les psychiatres n'ont pas affaire à des gens dont la pensée, les affects et le comportement peuvent être classés ainsi. À l'exception des troubles qui sont des « maladies » au même sens que dans les autres branches de la médecine — comme les syndromes organiques cérébraux, qui peuvent inclure certaines schizophrénies et psychoses affectives —, les cas sur lesquels se penchent les psychiatres ne remplissent généralement pas ces trois critères. Si ce qui précède est juste quant à la structure du diagnostic (ce que d'autres

pensent<sup>1)</sup>), le système de classification actuel présente de graves lacunes.

On peut même se demander s'il ne faut pas rejeter tout le système diagnostic, comme quelques-uns l'ont proposé. Cela ne serait pas sans risque mais je dois avouer que, par moments, c'est tentant. Selon toute logique, si la sténographie que constitue le diagnostic n'est pas un moyen d'information commun à tous les utilisateurs, elle ne sert qu'à embrouiller les pistes et devrait être remplacée par des descriptions, en attendant mieux. Pourtant, le système de classification ne va pas disparaître de sitôt et les psychiatres continueront à prendre la liste des diagnostics un par un, chaque année, pour voir lesquels sont en vogue, les priorités étant déterminées tout autant par des facteurs sociaux que par des données scientifiques. Ces problèmes de classification montrent que la psychiatrie a encore bien du chemin à parcourir avant de pouvoir s'appuyer sur une méthodologie scientifique. Il est dommage de faire cette démonstration avec un exemple isolé ; en effet, prendre dans ce système verrouillé le cas de l'homosexualité, c'est méconnaître le mal dont souffre toute la structure, nécessairement inepte — sauf si l'on a compris que l'exemple particulier n'a d'autre fonction que d'illustrer le problème général.

C'est pourquoi il ne faudrait pas prendre le cas de l'« homosexualité », parce que c'est un diagnostic qui angoisse celui à qui il est appliqué. Ce phénomène est révélateur de problèmes sociaux importants mais il serait déconcertant de vouloir parler de diagnostic et de se retrouver, en fait, en train de dénoncer l'usage qui peut être fait des diagnostics. Aujourd'hui, bien des homosexuels estiment qu'entre les mains des psychiatres (qui devraient être plus clairvoyants) et de l'opinion publique (qui ne se soucie pas de clairvoyance), le diagnostic d'« homosexualité » sert à opprimer ceux dont le seul crime est d'avoir adopté un certain mode sexuel. Je suis de leur avis : dans la mesure où la société exerce cette oppression et où les psychiatres s'y prêtent, c'est une injustice qui lèse les homosexuels et discrédite les psychiatres. Mais ce n'est pas une raison pour supprimer un diagnostic.

D'après les trois critères énoncés plus haut, l'homosexualité n'est pas un diagnostic : 1) il n'y a rien d'autre qu'une préférence sexuelle (qui se remarque parce qu'elle effraie bon nombre de gens) ; il n'apparaît pas de constellation uniforme de signes et de symptômes ; 2) la psychodynamique qui sous-tend ce comportement sexuel n'est pas la même chez les différents individus manifestant cette préférence sexuelle ; 3) cette dynamique et ce comportement peuvent être dus à

des expériences extrêmement différentes. Il *existe* un comportement homosexuel : il est varié. L'homosexualité en tant que mode sexuel de prédilection se rencontre chez des individus ayant toutes sortes de personnalités : des sujets aux symptômes névrotiques manifestes, des schizophrènes, des sujets obsessifs compulsifs, des alcooliques, des individus présentant d'autres perversions — on trouve pratiquement toutes les catégories de la classification. Mais il n'existe pas d'homosexualité *en tant que telle*. C'est en ce sens qu'elle devrait disparaître de la classification.

Quant à la pathogénèse, il est probable que nul aujourd'hui — et pas même les partisans de ce diagnostic — ne croit à une origine unique du comportement homosexuel, en vertu de laquelle il existerait *en tant que tel*. Les remarquables analyses faites par Bieber *et al.* et Socarides sur les publications relatives à l'étiologie de l'homosexualité ainsi que leurs propres travaux<sup>2</sup> montrent que bien des facteurs peuvent amener un individu à choisir des partenaires du même sexe que lui. Cela est vrai en particulier des théories analytiques de l'étiologie.

Faut-il abandonner un diagnostic parce qu'il fait mal ? Étant donné la cruauté avec laquelle les homosexuels ont été et sont encore traités, il serait quelque peu malhonnête de prendre ce diagnostic défectueux et l'ensemble des psychiatres comme boucs émissaires. Ce ne sont pas eux qui sont à l'origine des brimades infligées aux homosexuels, même s'ils sont parfois utilisés à cette fin. Au contraire, dans le sillage de Freud, c'est en partie grâce à eux que les homosexuels ont pu commencer à se battre contre la société. Même s'il n'est pas exact de considérer l'homosexualité comme un diagnostic, le fait de la considérer comme tel est la preuve que l'homosexuel fait partie du domaine naturel et n'est pas damné à tout jamais.

À mesure qu'ils s'unissent, les opprimés constatent que leur cause recouvre deux vérités, généralement sans rapport l'une avec l'autre. La première est liée à l'aspect moral de leur oppression et à la falsification des faits à laquelle se livre l'une ou l'autre partie pour écarter (ou maintenir) l'oppression ; la première vérité est donc que l'oppression est vile (ou bonne). Les opprimés sont toujours victimes des définitions.

Nous pouvons laisser de côté pour l'instant la deuxième vérité — la quête de la réalité (méthode scientifique) —, tant que nous analysons la première, à savoir la conviction de chacun que sa cause est la bonne. La position de l'homosexuel est d'autant plus digne de considération — d'autant plus tragique — que l'opinion publique

fait preuve de cruauté. En fait, le diagnostic d'homosexualité n'existerait pas — seules seraient reconnues les multiples formes de comportement homosexuel — si les bien-pensants n'imposaient la conviction (partagée par des homosexuels eux-mêmes) qu'il existe quelque chose de distinct : l'homosexualité.

Il y a un aspect de l'homosexualité vis-à-vis duquel l'aversion de la société est entièrement injustifiée : c'est celui qui concerne le fait de savoir quels organes de quel sexe sont utilisés. Cette aversion fait en réalité partie de notre héritage culturel. Mais il est un autre aspect de l'homosexualité, sans grand rapport avec l'acte homosexuel, que provoque consciemment l'homosexuel (homme généralement) ; il contribue à sa propre oppression — et cela lui plaît. Pour des raisons multiples et complexes, bien des homosexuels se sentent obligés de singer, d'imiter, de caricaturer dès qu'ils ont un public, hétérosexuel ou homosexuel. Il y a là-dedans une part de sarcasme — d'hostilité —, et l'homosexuel semble se rire des autres : « Tout en avant l'air de me moquer de moi-même, je me moque en fait des gens normaux — et ce qui est encore mieux, c'est qu'ils sont trop bêtes pour comprendre que je me moque d'eux. »

S'il est vrai que les gens ne savent pas toujours quelle attitude se manifeste vis-à-vis d'eux, ils ne peuvent cependant s'empêcher de penser qu'on se joue d'eux ; alors, ils se fâchent et chargent comme un taureau celui qui les tourmente. Cette attaque peut léser l'homosexuel mais, en même temps, elle lui fait sentir sa supériorité : il n'est pas, *lui*, une bête aveugle et stupide. Il est plutôt un esthète ; il pique au lieu de charger.

De nombreux homosexuels ont développé ces réactions à la suite des escarmouches de leur enfance où les parents ont eu le dessus. Certains homosexuels sont surtout dominés par le chantage maternel, le père n'étant que stupidité passive, ce qui ne pouvait guère inciter le fils à le prendre pour modèle. D'autres, brutalisés par un père colérique, ont trouvé refuge dans les poses maniérées de leur pauvre mère (je ne prétends pas, par ces deux exemples, expliquer les origines du comportement homosexuel, encore que des facteurs de cet ordre, combinés à beaucoup d'autres, puissent y contribuer). Quoi qu'il en soit, il y a bien des motifs de vengeance qui favorisent, à mon avis, certains aspects du comportement érotique et autre de nombreux homosexuels. Pour se valoriser et ne pas sombrer dans le désespoir, il leur faut riposter aux attaques de tous ceux qui ressemblent aux ennemis d'autrefois. On peut également trouver ces mécanismes chez des non-homosexuels, quoique sous des formes et à des degrés différents ; en effet, le masochisme n'est pas le propre

des homosexuels. Une fois encore, je souligne que ceci ne constitue pas une explication d'ensemble.

Il existe trois mécanismes adoptés par les homosexuels qui provoquent des bouffées de haine de la part des autres :

1. Les homosexuels reportent la haine dirigée initialement contre leurs parents sur des substituts parentaux dans la société — et ceux-ci ripostent.

2. Les homosexuels, qui ont appris à se haïr dans l'enfance, continuent à attendre un châtement parce qu'ils sont en partie d'accord avec les gens «normaux» qui leur manifestent une telle cruauté ; ils provoquent l'attaque afin d'être humiliés.

3. Les homosexuels peuvent menacer la position hétérosexuelle des activistes de la normalité en leur faisant prendre conscience de leur potentiel homosexuel ou efféminé. Pour faire leurs preuves, les hétérosexuels ripostent.

À mon avis, cette dynamique hostile caractérise davantage l'homosexualité masculine que l'homosexualité féminine. Ainsi, la part d'imitation est peu importante dans le comportement masculin de la femme<sup>3</sup>, alors qu'elle est essentielle dans le comportement efféminé de l'homme. On estime généralement que, si depuis des millénaires, les sociétés se sont désintéressées de l'homosexualité féminine, c'est parce que les femmes n'étaient même pas dignes du mépris et des préoccupations de la collectivité. Peut-être n'est-ce pas tout ; les femmes homosexuelles, moins ouvertement tapageuses et hostiles vis-à-vis de leurs oppresseurs que la plupart des hommes homosexuels, attirent peu les attaques — ou tout au moins c'était le cas jusqu'à ces derniers temps.

Pour revenir à notre sujet, la première vérité est donc l'immoralité de l'oppression. La seconde, moins importante pour les opprimés, est aussi une cause sociale qui, à long terme, a son importance. Elle concerne la méthode scientifique, cet ensemble de règles magnifiquement agencées — et la conscience sûre de tout chercheur à la conscience faillible — qui doit servir de guide pour dégager les faits. Cette méthode (mais pas nécessairement un chercheur particulier) représente une vérité plus vaste, à savoir que la probité revêt, à longue échéance, une valeur sociale pour l'humanité et qu'elle doit donc être protégée, encouragée, enseignée et sans cesse peaufinée. Le processus d'établissement du diagnostic en médecine — processus de détection — s'intègre dans cette méthode scientifique. C'est pourquoi nous nous lançons sur la piste de l'étiologie.

Dans la recherche des multiples causes du comportement homosexuel, certaines données montrent que, pour bon nombre d'homosexuels,



sexuels, les préférences dans le choix objectal et certains aspects de leur comportement habituel non érotique (par exemple, le côté efféminé des hommes homosexuels) sont apparus à la suite de traumatismes et de frustration de l'enfance. Ceci vaut également pour presque tous les hétérosexuels, bien que les traumatismes et frustrations soient de qualité et d'intensité différentes.

Si, comme le veut l'usage, on répartit les êtres humains en deux catégories — les hétérosexuels et les autres —, on peut aussi dire, à la manière de Freud, que les habitudes sexuelles de la plupart des êtres humains, y compris la majorité de ceux qui préfèrent des relations homosexuelles, sont hétérosexuelles (l'hétérosexualité peut bien sûr englober l'homosexualité). Les névroses érotiques — les perversions manifestes mais aussi la plupart des variantes de l'hétérosexualité, comme la promiscuité sexuelle compulsive, le recours à la pornographie, la prédilection pour les prostituées ou la masturbation chez l'adulte — constituent des distorsions hétérosexuelles, c'est-à-dire des compromis qui, grâce à l'excitation qu'ils procurent, permettent de renoncer à certains désirs dans la mesure où d'autres sont préservés. Si cela peut consoler les minorités opprimées, chacun d'entre nous peut se voir attribuer un diagnostic ; mais ceci ne change cependant pas grand-chose au problème. Chacun possède son style propre, son fantasme qu'il intègre à une rêverie diurne ou met en acte avec des objets, chacun a droit à une catégorie.

Mais pourquoi prétendre que l'humanité préfère l'hétérosexualité ? Nombreux sont ceux qui affirment que l'hétérosexualité est un état biologiquement naturel chez l'homme, tout d'abord parce qu'il en est ainsi chez toutes les autres espèces et, ensuite, parce qu'elle seule peut assurer la survie de l'espèce. Or, la seule preuve immédiate de cette propension biologique chez l'homme est le fait apparemment irréfutable que la plupart des gens sont plus ou moins hétérosexuels. Il n'y a certes pas de raison de nier l'existence d'une telle tendance biologique mais nous savons toutefois que des facteurs psychologiques peuvent bien souvent étouffer cette hétérosexualité latente : la considérer comme biologiquement fixée est donc une base bien fragile sur laquelle ériger une théorie ou même une société. Peut-être la structure de la famille, élaborée non pas en raison d'un fait biologique hétérosexuel mais à cause de nécessités concrètes qui, jusqu'à présent, ont jalonné l'existence de l'homme, est-elle une force qui pousse davantage à l'hétérosexualité ? À mesure que s'accroissent la sécurité et le confort individuels, certains pensent qu'après Dieu, la prochaine victime sera la famille.

En avançant cette idée que la famille contribue davantage à pro-

mouvoir l'hétérosexualité qu'une quelconque pulsion biologique, je veux dire ceci : tout enfant sait qu'il est le produit d'un acte inévitablement hétérosexuel à la fois intime, excitant, mystérieux, étonnant, profond, dangereux, interdit et terriblement désirable ; toute famille — même celle dont l'échec provoque des troubles graves chez l'enfant — ne cesse de faire sentir à sa progéniture que l'idéal serait une famille hétérosexuelle. Peu importe que le mythe de l'hétérosexualité soit restrictif, peu importe qu'il soit honni par les militants sexuels, peu importe également qu'il soit dur de constater que la réalité hétérosexuelle a bien peu à voir avec l'idéal hétérosexuel, le critère reste l'hétérosexualité accompagnée d'amour — affection, respect, loyauté, générosité, préservation de l'intérêt érotique et de la satisfaction sexuelle, fidélité, tendresse pour les enfants et création d'une entité plus large et plus originale que celle qu'ont constituée au départ les deux individus. S'il en est ainsi, ce n'est pas en vertu de la destinée, de la biologie ou d'une théorie économique mais parce que, dans notre société, presque tous les hommes ont quelque part au fond d'eux-mêmes cet idéal.

Ainsi, les perversions — mais pas toutes les aberrations sexuelles — sont des modifications nécessaires pour préserver une partie de l'hétérosexualité. La forme que prend la perversion peut être très éloignée de cette situation extrême où l'homme préfère la femme, et inversement, et où les deux partenaires apprécient sincèrement les côtés sexuel et affectif de leur relation. Pourtant, cet idéal est enfoui chez la plupart des gens, même s'il ne se manifeste que rarement.

Je voudrais maintenant revenir à cette idée que les diagnostics peuvent être utilisés de façon hostile. Je continue de penser qu'un diagnostic quel qu'il soit — et pas seulement l'« homosexualité » — ne devrait être supprimé de la classification que s'il est prouvé que la situation qu'il caractérise n'existe pas, et non pas parce qu'il peut faire du mal. Puisque c'est le cas, il nous faut donc définir avec précision chacun des soi-disant diagnostics de notre classification car, avec une définition juste, nous pourrions savoir si ce qui a été défini existe dans la réalité. Peut-être ceci se produira-t-il avec le temps pour un certain nombre de situations actuellement désignées par le mot « homosexualité » et où l'objet sexuel de prédilection est du même sexe. Nous aurons alors plusieurs sous-diagnostics à l'intérieur d'une grande rubrique, « les homosexualités ».

Peut-être un jour serons-nous suffisamment informés pour pouvoir poser des diagnostics en psychiatrie comme dans les autres branches de la médecine. D'un autre côté, il se peut que l'établissement d'un diagnostic apparaisse avec le temps comme une activité

chimérique lorsqu'il a trait à l'identité de l'être humain. Entre-temps, je proposerai d'abandonner les diagnostics qui ne font que souligner soit le comportement sexuel le plus voyant (qui peut avoir été un acte momentané), soit la préférence en matière de comportement sexuel, tout simplement parce que l'épiderme de l'individu en question n'est généralement pas en contact avec celui d'une personne du sexe opposé.

Mais l'humanité a des ressources et sait glisser ses insultes jusque dans la syntaxe. « C'est *un* névrosé » est plus absolu que : « Il est névrosé » ; la première expression identifie totalement l'individu avec sa névrose. Si, par bonté ou par souci de précision, nous disons : « Il a une névrose », nous sommes moins malveillants. Supposons maintenant que, désireux de communiquer un message de façon exacte et succincte, nous disions : « Il *a* une homosexualité », nous atténuons ainsi le pouvoir insultant des mots. Nous ne disons plus que ses habitudes sexuelles sont la totalité de lui-même ni que nous — les arbitres suprêmes — ne nous intéressons pas aux autres aspects de sa personnalité. En nous souciant un peu plus de faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fit, nous améliorerions certainement nos pratiques en matière de diagnostic.

Essayons donc : jusqu'à ce que nous sachions vraiment ce que nous faisons, servons-nous des éléments ci-après si les circonstances exigent d'apposer une étiquette psychiatrique :

A. *Type de personnalité (caractère) habituel depuis l'enfance ou l'adolescence*, par exemple personnalité obsessionnelle-compulsive, schizophrène, hystérique ou dépressive.

1. *Syndrome présent*, par exemple toxicomanie, névrose d'angoisse, psychose schizoïde.

a. *Syndromes subsidiaires également présents*, par exemple alcoolisme, syndrome cérébral organique non psychotique accompagné de cérébropathie sénile, trouble respiratoire psychosomatique (asthme).

1) *Préférence sexuelle*, par exemple hétérosexualité monogame accompagnée de fantasme de viol par un étalon ; homosexualité avec fétichisme du prépuce ; hétérosexualité avec préférence pour des cadavres ; homosexualité avec fantasme de pénis désincarné (promiscuité de salon de thé) ; hétérosexualité avec voyeurisme ; homosexualité ne se manifestant que par des fantasmes lors des rapports sexuels avec le conjoint.

L'avantage de cette classification en fonction des syndromes est qu'elle ne prétend pas être un système diagnostique, et donc explicatif. Elle admet son ignorance : elle est descriptive.

Cette attitude est valable pour les deux parties en conflit, les opprimés et les oppresseurs (ce qui comprend, bien entendu, certains psychiatres) : un diagnostic ne doit pas être rejeté parce que quelqu'un souffre de se le voir attribuer, mais il ne doit pas pour autant être maintenu comme instrument d'oppression. Aucun de ces extrêmes n'honore la fonction du diagnostic. Ce n'est que lorsqu'un diagnostic ne peut décrire de façon exacte et succincte qu'il doit être supprimé. Puisque c'est le cas pour l'homosexualité, ce ne peut être pour l'instant un diagnostic véritable : il faudrait donc le supprimer. Et puisque c'est aussi le cas pour la plupart des autres « diagnostics » en psychiatrie, débarrassons-nous du système (mais pas encore de toutes les étiquettes) et repartons sur des bases nouvelles.



## CHAPITRE XI

# Sexualité et péché

J'aborderai ce thème avec une formule qui n'a rien de nouveau : chaque individu vit l'acte sexuel comme quelque chose de lié à la morale. Cela n'a rien d'étonnant : nous avons vu comment l'hostilité, le mystère, le risque et la vengeance peuvent accroître l'excitation.

Dans le contexte qui nous intéresse, à savoir l'érotisme, je dirai que le péché est un terme élaboré pour désigner le désir de faire du mal à autrui. La morale constitue donc une échelle de valeur dont se sert la société pour déterminer ce qui est péché et elle a pour but de justifier ou d'atténuer l'hostilité. En montrant que l'hostilité joue un rôle essentiel dans l'apparition et la préservation de l'excitation sexuelle chez l'homme, j'ai donc indirectement étudié certains aspects de la dynamique qui sous-tend la morale.

Ayant glissé l'hostilité au cœur même de ces définitions, je suis quelque peu en désaccord avec ceux pour qui le sentiment de péché dans le plaisir sexuel n'est qu'un phénomène historico-culturel. Ils entendent par là que ce sentiment de péché est un legs de la civilisation judéo-chrétienne, renforcé à chaque génération et en chaque lieu par des structures locales au service de la bigoterie. Si l'on accepte cette explication, on peut facilement entrevoir une solution aux maux qu'engendrent ces forces répressives (encore que ce ne soit pas facile à réaliser) : lorsque les croyances de la société changeront, le sentiment de péché disparaîtra.

Peut-être. Mais en attendant ce jour béni, compte tenu du fait que la vie psychique non seulement est un produit de la culture mais aussi détermine cette culture, il faut voir également quelle est la dynamique du plaisir sexuel *dans le for intérieur* de l'individu. Ce faisant, nous constatons que certaines des forces sociales répres-

sives — intériorisées par l'individu en tant que sentiment de péché — ont pour origine des attaques perpétrées par une partie de soi contre une autre partie de soi (par exemple, le dard de la conscience) ; les forces sociales n'existent pas seulement en tant que telles, elles sont présentes chez chaque individu en tant que dynamique intrapsychique.

À l'heure actuelle, il est difficile dans les milieux éclairés de défendre l'idée que sexualité et péché sont liés. N'y aurait-il donc pas de base logique à ce qui est malheureusement ressenti dans l'excitation sexuelle comme mauvais, étrange, délibérément corrompu, malsain et dénaturé ?

Le premier élément de réponse se trouve dans le fait bien connu que la conscience de commettre un péché accroît souvent l'excitation sexuelle. Cela est confirmé par ce que révèlent les données contenues dans ce livre, à savoir qu'en l'absence d'une certaine hostilité et déshumanisation de l'objet du désir, le plaisir extatique est remplacé chez la plupart des gens par une maigre sensation. Le sentiment de commettre un péché ne vient pas uniquement de facteurs aussi superficiels que le suggère l'explication « culturelle » — c'est-à-dire qu'il n'est pas purement et simplement imposé brutalement à l'individu par une société indifférente ; il vient aussi de la conscience plus ou moins claire qu'un aspect de l'excitation sexuelle est lié à l'idée de faire du mal à l'autre. L'étude de la perversion montre comment fonctionne ce mécanisme et m'a permis de mieux comprendre les aberrations bénignes, généralement connues sous le nom de « sexualité normale ».

Dans la perversion comme dans la « sexualité normale », il se dégage plusieurs facteurs : à mesure que se déroule l'acte sexuel apparaissent des risques imaginaires que l'individu a l'impression de surmonter ; au cœur de l'acte sexuel se trouve le désir — conscient et inconscient — de faire du mal à l'autre pour se venger des traumatismes et des frustrations d'autrefois ; l'acte sexuel sert à transformer le traumatisme de l'enfant en triomphe de l'adulte ; traumatisme, risque et vengeance créent une atmosphère d'excitation que renforce le mystère qui les entoure.

Ces facteurs viennent seulement compléter ce que nous savons déjà, à savoir que le sentiment de péché a son origine dans les conflits liés aux tout premiers stades du développement du nourrisson et de l'enfant, organisés conceptuellement au stade oral, anal, phallique et œdipien. La possessivité farouche et les pulsions destructrices qui caractérisent le début de la vie et sont en quelque sorte enrobées par ces expériences psychiques que nous désignons du

nom de surmoi apportent des éléments et un cadre essentiels pour comprendre la genèse de ce sentiment de péché. Si l'on songe à la colère et à la cruauté qu'éveillent chez l'enfant les frustrations et les traumatismes du début de la vie, on peut saisir le cheminement grâce auquel affects et tourments se transforment en plaisir sexuel.

Une fois connue cette dynamique hostile dans l'excitation, on peut alors se préoccuper de morale, puisque celle-ci a pour fonction de moduler l'hostilité entre les hommes ou dans le for intérieur de chacun. Si la mission sociale de la morale est de définir le péché et d'en fixer le cadre, cette étude de l'excitation sexuelle donne à penser que la morale du comportement sexuel cherche intuitivement à contenir cette dynamique hostile. Si cette recherche devient consciente, peut-être est-il possible d'atténuer l'hostilité qui, à l'extrême, devient perversion et dans laquelle les systèmes moraux réformistes voient un contrepois à la notion de péché. Et quant à la stratégie sociale à adopter, ceux qui sont en faveur d'une plus grande liberté sexuelle feraient sans doute bien de ne pas trop se laisser aller à croire que le sentiment de péché ne fait que traduire un asservissement à l'égard de processus répressifs. La notion de péché ne va pas disparaître du simple fait que nous la qualifions de surannée et le fait d'exclure le péché de notre étude équivaut à nier la richesse et la complexité de ce phénomène qu'est l'excitation sexuelle chez l'homme.

La tâche des tribunaux serait plus aisée si ces idées sur la perversion étaient acceptées. S'il était admis que presque tous les comportements sexuels renferment des bribes de mécanisme pervers et que donc les impulsions et actes pervers sont universels (ce que l'on sait déjà mais qui n'est pas encore reconnu par la loi), le critère adopté pour juger le délit ne serait plus la présence de la perversion. Il serait plus logique et plus juste qu'un juge ou un jury cherche uniquement à savoir s'il a été commis un acte hostile ayant lésé des personnes ou des biens dans le sens fixé par le code pénal pour les délits non sexuels. Un seul et même critère devrait être appliqué.

Une telle décision n'exigerait plus l'avis des « experts » — les psychiatres.

Cette discussion tombe bien entendu dans l'absurde si nous oublions que tous les péchés ne se situent pas au même niveau. Un fantasme de viol n'est pas un viol, et le fantasme inconscient de vengeance du travesti n'entraîne d'autre violence que la masturbation dans un chapeau de femme. Le sentiment de péché peut donc être présent sans qu'il y ait violence réelle ; heureusement, ceci est



parfois reconnu par les lois qui régissent les comportements sexuels, bien qu'elles soient généralement absurdes.

Le psychanalyste s'adonne au discours sur la morale comme l'ivrogne à la boisson. Je n'ai nullement l'intention de me joindre à ces augustes censeurs du comportement sexuel qui se chargent de dire si la liberté sexuelle est bonne ou mauvaise pour la société ou qui se prononcent sur les lois et la façon dont elles devraient être appliquées pour garantir notre ordre moral. Je crois toutefois qu'une chose est à souligner : en niant la présence de l'hostilité et de la déshumanisation dans les fantasmes qui conduisent à l'excitation sexuelle — c'est-à-dire en niant le péché — on nie l'évidence, ce qui est stupide.

Il y a certes des esprits orthodoxes pour lesquels le péché et la responsabilité individuelle sont la pierre angulaire de la structure sociale : chaque être humain se doit de connaître, peser et supporter les conséquences de ses actes. Étant donné les rapports entre l'excitation sexuelle et le besoin de faire du mal à ses objets, la maîtrise de la sexualité est non seulement une question de dynamique individuelle mais aussi un problème politique.

Ceux qui, sans verser dans le fanatisme, associent sexualité et péché partent d'un point de vue identique au mien : lorsque, poussé par l'angoisse, l'homme déshumanise ses objets sexuels, il se dévalorise et renonce à ce qu'il y a de meilleur en lui — la capacité d'amour. Aussi, pour les partisans les plus véhéments de cette position, la société n'a-t-elle aucun intérêt à encourager sa propre désagrégation en prônant la licence des mœurs, en laissant libre cours à la pornographie, en relâchant la législation ou en favorisant les recherches en laboratoire sur le comportement sexuel de l'être humain<sup>1</sup>. D'un autre côté, décourager le processus de déshumanisation en s'opposant à une sexualité infantile sans limites chez l'enfant, l'adolescent et l'adulte ne peut que contribuer à promouvoir l'amour. Une telle attitude est courageuse sinon suicidaire car quiconque se dresse contre le droit à la perversion tente de freiner un puissant mouvement qui traverse actuellement la société. Ceux qui soutiennent cette position conservatrice seront nécessairement la cible des nouvelles majorités intellectuelles et morales à gauche mais, qui plus est, ils devront aussi subir à droite les salves politiques de ceux qui défendent depuis des générations le même terrain.

Cette position trouve des défenseurs dans deux groupes qui ne logent généralement pas à la même enseigne : les psychologues de l'inspiration (comme May, Polanyi et Frankl) et les psychanalystes (comme Freud et Khan). Le premier groupe, dont l'hypothèse de

base est que l'homme est bon lorsqu'il n'est pas corrompu, offre l'argument moral qui permet d'exiger des « sanctions » pour préserver ce qui est bon en l'homme, affirmant que la restriction sexuelle est nécessaire à l'amour — c'est-à-dire à une relation durable avec l'autre. Donc, si nous voulons préserver ce qui est le plus précieux dans les relations humaines, nous devons lutter contre l'ennemi de l'amour — à savoir la licence sexuelle (« fasciste », « schizoïde », « illusoire »<sup>2</sup>).

Le deuxième groupe, celui des psychanalystes, apporte la preuve que l'hostilité est au cœur même de la perversion et renforce donc la conviction de ceux qui jugent nuisible l'expansion actuelle de la liberté sexuelle<sup>3</sup>, la toile de fond de cette argumentation étant la découverte de Freud selon laquelle les aberrations sexuelles résultent d'une fracture traumatisante du développement infantile. Les constatations faites par Khan nous ont permis de mieux comprendre le sens et la fonction des perversions, notamment l'utilisation de l'autre en tant que chose (déshumanisée) et en tant qu'objet d'envie et de convoitise (et non d'amour), l'emploi de techniques intimes de manipulation pour exploiter le partenaire dans la perversion, la falsification du self et l'accomplissement de la perversion en tant qu'acte et non pas relation véritable entre êtres humains<sup>4</sup>. L'analyse de ces données ne laisse plus planer le moindre doute sur le fait que la perversion n'est pas seulement — comme la déviance — « une autre façon de vivre », ce que certains de ses défenseurs voudraient nous faire croire. Il est clairement établi depuis Freud que, dans la perversion, la capacité de plaisir sexuel ne peut se maintenir qu'au prix du caractère humain de l'objet et de l'intégrité du soi. Lorsqu'il y a chosification de l'autre, l'amour — lié à son antagoniste la haine — ne peut subsister.

Tels sont donc les deux aspects de la thèse conservatrice tout d'abord, le débordement sexuel déshumanise la vie érotique, éliminant de ce fait l'amour et, ensuite, le besoin de déshumanisation, qui a son origine dans des expériences infantiles conflictuelles et traumatisantes, a pour fondement l'hostilité.

Je suis d'accord, tout en désapprouvant la solution que les conservateurs préconisent, à savoir la sanction. Représentants de la loi et de l'ordre, ils exigent, en l'absence de relations tendres et non perverses entre individus matures, que la société fasse appel à la répression pour endiguer la perversité. Mais, quoi qu'en pensent les spécialistes de la théorie politique, la maturité ne saurait résulter d'une simple action politique, et le psychanalyste ne peut donc s'empêcher de songer aux formes que prennent la perversion et la

haine qui l'accompagne lorsqu'elles sont réprimées. Bien sûr, si l'amour pouvait naître de la contrainte sexuelle...! Mais y a-t-il jamais eu une civilisation dont l'équilibre ait été acquis au prix de la répression d'une sexualité sans contrainte? D'ailleurs, y a-t-il jamais eu une «civilisation équilibrée» et qu'est-ce que cette expression veut dire? Si seulement l'amour pouvait se soustraire à cette dynamique liée à toute l'enfance et naître à nouveau chez l'adulte grâce à la persuasion et à la loi! Si seulement l'amour faisait partie intégrante de l'être humain et pouvait apparaître à la suite d'un petit tour de vis de la législation! Si seulement la névrose était une aberration et faisait moins partie de la condition d'homme! Cet appel à la contrainte relève de l'utopie; il n'est pas difficile de s'imaginer que moins une relation étroite est chargée de haine, plus l'issue est heureuse pour les partenaires. Mais on ne peut pas dire qu'un programme de transformation de la haine en amour par une action policière ait eu jusqu'à présent de grandes chances de succès! En outre — comme d'autres l'ont constaté avant moi —, les utopies sont sereines mais ennuyeuses (et dangereuses); sans les pervers, ces êtres qui ne peuvent supporter la durée dans l'intimité, nous devrions renoncer à la plupart de nos artistes, nos savants, nos dirigeants spirituels, nos génies politiques et nos grands philosophes.

Si j'affirme que moins il y a de perversion dans une relation, plus il y a d'amour, c'est là ma conviction personnelle; je ne saurais le démontrer et personne ne l'a fait jusqu'à présent. Mais lorsqu'on professe publiquement de telles convictions, il faut être persuasif car les problèmes en jeu sont fondamentaux. Avant de restreindre la liberté d'expression ou le droit des adultes consentants à une vie privée, y compris une vie privée impliquant un comportement sexuel aberrant, il faut évaluer les risques encourus. Ainsi donc, pour convaincre, il faut faire la démonstration que l'humanité dans son ensemble est bonne par nature et qu'il est possible *dès à présent* — et non pas dans un avenir incertain — d'exploiter sa capacité d'amour; il faut donner une définition valable de ce que l'on entend par amour entre deux êtres humains, de façon à pouvoir juger si cet amour est plus précieux pour la société, en ces temps où des périls menacent, que la liberté d'opinion, la liberté de la presse et le droit à la perversion dans la vie privée, qu'on nous demande de limiter; il faut raisonnablement démontrer que la plupart des gens sont à l'heure actuelle capables d'amour, de manière à instituer le sauvetage de la société; il faut démontrer que, si la perversion et l'hostilité persistent, les rigueurs de la loi les feront disparaître ou les canaliseront vers des voies souterraines où elles ne constitueront

plus un danger, il faut dire comment seront sollicitées puis conjurées ces forces répressives, et surtout comment seront contrôlés ceux qui les prendront en main, avant qu'elles n'échappent aux apprentis sorciers. J'éprouve un malaise lorsque j'entends dire — solution suprême au problème de la corruption morale — que la capacité d'amour inhérente à l'être humain nous sauvera un jour mais qu'en attendant, il faut retrancher à l'individu une partie de sa liberté.

Je reconnais, il est vrai, mais sans y mettre de passion, que la pornographie est dégradante, que les hommes seraient plus heureux sans la perversion et qu'un excès de plaisir prégénital crée chez l'individu une démesure effrénée (ou bien est-ce parce que l'individu est effréné qu'il se livre à cet excès?). J'irais même jusqu'à reconnaître que la licence attaque la trame de la société (en réalité, c'est plutôt l'inverse : c'est la licence qui résulte d'une dégradation de la trame sociale). Mais, peut-être parce que je vis aux États-Unis en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, je suis plus inquiet devant la répression des libertés que devant le prix à payer pour la corruption. La civilisation de notre époque a été traumatisée par l'État policier, et les États-Unis sont aujourd'hui encore tellement menacés par les partisans du renforcement de la loi qu'il vaut mieux insister sur la liberté plutôt que de céder à la panique.

Il y a deux formes de libertés : la liberté (relative) vis-à-vis de ses propres exigences névrotiques inconscientes — qui est réduite à néant dans la perversion — et la liberté (relative) qu'une société peut accorder aux citoyens qui la composent. L'une et l'autre sont précieuses mais, en cette période troublée, je pense qu'il faudrait commencer par sauvegarder la seconde.



## CHAPITRE XII

# Nécessité de la perversion

Tant que la famille constituera l'unité essentielle au maintien de la société, la perversion répondra à quatre nécessités : préservation du plaisir, préservation de la famille, préservation de la société et préservation de l'espèce. En posant cette affirmation, je vais au-delà de la découverte fondamentale de Freud, pour lequel le sujet pervers est une *victime* de cette nécessité sociale qu'est la famille ; je dis en effet que la perversion est une *nécessité* forgée par la société et la famille pour ne pas être elles-mêmes plus lésées encore.

La première nécessité — la préservation du plaisir — a été suffisamment étudiée dans ce livre et se situe au cœur de la théorie et des données de la psychanalyse depuis ses débuts. Je peux donc laisser notre connaissance de ce phénomène parler d'elle-même, au cas où mon livre n'aurait pas rempli sa mission.

Comme nous l'apprend l'étude du conflit œdipien, l'intimité provoque de telles tensions érotiques que la stabilité familiale se trouve chroniquement menacée. D'où une seconde nécessité : la perversion doit agir en tant que réservoir de conservatisme destiné à stabiliser des forces qui risqueraient de devenir explosives. À l'intérieur de la famille, elle permet d'endiguer la cruauté et la haine avant qu'elles ne soient trop destructrices, la sécurité des parents et de la famille étant garantie par l'existence de l'enfant pervers. Ainsi, la mère d'un futur homosexuel peut, à petites doses incessantes, donner libre cours devant son petit garçon à l'amertume qu'elle ressent à l'égard des hommes en général et de son pitoyable mari en particulier ; grâce à son attitude distante et son acceptation impassible de ce mépris, le mari peut conserver sa passivité ; l'enfant, en développant une féminité caricaturale, peut secrètement mépriser sa mère.

En outre, le choix de boucs émissaires aide bien des familles, qui

qualifient l'un des leurs de « malade » ou de « mauvais » ; par projection, chaque individu et l'entité familiale tout entière sont protégés. Ceci fait, les parents peuvent vivre certains de leurs désirs pervers à travers l'enfant choisi<sup>1</sup>. La perversion aide également les parents à jouer les rôles qui leur sont attribués dans le scénario œdipien pour préserver leur propre plaisir sexuel et les soutenir dans leur rôle malaisé de parents. Dans cette perspective, la perversion de leur enfant est un sacrifice auquel ils sont prêts. En bref, non seulement la perversion peut être le prix payé sous forme de névrose pour cette institution qu'est la famille mais aussi, inversement, la perversion en tant que force contre-révolutionnaire a permis le maintien de la famille.

Troisième élément, en préservant la famille, la perversion préserve la société sous toutes les formes que celle-ci a prises depuis des millénaires. Avec les formidables tensions qu'ont imposées à la société, notamment au siècle dernier, les progrès matériels de la révolution industrielle, on peut s'attendre que la perversion ait à développer sa fonction contre-révolutionnaire pour protéger les formes actuelles de société de la dissolution que laisse présager l'accroissement du bien-être physique. Mais, apparemment, la production de biens matériels va atteindre sous peu un stade tel que, dans quelques pays tout au moins, certaines fonctions de la famille auparavant nécessaires vont devenir superflues ; de plus en plus, le progrès offre une protection à bon nombre de gens qui, autrefois, ne pouvaient subsister que grâce à ce que la famille pouvait assurer en permanence : la nourriture, un toit, la protection des enfants, un minimum de confort, quelques moments de tranquillité. Chose tout aussi importante, la régulation des naissances allège considérablement le lourd fardeau qu'imposait auparavant une procréation massive. Cette évolution pourrait bien libérer les forces de la perversion pour des activités plus éthérées, l'art par exemple. Puis, comme il advient généralement des grands phénomènes sociaux, ce qui a été à l'origine au service du *statu quo*, comme la perversion ou la méthodologie scientifique, se transformera peu à peu, presque sans effort, en agent radical de changement.

La perversion est donc au service de la société et de l'immutabilité de l'espèce. Or, le bon fonctionnement de la *perversion* est constamment menacé par l'*individu pervers* et sa paranoïa. Quiconque enfreint la règle en refusant de jouer le rôle de pervers inscrit dans les mœurs et sanctions de la société — et se rebelle contre ce rôle, refusant d'aider l'autre en étant le clown, la victime — peut à terme forcer le changement social, voire la révolution.

La quatrième nécessité à laquelle répond la perversion est la survie de l'espèce. Paradoxalement, si sa dynamique entraîne finalement dans certaines familles la destruction de la capacité reproductrice de l'enfant, la perversion telle que Freud l'a définie et telle que nous l'avons vue (chap. X) est une tentative pour préserver l'hétérosexualité.

Si la situation œdipienne, ce produit de la famille hétérosexuelle, met en danger l'hétérosexualité naissante à cause des menaces qu'elle fait peser et des angoisses qu'elle suscite, elle séduit l'enfant tout en le tourmentant avec ses possibilités de sécurisation, d'affection et de plaisir physique. C'est pourquoi je pense, avec d'autres, que ni l'hétérosexualité ni la famille ne sont inéluctables ni éternelles. En fait, l'une et l'autre, créations essentiellement sociales, travaillent à se renforcer et elles ont toutes deux forgé le mythe de leur immuabilité (donnée par Dieu pour les esprits religieux et par les gènes pour les esprits scientifiques).

Dans bien des cas, le désir de préserver l'espèce ne subsiste que dans l'inconscient du pervers — cette victime hétérosexuelle manquée ; mais, le plus souvent, le traumatisme et la frustration de l'enfance sont résolus de façon moins dramatique. Il subsiste des lambeaux d'hétérosexualité, de sorte que celui qui survit à la famille peut fonctionner génitalement et, dans de rares cas, peut même réussir à son tour à constituer ce qu'exige aujourd'hui encore la société : une famille qui se reproduira un jour.

Outre les nécessités auxquelles elle répond, la perversion comporte des avantages. Puisque sa dynamique fondamentale est l'hostilité, la perversion canalise la haine homicide vers des sphères plus calmes de l'imagination, comme la religion, l'art, la pornographie ou la rêverie diurne — détours presque toujours préférables à la manifestation directe des forces qu'ils endiguent et piègent dans l'inconscient. Cette atomisation de la colère répond, elle aussi, à nos quatre nécessités : en assurant un plaisir érotique plus joyeux et moins culpabilisant, en réduisant le nombre d'homicides dans les familles (aussi bien la famille de l'enfant que celle de l'adulte qu'il deviendra), en fixant dans le plaisir et l'épuisement érotiques des énergies qui risqueraient de faire éclater la société<sup>2</sup>, et en canalisant la haine qui peut naître entre l'homme et la femme afin qu'ils puissent, quelque temps au moins, supporter la présence de l'autre qui bien souvent semble insupportable.

En d'autres termes, comme dans toutes les situations engendrées par des mécanismes névrotiques si bien stabilisés et efficaces que nous pouvons les appeler des structures de caractère, la perversion



est le seul complexe de compromis viable ; elle détourne suffisamment de haine et de désespoir pour éviter à l'individu et à la société d'être sapés par les forces destructrices que secrètent les frustrations et traumatismes de l'enfance au sein de la famille.

Tant que naîtront des enfants, la société inventera des moyens de les élever et donc façonnera leur désir sexuel. Comme nous ne pouvons savoir ce qu'il adviendra si la famille disparaît, il nous est impossible de savoir comment évoluera la sexualité.

Il me semble que, si tout se passe bien pour l'espèce humaine, la perversion devrait peu à peu disparaître et la déviance s'accentuer. Peut-être un jour la perversion ne sera-t-elle plus nécessaire.

## NOTES

### CHAPITRE PREMIER : Définitions

1. M. Ostow (dir.), *Sexual Deviation : Psychoanalytic Insights*, New York, Quadrangle Books, 1974, p. 47.
2. Pour Valenstein, le traumatisme n'a peut-être pas été vécu littéralement, mais peut avoir été une « conception expérientielle fausse » d'un événement réel. Cf. M. Ostow (dir.), *ibid.*, p. 9.
3. E. Straus, *Geschehnis und Erlebnis* (Berlin, 1930), cité dans M. Boss, *Meaning and Content of Sexual Perversions*, New York, Grune & Stratton, 1949, p. 20.

### CHAPITRE II : Progrès récents de la recherche sur la sexualité et théorie psychanalytique

1. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Paris, Gallimard, 1962, p. 56.
2. S. Freud, « Analyse terminée et analyse interminable » (1937), in *Revue française de psychanalyse*, XI, 1, 1939, p. 3-38.
3. Il se sert diversement du terme « bisexualité », négligeant les distinctions pour arriver à un niveau maximal d'abstraction. Nous ne savons donc pas vraiment s'il entend par là un principe primordial de toute cellule vivante, un état anatomique chez l'embryon, le plaisir anal chez l'enfant, l'amitié entre individus du même sexe, l'homosexualité manifeste, ou un caractère universel de la sexualité humaine. Pour lui — mais pas pour moi —, ce sont différents aspects d'un même phénomène.
4. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, *op. cit.*, p. 129.
5. S. Freud, « Analyse terminée et analyse interminable », *art. cit.*, p. 37.
6. A. Jost, « A New Look at the Mechanisms Controlling Sex Differentiation in Mammals », *Johns Hopkins Med. J.*, 130, 1972, p. 38-53.
7. J. Money, « Sex Reassignment as Related to Hermaphroditism and Transsexualism », in R. Green, J. Money (dir.), *Transsexualism and Sex Reassignment*, Baltimore, John Hopkins Press, 1969, p. 91-115.

8. J. McDougall, «Primal Scene and Sexual Perversion», *Int. J. Psycho-Anal.*, 53, 1972, p. 371-384; W. J. Gadpaille, «Research into the Physiology of Maleness and Femaleness», *Arch. Gen. Psychiat.*, 26, 1972, p. 193-206.
9. F. J. Kallmann, «A Comparative Twin Study on the Genetic Aspects of Male Homosexuality», *J. Nerv. Ment. Dis.*, 115, 1952, p. 283-298; E. Slater, «Birth Order and Maternal Age of Homosexuals», *Lancet*, 1-1, 1962, p. 69-71.
10. R. C. Roeder, «Homosexuality "Burned Out": German Surgeon Claims Hypothalamotomy Normalizes Sex Drive», *Medical World News*, 25 septembre 1970, p. 20-21; «Brain Surgery for Sexual Disorders», *Br. Med. J.*, 2, 1969, p. 250.
11. R. C. Kolodny, W. H. Masters, J. Hendryx *et al.*, «Plasma Testosterone and Serum Analysis in Male Homosexuals», *N. Engl. J. Med.*, 285, 1971, p. 1170-1174.
12. M. S. Margolese, «Homosexuality : A New Endocrine Correlate», *Hormones and Behavior*, 1, 1970, p. 151-155.
13. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, *op. cit.*, p. 158.
14. S. Freud, *L'Interprétation des rêves* (1900), Paris, PUF, 1967.
15. P. D. Maclean, «Studies on the Cerebral Representation of Certain Basic Sexual Functions», in R. A. Gorski, R. E. Whalen (dir.), *Brain and Behavior*, vol. III, Los Angeles, University of California Press, 1966, p. 35-79.
16. S. Freud, «Féminité» (1932), in *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1936, p. 154-155.
17. B. Malinowski, *La Sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*, Paris, Payot, 1969.
18. R. J. Stoller, «Transsexualism and Transvestism», *Psychiatric Annals*, 1, 1972, p. 6-72.
19. A. B. Biller, «Father Absence and the Personality Development of the Male Child», *Developmental Psychology*, 2, 1970, p. 181-270.
20. R. J. Stoller, «Etiological Factors of Female Transsexualism: A First Approximation», *Arch. Sex. Behav.*, 2, 1972, p. 47-64.
21. A. J. Kleeman, «The Establishment of Core Gender Identity in Normal Girls», *Arch. Sex. Behav.*, 1, 1971, p. 103-129.
22. B. Cramer, «Sex Differences in Early Childhood», *Child Psychiat. and Human Develop.*, 1, 1971, p. 133-151.
23. S. Goldberg, S. Lewis, «Play Behavior in the Year-Old Infant: Early Sex Differences», *Child Devel.*, 40, 1969, p. 21-33.
24. S. Freud, «Analyse d'une phobie d'un petit garçon de cinq ans : le petit Hans» (1909), in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 93-198.
25. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, *op. cit.*, p. 128.
26. *Ibid.*, p. 36.
27. S. Freud, «Féminité», *art. cit.*, p. 152.
28. *Ibid.*, p. 154.
29. *Ibid.*
30. *Ibid.*, p. 165.
31. *Ibid.*, p. 170.
32. *Ibid.*, p. 176.
33. *Ibid.*, p. 149.
34. *Ibid.*, p. 173.
35. *Ibid.*, p. 176.
36. *Ibid.*, p. 177.

37. *Ibid.*
38. W. H. Masters, V. E. Johnson, *Les Réactions sexuelles*, Paris, Laffont, 1968.
39. Nul ne semble se souvenir que Freud a également dit : «Le clitoris, quand il est excité lors de l'acte sexuel, auquel finalement la femme se prête, garde son rôle qui consiste à transmettre l'excitation aux parties génitales contiguës, un peu à la façon d'un bois d'allumage qui sert à faire brûler du bois plus dur» (*Trois essais sur la théorie de la sexualité*, *op. cit.*, p. 130-131).
40. B. Moore, «Frigidity : A Review of the Psychoanalytic Literature», *Psychoanal. Q.*, 33, 1964, p. 323-349.
41. K. Millet, *La Politique du mâle*, Paris, Stock, 1971 ; M. J. Sherfey, «The Evolution and Nature of Female Sexuality in Relation to Psychoanalytic Theory», *J. Am. Psychoanal. Assoc.*, 14, 1966, p. 28-128.
42. Cf., par exemple, J. Marmor, «Orality in the Hysterical Personality», *J. Am. Psychoanal. Assoc.*, 1, 1953, p. 656-671 ; P. Chodoff, «A Critique of Freud's Theory of Infantile Sexuality», *Am. J. Psychiat.*, 123, 1966, p. 507-518.
43. J. Olds, «Self-Stimulation Experiments and Differential Reward Systems», in H. H. Jasper *et al.*, *Reticular Formation of the Brain*, Boston, Little, Brown & Co, 1958, p. 671-687.
44. R. G. Heath, «Pleasure and Brain Activity in Man», *J. Nerv. Ment. Dis.*, 154, 1972, p. 3-18.
45. J. Olds, «Self-Stimulation Experiments and Differential Reward Systems», art. cit.
46. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, *op. cit.*, p. 146.
47. Ces travaux sont résumés dans W. J. Gadpaille, «Research into the Physiology of Maleness and Femaleness», art. cit., et dans R. J. Stoller, «The "Bedrock" of Masculinity and Femininity : Bisexuality», *Arch. Gen. Psychiat.*, 26, 1972, p. 207-212.
48. R. P. Michael, «Biological Factors in the Organization and Expression of Sexual Behavior», in I. Rosen (dir.), *The Pathology and Treatment of Sexual Deviation*, New York, Oxford University Press, 1964, p. 24-54.
49. R. G. Heath, «Pleasure and Brain Activity in Man», art. cit.
50. R. C. Roeder, «Homosexuality "Burned Out" : German Surgeon Claims Hypothalamotomy Normalizes Sex Drive», art. cit.
51. U. Laschet, «Antiandrogen in the Treatment of Sex Offenders : Mode of Action and Therapeutic Outcome», in J. Zubin, J. Money (dir.), *Contemporary Sexual Behavior : Critical Issues in the 1970s*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1973, p. 311-319.
52. A. J. Cooper, A. Ismail, A. L. Phanjoo *et al.*, «Antiandrogen (Cyproterone Acetate) Therapy in Deviant Hypersexuality», *brit. J. Psychiat.*, 120, 1966, p. 507-518.
53. Ils sont résumés par D. Blumer, «Transsexualism, Sexual Dysfunction and Temporal Lobe Disorder», in R. Green, J. Money (dir.), *Transsexualism and Sex Reassignment*, Baltimore, John Hopkins Press, 1969, p. 213-219.
54. J. Walinder, *Transsexualism : A Study of Forty-Three Cases*, Göteborg, Scandinavian University Books, 1967.
55. A. W. Epstein, «The relationship of Altered Brain States to Sexual Psychopathology», in J. Zubin, J. Money (dir.), *Contemporary Sexual Behavior : Critical Issues in the 1970s*, *op. cit.*, p. 297-310.

56. R. J. Stoller, «Psychoanalysis and Physical Intervention in the Brain», in J. Zubin, J. Money (dir.), *ibid.*, p. 339-350.

57. J. Money, «Sex Reassignment as Related to Hermaphroditism and Transsexualism», art. cit.; R. J. Stoller, *Sex and Gender*, vol. I, New York, Science House, 1968.

58. F. J. Kallmann, «A Comparative Twin Study on the Genetic Aspects of Male Homosexuality», art. cit.; E. Slater, «Birth Order and Maternal Age of Homosexuals», art. cit.

59. On en trouvera un bilan dans A. Karlen, *Sexuality and Homosexuality*, New York, W. Norton & Co, 1971; J. Marmor (dir.), *Sexual Inversion*, New York, Basic Books, 1965; C. M. B. Pare, «Etiology of Homosexuality: Genetic and Chromosomal Aspects», in J. Marmor (dir.), *Sexual Inversion*, New York, Basic Books, 1965, p. 70-80.

60. J. Money, «Sex Reassignment as Related to Hermaphroditism and Transsexualism», art. cit.

61. C. Fox, A. Ismail, D. Love, K. Kirkham, J. Loraine, «Studies on the Relationship Between Plasma Testosterone Levels and Human Sexual Activity», *J. Endocrin.*, 52, 1972, p. 51-58; L. E. Kreuz, R. M. Rose, J. R. Jennings, «Suppression of Plasma Testosterone Levels and Psychological Stress», *Arch. Gen. Psychiat.*, 26, 1972, p. 479-482.

62. H. K. H. Brodie, N. Gartrell, C. Doering, T. Rhue, «Plasma Testosterone Levels in Heterosexual and Homosexual Men», *Am. J. Psychiat.*, 131, 1974, p. 82-83; P. Doerr, G. Kockott, H. J. Vogt, K. M. Pirke, F. Dittmar, «Plasma Testosterone, Estradiol, and Semen Analysis in Male Homosexuals», *Arch. Gen. Psychiat.*, 23, 1973, p. 829-833; R. C. Pillar, R. M. Rose, M. Sherwood, «Plasma testosterone Levels in Homosexual Men», *Arch. Sex. Behav.*, 3, 1974, p. 453-457; G. Tournay, L. Hatfield, «Androgen Metabolism in Schizophrenics, Homosexuals, and Normal Controls», *Biol. Psychiat.*, 6, 1973, p. 23-36.

63. K. Lorenz, *King Solomon's Ring*, New York, Thomas Y. Crowell, 1952.

64. J. Bowlby, *Attachement et perte. I : L'Attachement*, Paris, PUF, 1992; P. H. Gray, «Theory and Evidence of Imprinting in Human Infants», *J. Psychol.*, 46, 1958, p. 155-166; R. Spitz, *De la naissance à la parole. La première année de la vie*, Paris, PUF, 1968.

65. O. R. Galle, W. R. Gove, J. M. McPherson, «Population Density and Pathology: What Are the Relations for Man?», *Science*, 176, 1972, p. 23-30.

66. H. F. Harlow, M. K. Harlow, «The Effect of Rearing Conditions on Behavior», in J. Money (dir.), *Sex Research : New Developments*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1965.

67. H. F. Harlow, M. K. Harlow, «Social Deprivation in Monkeys», *Sci. Am.*, 207, 1962, p. 136-146.

68. S. Rachman, «Sexual Fetishism : An Experimental Analogue», *Psychol. Record*, 16, 1966, p. 293-296.

69. A. Bandura, R. H. Walters, *Social Learning and Personality Development*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1963; R. R. Sears, E. E. Maccoby, H. Levin, *Patterns of Child Rearing*, Evanston, Row, Peterson & Co, 1957.

70. A. Freud, *Le Moi et les mécanismes de défense*, Paris, PUF, 1967; S. Freud, «Le moi et le ça», in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1963, p. 177-234; H. Hartmann, *La Psychologie du moi et le problème de l'adaptation*, Paris, PUF, 1968; M. S. Mahler, *Symbiose humaine et individuation*, Paris, Payot, 1973.

71. R. J. Stoller, *Sex and Gender*, vol. I, *op. cit.*
72. *Ibid.*; A. B. Biller, «Father Absence and the Personality Development of the Male Child», art. cit.
73. A. C. Kinsey, W. B. Pomeroy, C. E. Martin, *Le Comportement sexuel de l'homme*, Paris, Éditions du Pavois, 1948; A. C. Kinsey *et al.*, *Le Comportement sexuel de la femme*, Paris, Amiot-Dumont, 1954.
74. P. H. Gebhard, J. H. Gagnon, W. B. Pomeroy *et al.*, *Sex Offenders*, New York, Harper & Row, 1965.
75. I. Bieber *et al.*, *Homosexuality*, New York, Basic Books, 1962; R. Green, «Homosexuality as a Mental Illness», *Int. J. Psychiat.*, 10, 1972, p. 77-98; E. Hooker, «The Adjustment of the Male Overt Homo-Sexual», *J. Proj. Tech.*, 21, 1957, p. 18-31; J. Marmor, «“Normal” and “Deviant” Sexual Behavior», *JAMA*, 217, 1971, p. 165-170.

### CHAPITRE III : Les déviances : des aberrations qui ne sont pas des perversions

1. J. Money, A. Ehrhardt, *Man and Woman, Boy and Girl*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1969.
2. D. Blumer, «Transsexualism, Sexual Dysfunction and Temporal Lobe Disorder», in R. Green, J. Money (dir.), *Transsexualism and Sex Reassignment*, Baltimore, John Hopkins Press, 1969, p. 213-219.
3. Puisque les homosexuels sont si peu nombreux dans ce groupe, on pourrait peut-être en déduire d'un point de vue statistique que, compte tenu de la prévalence de l'homosexualité en général, l'épilepsie temporale protège contre l'aberration sexuelle !
4. J. Walinder, *Transsexualism : A Study of Forty-Three Cases*, Göteborg, Scandinavian University Books, 1967.
5. A. W. Epstein, «The Relationship of Altered Brain States to Sexual Psychopathology», in J. Zubin, J. Money (dir.), *Contemporary Sexual Behavior : Critical Issues in the 1970s*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1973, p. 297-310.
6. R. J. Stoller, «The Hermaphroditic Identity of Hermaphrodites», *J. Nerv. Ment. Dis.*, 139, 1964, p. 453-457.
7. R. J. Stoller, «The Term “Transvestism”», *Arch. Gen. Psychiat.*, 24, 1971, p. 230-237.
8. T. Vanggaard, *Phallos : A Symbol and Its History in the Male World*, New York, International Universities Press, 1972.

### CHAPITRE IV : Les perversions : des aberrations qui ne sont pas des déviances

1. V. N. Smirnoff, «The Masochistic Contract», *Int. J. Psycho-Anal.*, 50, 1969, p. 665-671.
2. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Paris, Gallimard, 1962.

## CHAPITRE V : Pornographie et perversion

1. J'utiliserai le mot « transvestisme » uniquement pour les individus chez lesquels le fait de s'habiller comme les gens du sexe opposé provoque une excitation érotique. Il existe d'autres cas où il y a travestissement, mais ils sont différents du travestissement fétichiste et ne doivent pas être confondus avec lui. Cf. R. J. Stoller, « The Term "Transvestism" », *Arch. Gen. Psychiat.*, 24, 1971, p. 230-237.

2. Dans les universités américaines, la *fraternity* est une communauté privée d'étudiants où les candidats sont sélectionnés et admis après une période d'initiation — sorte de bizutage. L'équivalent pour les étudiantes est la *sorority* (NdT).

3. On ne sait pas exactement ce qui produit l'excitation sexuelle, perverse ou non. Comment une femme (un corps de femme) excite-t-elle un homme hétérosexuel ? Quel savoir a-t-il accumulé depuis l'enfance, et comment les réactions non génitales du nourrisson et de l'enfant deviennent-elles les réactions génitales de l'adulte ? L'explication est-elle uniquement physiologique ? (C'est peu vraisemblable.) L'angoisse joue-t-elle un rôle chez les gens normaux comme chez les individus pervers ? De même que Masters et Johnson ont assumé la fonction du naturalisme en révélant les composantes physiques essentielles de l'excitation sexuelle, il faudrait déterminer les mécanismes psychologiques que fait entrer en jeu l'excitation sexuelle — ce qui la déclenche, ce qui la soutient et la protège, ce qui la fait décroître et la transforme enfin en ennui.

4. R. J. Stoller, *Sex and Gender*, vol. I, New York, Science House, 1968 ; R. J. Stoller, « Transsexualism and Transvestism », *Psychiatric Annals*, 1, 1972, p. 6-72.

5. R. J. Stoller, *Sex and Gender*, vol. I, *op. cit.*

6. Fenichel résume le concept dans un langage classique : « Le pervers est un individu dont le plaisir sexuel est bloqué par l'idée de la castration. Par la perversion, il essaie de prouver qu'il n'y a pas castration. Dans la mesure où il est cru, le plaisir sexuel et l'orgasme deviennent à nouveau possibles » (« The Psychology of Transvestism ») (1930), in *Collected Papers*, New York, W. W. Norton & Co, 1953, p. 327.

7. R. J. Stoller, *Sex and Gender*, vol. I, *op. cit.*

8. O. Fenichel, « The Psychology of Transvestism », art. cit. ; S. Freud, « Le fétichisme » (1927), *Nouvelle revue de psychanalyse*, 2, 1970, p. 19-24 ; S. Freud, « Le clivage du moi dans le processus défensif » (1940), *ibid.*, p. 25-29.

9. R. J. Stoller, *Sex and Gender*, vol. I, *op. cit.* ; R. J. Stoller, *Sex and Gender*, vol. II, New York, Jason Aronson, 1975.

10. Les explications sont multiples. La théorie psychanalytique est le système le plus syncrétique depuis le panthéon des Romains et un élément nouveau peut lui être adjoint sans risque de bouleversement : les vêtements appartenant à l'autre sexe symboliseraient soi-disant aussi le pénis du père, le fait de se glisser dans la peau de la mère et de trouver ainsi refuge dans son ventre ou (si l'on appartient à une école différente) son pénis, être la mère elle-même, soit avec un phallus, soit sans phallus, soit les deux en même temps ; ils serviraient à protéger la mère de la destruction, ils seraient le pénis du père dans le vagin de la mère, ils représenteraient le besoin de protéger le pénis introjecté du père dans le ventre de la mère (que connaît ataviquement l'inconscient collectif) de l'agression orale et anale.

Arriver à faire là-dedans la distinction entre métapsychologie, spéculation, fantaisie, discours pompeux, charlatanisme, ineptie, affirmation excessive mais

non démentie, suggestion géniale, intuition brillante ou constatation originale et démontrable demanderait des travaux d'érudit obsessionnel-compulsif que je n'ai ni l'envie ni la patience d'entreprendre. Dans l'ensemble, les mots clés de notre langage ne peuvent être définis que par d'autres mots clés qui, eux, n'ont pas de définition (par exemple, «le narcissisme est l'investissement du soi»); les thèses avancées peuvent rarement se vérifier dans des faits observables et s'appuient le plus souvent sur des sources autorisées ou sur une autre manipulation théorique. Même après avoir pris ces risques superflus, on se retrouve fréquemment avec la description extraordinairement compliquée d'une évidence. Le lecteur qui désire s'informer sur ce sujet pourra le faire dans l'ouvrage remarquable et quasiment inconnu de N. Leites, *The New Ego : Psychoanalytic Concepts*, New York, Science House, 1971.

11. Cf. H. Wermer, S. Leving, «Masturbation Fantasies», *Psychoanal. Study Child*, 22, 1967, p. 316.

12. K. Millet, *La Politique du mâle*, Paris, Stock, 1971.

13. Voir, par exemple, N. Friday, *Mon jardin secret*, Paris, Balland, 1976; A. M. Johnson, S. A. Szurek, «The Genesis of Antisocial Acting Out in Children and Adults», *Psychoanal. Q.*, 21, 1952, p. 322-343. Sans avoir étudié la question de façon approfondie, j'ai l'impression qu'il y a moins de types de perversions représentés dans la pornographie féminine : outre les charmants récits romancés de sadomasochisme, elle semble faite le plus souvent d'incessantes variations sur le thème œdipien-masochiste de la «favorite du harem» ou sur le fantasme sadique réparateur de la «surfemme frustrant des hordes d'étalons fougueux».

14. Cf. A. C. Kinsey et al., *Le Comportement sexuel de la femme*, Paris, Amiot-Dumont, 1954.

## CHAPITRE VI : Hostilité et mystère dans la perversion

1. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Paris, Gallimard, 1962.

2. S. Freud, «Le clivage du moi dans le processus défensif» (1940), *Nouvelle revue de psychanalyse*, 2, 1970, p. 25-29.

3. C'est ce que j'ai fait implicitement lorsque, à propos de la transformation de la victime en vainqueur, j'ai évoqué les multiples identifications — avec le masochiste et avec le sadique — que l'on trouve simultanément à différents niveaux de conscience dans le fantasme pervers. De même, A. H. Williams a montré comment fonctionnait le clivage dans ce qu'il appelle les homicides sexuels (il ne s'agit pas pour lui d'homicides commis pour éprouver un plaisir génital, mais d'assassinats de femmes perpétrés par des hommes — ce qui, à mon avis, fausse le sens du mot «sexuel»). Cf. «The Psychopathology and Treatment of Sexual Murderers», in I. Rosen (dir.), *The Pathology and Treatment of Sexual Deviation : A Methodological Approach*, New York, Oxford University Press, 1964, p. 351-377.

4. D. W. Winnicott, «Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux "self"», *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement*, Paris, Payot, 1974.

5. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, op. cit.; «Pulsions et destins des pulsions» (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 11-44; «On bat un enfant» (1919), *Revue française de psychanalyse*, VI, 3-4, 1933.



6. Deux formes avec lesquelles je suis d'accord ; la troisième, que Freud a finalement appelée la « pulsion de mort », est trop mystique à mon goût.

7. Je préfère cette expression au mot « voyeurisme », qui implique déjà clairement la perversion.

8. R. J. Stoller, « The Impact of New Advances in Sex Research on Psychoanalytic Theory », *Am. J. Psychiat.*, 130, 1973, p. 241-251.

9. R. R. Greenson, « Dis-identifying from Mother », *Int. J. Psycho-Anal.*, 49, 1968, p. 370-374 ; R. J. Stoller, « The Mother's Contribution to Infantile Transvestic Behavior », *Int. J. Psycho-Anal.*, 47, 1966, p. 384-395.

10. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, op. cit.

11. R. C. Bak, « The Phallic Woman : The Ubiquitous Fantasy in Perversions », *Psychoanal. Study Child*, 23, 1968, p. 16.

12. *Ibid.*, p. 28.

13. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, op. cit.

14. Anna Freud nous donne « la formule bien connue de l'élaboration de la névrose en général — qui recouvre certainement aussi la plupart des hypothèses analytiques sur la perversion, y compris la mienne : « conflit suivi de régression ; buts régressifs suscitant l'angoisse ; angoisse repoussée par une défense ; résolution du conflit par un compromis ; formation du symptôme » (« The Infantile Neurosis : Genetic and Dynamic Considerations », *Psychoanal. Study Child*, 26, 1971, p. 80). Pourtant, les analystes ne cessent de dire que la perversion relève d'une autre catégorie que la névrose, sans doute à cause du plaisir manifeste que l'on trouve dans la perversion et peut-être aussi parce que Freud a cru au début que la perversion était simplement la transmission dans la vie adulte d'une fixation de la sexualité infantile. Gillespie, qui a fait le point sur la question (cf. « The General Theory of Sexual Perversions », *Int. J. Psycho-Anal.*, 37, 1952, p. 401-415 ; et « The Psycho-analytic Theory of Sexual Deviation with Special Reference to Fetishism », in I. Rosen (dir.), *The Pathology and Treatment of Sexual Deviation : A Methodological Approach*, op. cit., p. 129-131), a montré comment Freud, qui avait au début, dans *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, situé névrose et perversion à deux pôles opposés, a conclu avec le temps (cf. « On bat un enfant », art. cit.) que les deux extrêmes se retrouvaient en fait dans le complexe d'Édipe. Gillespie a tout particulièrement insisté sur l'apport de H. Sachs (1923), pour qui la perversion est le produit d'une distorsion due au conflit œdipien, et non pas uniquement un élément inchangé de la sexualité infantile. Gillespie conclut que la différence entre la névrose et la perversion réside uniquement dans le fait que « dans la première, le fantasme refoulé ne parvient à l'expression consciente que sous la forme d'un symptôme désagréable pour le moi et typiquement accompagné d'une souffrance névrotique, tandis que, dans la seconde, le fantasme reste conscient puisqu'il est séduisant pour le moi et procure un certain plaisir. Plutôt qu'une différence de contenu, il semble que ce soit une différence dans la position du moi et dans la charge affective ». Si c'est la seule différence et si, en particulier, l'essentiel du fantasme est tout autant refoulé dans la perversion que dans la névrose — il n'en apparaîtrait qu'un fragment formant le scénario conscient de la perversion —, ne faudrait-il pas abandonner cette dichotomie artificielle et purement théorique ? Nous laisserions alors à son sort l'aphorisme subtil de Freud à propos de la névrose, négatif de la perversion ! Auparavant, dans « Notes on the Analysis of Sexual Perversions » (*Int. J. Psycho-Anal.*, 33, 1952, p. 397-402), Gillespie avait distingué la névrose de la perversion parce que la seconde était due à un

clivage, mécanisme considéré comme plus primitif. Puisque les kleinien s soulignent le fait que le clivage se retrouve dans le développement de tout individu et qu'il est jugé indispensable chez tous les patients dont ils parlent, quel est l'intérêt d'utiliser le clivage pour différencier névrose et perversion ?

Pourquoi s'agripper à une donnée clinique que l'observation vient aisément réfuter ? Il n'est pas vrai que la perversion de l'adulte est un vestige inchangé de comportement sexuel infantile (cf., S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, op. cit. ; O. Fenichel, *La Théorie psychanalytique des névroses*, Paris, PUF, 1953 ; E. Glover, *The Roots of Crime*, New York, Hillary House, 1960), idée que Freud avait émise en 1905, mais qu'il rejetait en 1919. Glover adopte un point de vue analogue : « Je pense que c'est replacer le problème des déviations dans une plus juste perspective de les considérer comme des équivalents de formations de symptômes qui, comme telles, peuvent s'ordonner en une chaîne du développement en fonction de la priorité chronologique des stades libidinal et sadique et du degré d'agressivité déclenchée par des frustrations à chacun de ces stades » (« Aggression and Sado-Masochism », in I. Rosen (dir.), *The Pathology and Treatment of Sexual Deviation : A Methodological Approach*, op. cit., p. 156). Il est intéressant de noter la contradiction avec son point de vue selon lequel « les perversions sexuelles de l'adolescence et de la vie adulte [les italiques sont de lui] [...] bien que plus systématisées que les éléments infantiles de la sexualité, sont du même ordre. De [l'exhibitionnisme en tant que perversion], il suffit de dire qu'il ne diffère pas, sur un plan descriptif, de l'exhibitionnisme que pratiquent les petits enfants » (*The Roots of Crime*, op. cit., p. 181). Peut-on comparer le pénis flasque d'un petit garçon et le pénis érigé d'un homme adulte ? Les fantasmes de l'enfant sont-ils les mêmes que ceux de l'adulte ? Il y a de cela des années, Straus a écrit (point de vue mentionné dans M. Boss, *Meaning and Content of Sexual Perversions*, New York, Grune & Stratton, 1949, p. 21) que ce que l'adulte pervers ajoutait à son activité sexuelle infantile était la « décomposition », un terme impliquant très nettement une hostilité. Glover et Straus indiquent d'autre part qu'on ne saurait comparer l'hédonisme de l'enfant et le désir sexuel de l'adulte. Un enfant qui aime jouer avec des matières fécales ne vit pas la même expérience qu'un adulte coprophile au-dessus duquel est accroupie une prostituée en train de déféquer.

Enfin, à bout d'arguments, on peut se demander quelle importance pratique cela peut avoir de classer les perversions comme des névroses ou comme autre chose.

15. O. Fenichel, *La Théorie psychanalytique des névroses*, op. cit., p. 415.

16. Voir également R. C. Bak, « The Phallic Woman : The Ubiquitous Fantasy in Perversions », art. cit. ; R. Green, P. Greenacre, « Respiratory Incorporation and the Phallic Phase », *Psychoanal. Study Child*, 6, 1951, p. 180-205 ; R. Green, « Certain Relationships Between Fetishism and the Faulty Development of the Body Image », *Psychoanal. Study Child*, 8, 1953, p. 79-98 ; R. Green, « Further Considerations Regarding Fetishism », *Psychoanal. Study Child*, 10, 1955, p. 187-194 ; R. J. Stoller, *Sex and Gender*, vol. I, New York, Science House, 1968, chap. 19.

17. R. Green, « The Fetish and the Transitional Object », *Psychoanal. Study Child*, 24, 1969, p. 150.

18. Peut-être entre-t-il aussi en jeu un phénomène (conditionné) d'intensification lié aux zones focales de plaisir du système nerveux central (cf. J. Olds, « Self-Stimulation Experiments and Differential Reward Systems », in H. H. Jas-

per et al., *Reticular Formation of the Brain*, Boston, Little, Brown & Co, 1958) qui renforce le côté compulsif et désespéré de la recherche du plaisir dans les perversions et les toxicomanies. cela ne s'oppose pas à l'explication analytique, qui insiste sur l'atténuation de l'angoisse, car l'un et l'autre peuvent se potentialiser.

19. «La sexualité de la plupart des hommes contient des éléments d'agression, soit une tendance à vouloir maîtriser l'objet sexuel» (S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, op. cit., p. 43). «Le fétiche [...] renferme de la colère figée, née de la peur de la castration» (R. Green, «The Fetish and the Transitional Object», art. cit., p. 162). À propos du sadisme, mais pas de la perversion en général, Fenichel affirme que «toute chose tendant à augmenter le pouvoir ou le prestige d'un sujet peut être utilisée en tant qu'assurance contre l'angoisse : ce qui pourrait arriver passivement au sujet est activement fait par lui aux autres, en prévision d'une attaque» (*La Théorie psychanalytique des névroses*, op. cit., p. 429; les italiques sont de Fenichel). L'idée : «Avant de jouir sexuellement, je dois me convaincre que je suis puissant» n'est sûrement pas identique à : «Je jouis sexuellement en torturant les autres personnes»; c'est cependant le point de départ du développement sadique. Le type d'exhibitionniste «menaçant», le coupeur de tresses et l'homme montrant des photos pornographiques à son innocent partenaire, jouit de la faiblesse du partenaire, celle-ci signifiant : «Je n'ai pas à avoir peur de lui», rendant possible un plaisir qui, autrement, serait bloqué par la peur. Les sadiques de ce type, en menaçant leurs objets, montrent par là qu'ils pourraient eux-mêmes être menacés.

Boss (*Meaning and Content of Sexual Perversions*, op. cit., p. 21) cite H. Kunz («Zur Theorie der Perversion», *Monatsschr. f. Psychiatrie*, 105, 1942, p. 24) : «L'intégration d'impulsions destructrices dans les activités sexuelles ne peut être considérée comme spécifique du sadisme de perversion.» Boss note toutefois à juste titre qu'«il n'est pas proposé d'explication quant à la façon dont le «démembrement et la déformation destructeurs», «une action portant atteinte à la vie», ou «la destruction la plus évidente du sens érotique de l'amour (von Gebattel) peuvent être le contenu, sexuellement excitant, de l'acte pervers» (p. 22). Voilà donc la question à laquelle je cherche une réponse : d'où vient le plaisir érotique ?

20. Comme les autres névroses, elle a une fonction dans l'évolution puisqu'elle donne à l'espèce humaine le moyen de survivre et de se reproduire malgré les problèmes qu'a soulevés notre développement cérébral en nous apportant la civilisation (cf. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, op. cit., p. 42; voir également plus loin, le chapitre XII).

21. S. Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (1905), Paris, Gallimard, 1953.

22. Ce que nous qualifions bien souvent de *sex appeal* chez certaines femmes provocantes n'est peut-être rien d'autre que l'expression concentrée du sadomasochisme présent dans l'exhibitionnisme, la manifestation rusée d'une vulnérabilité sexuelle associée à une attaque érotique par le biais de poses, de mines et d'une nudité partielle. Quels fantasmes une fille qui pose pour des revues de nus a-t-elle dans la tête ? L'analyse des partenaires consentants de l'individu pervers permettrait peut-être de mieux comprendre la perversion.

23. C. W. Socarides, «The Demonified Mother : A Study of Voyeurism and Sexual Sadism», *Int. Rev. Psycho-Anal.*, 1, 1974, p. 187-195.

24. Ou bien elle fait, pour les autres et peut-être aussi pour elle-même, comme si elle y attachait un grand prix. Dans certaines circonstances, lors-

qu'elle sent intuitivement cette dynamique hostile chez un homme qui la regarde, sa propre exhibition l'excite, car elle lutte elle aussi pour la vengeance et le triomphe.

25. Autrefois, il s'agissait de chevilles; si les frontières se déplacent, la dynamique, elle, persiste.

26. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, op. cit., p. 47.

27. G. Devereux, « Panel Report : Perversion » (J. A. Arlow reporter), *J. Am. Psychoanal. Assoc.*, 2, 1954, p. 336-345.

## CHAPITRE VII : La perversion : risque ou ennui

1. « N'oublions pas, écrit Freud, que tout individu, de par l'action concomitante d'une prédisposition naturelle et des faits survenus pendant son enfance, possède une manière d'être personnelle, déterminée, de vivre sa vie amoureuse, c'est-à-dire que sa façon d'aimer est soumise à certaines conditions, qu'il y satisfait certaines pulsions et qu'il se pose certains buts » (*Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962, p. 50). Cela peut se retrouver dans d'autres situations où les mécanismes de défense ont constitué une structure complexe, tels les névroses et les troubles de caractère. C'est ainsi que Khan dit à propos des personnalités schizoïdes : « On peut presque dire que leurs mécanismes de défense renferment des souvenirs pétrifiés d'expériences et de traumatismes réels que le moi de l'enfant n'avait alors pas d'autre moyen d'enregistrer psychiquement » (« Clinical Aspects of the Schizoïde Technique », *Int. J. Psycho-Anal.*, 41, 1960, p. 434).

2. I. Miller, « Unconscious Fantasy and Masturbatory Technique », *J. Am. Psychoanal. Assoc.*, 17, 1969, p. 826.

3. C'est également vrai des autres stimuli sexuels, comme le savent bon nombre de couples, de violeurs, de gens qui s'adonnent à la masturbation, de fétichistes qui prennent des chaussures pour fétiches, ainsi que la plupart des autres êtres humains capables d'excitation sexuelle : la variété des détails à l'intérieur d'un thème constant préserve la puissance tout en protégeant des rigueurs d'une relation intime.

4. *The Report of the Commission on Obscenity and Pornography*, New York, Bantam Books, 1970.

5. Pas toujours. Ce peut être parfois un élément majeur de l'acte sexuel, par exemple dans les rites sadomasochistes, ou bien chez ceux qui se pendent ou s'anesthésient pour parvenir à l'orgasme.

6. J. McDougall, « Primal Scene and Sexual Perversion », *Int. J. Psycho-Anal.*, 53, 1972, p. 378.

7. R. C. Bak, « The Phallic Woman : The Ubiquitous Fantasy in Perversions », *Psychoanal. Study Child*, 23, 1968, p. 54.

8. S. Freud, « Le fétichisme » (1927), *Nouvelle revue de psychanalyse*, 2, 1970, p. 21.

9. Pour abrégé mon propos, je laisserai de côté les autres formes de risque, en particulier celles que nous connaissons bien par l'étude des dangers inhérents à la situation œdipienne. Passer en revue des données avec lesquelles de nombreux lecteurs, analystes notamment, sont familiers ne ferait que compliquer la présente discussion.

10. Au stade ultime, elle est criminelle. Mais, même si elle ne va pas aussi

loin, elle reste terrible. Pour se libérer de l'objet primordial — la mère — et s'affirmer, il faut dresser un obstacle pour résister au besoin de ne faire qu'un avec elle. La structure de caractère peut être étayée par des fantasmes d'hostilité dirigée contre la mère, là encore une chose risquée.

«Le fantasme axé sur la castration phallique de l'image paternelle, écrit McDougall, en dissimule un autre, celui de la castration de la mère nourricière. Si l'on peut dire que le premier désir menace de castration l'individu lui-même, le second provoque une angoisse liée à la dépression, à la peur d'une désintégration psychique et à la mort. Ces désirs agressifs-castrateurs, avec les angoisses qui leur sont associées, sont tenus en échec grâce à un comportement sexuel compulsif qui prend les caractéristiques d'un jeu aux règles strictes et conduit à un type de relation objectale dominée par les mêmes mécanismes de défense : désaveu et négation, clivage et projection ; régression instinctuelle, défense maniaque.

« Comme dans l'enfance, le jeu sert à maîtriser les événements et situations traumatisants et permet à l'individu d'avoir recours à des éléments qu'il ne met pas nécessairement en acte (désirs libidinaux et agressifs) ; il permet également une inversion des rôles qui se traduit souvent par le contrôle de l'orgasme du partenaire, chez lequel cette "perte de contrôle" est perçue comme une castration ou un retour à l'état d'enfant sans défense. Dans son fantasme, l'individu joue à être le seul à jouir du pénis paternel et du sein maternel ; il peut en conséquence posséder ces objets et les punir. Le jeu sexuel désespéré permet ainsi de retrouver dans le fantasme des objets qui avaient été perdus et d'érotiser les défenses dirigées contre les désirs interdits » (« Primal Scene and Sexual Perversion », art. cit., p. 373-374).

11. À Los Angeles, où la voiture fait intégralement partie du mode de vie, il est d'usage, à certains endroits et à certaines heures de la journée, que les clients aillent et viennent en voiture et non à pied.

12. M. M. R. Khan, « Le fétichisme comme négation de soi », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 2, 1970, p. 86-87.

13. Je ne pense toutefois pas que la théorie de la libido d'après laquelle les perversions sont des fixations ou des régressions à des points de fixation à certains stades du développement — oral, anal, phallique — nous aide beaucoup à comprendre le phénomène. Tout d'abord, chez les individus pervers, il y a des fixations à tous les stades. Ensuite, on ne sait pas pourquoi il se produit une perversion plutôt qu'une autre forme de névrose ; cela explique que les théoriciens se soient tournés, par exemple, vers la vulnérabilité de certains organes pour justifier la spécificité des actes pervers, ou bien vers des explications pseudo-scientifiques et pompeuses comme le « surinvestissement de la libido anale ».

14. Voici ce que rapporte l'équipe Kinsey à propos des exhibitionnistes. « Sur la totalité des délinquants sexuels, la plupart (72 %) avaient été condamnés pour délit sexuel et seule une petite proportion avait été condamnée pour délit autre que sexuel [...] En termes de condamnations par personne, ils sont là encore dominants [...] et viennent en tête pour ce qui est du nombre d'infractions suivies d'emprisonnement [...] Aucun autre groupe ne présente un nombre approchant de condamnations pour délit sexuel par personne. Quant à ce que nous appelons les délits sexuels "spécifiques" — c'est-à-dire exhibitionnisme, viol de mineure, etc. — leur nombre par personne était de loin le plus élevé chez les exhibitionnistes [...] En bref, les exhibitionnistes avaient commis davantage de délits sexuels (mesurés par la condamnation) que tout autre groupe [...] Les exhibitionnistes sont nettement récidivistes. Relativement rares (13 %) sont

ceux qui n'ont été condamnés qu'une seule fois; environ un tiers avaient eu entre quatre et six condamnations; enfin, 16 % d'entre eux avaient été condamnés sept fois ou plus. Un groupe où les individus condamnés à sept reprises sont plus nombreux que ceux qui ont été condamnés une seule fois peut à juste titre être qualifié de récidiviste» (P. H. Gebhard, J. H. Gagnon, W. B. Pomeroy *et al.*, *Sex Offenders*, New York, Harper & Row, 1965, p. 393-394).

15. R. C. Bak, «The Phallic Woman: The Ubiquitous Fantasy in Perversions», art. cit.

16. Bien avant lui, Freud avait dit qu'« aucune variation sexuelle à la limite de la pathologie ne présente autant d'intérêt que [le fétichisme] en vertu des phénomènes étranges qu'[il] produit» (*Trois essais sur la théorie de la sexualité*, *op. cit.*, p. 39). Dans quelle mesure la fétichisation sexuelle est-elle synonyme de perversion ?

17. S. Freud, «Le clivage du moi dans le processus défensif» (1940), *Nouvelle revue de psychanalyse*, 2, 1970, p. 25-29.

18. D. Holbrook, *Sex and Dehumanization*, Londres, Pitman, 1972.

19. Le transfert positif est un autre cas évident de réinvention.

20. Cf. W. H. Gillespie, «A Contribution to the Study of Fetishism», *Int. J. Psycho-Anal.*, 21, 1940, p. 401-415.

21. *The Report of the Commission on Obscenity and Pornography*, *op. cit.*

22. M. M. R. Khan, «The Function of Intimacy and Acting Out in the Perversions», in R. Slovenko (dir.), *Sexual Behavior and the Law*, Springfield, Charles C. Thomas, 1965, p. 399.

## CHAPITRE VIII : Angoisse de symbiose et développement de la masculinité

1. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Paris, Gallimard, 1962.

2. S. Freud, «Féminité» (1932), in *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1936.

3. S. K. Escalona, H. H. Gorman, «Early Life Experience and the Development of Competence», *Int. Rev. Psychoanal.*, 1, 1974, p. 151-168; E. Galenson, «A Consideration of the Nature of Thought in Childhood Play», in J. B. McDewitt, C. F. Settlage (dir.), *Separation-Individuation: Essays in Honor of Margaret S. Mahler*, New York, International Universities Press, 1971, p. 41-59; E. Galenson, H. Roiphe, «The Impact of Early Sexual Discovery on Mood, Defensive Organisation and Symbolization», *Psychoanal. Study Child*, 26, 1972, p. 195-216; M. S. Mahler, «On Child Psychosis and Schizophrenia: Autistic and Symbiotic Infantile Psychoses», *Psychoanal. Study Child*, 7, 1952, p. 286-305; M. S. Mahler, «On the Significance of the Normal Separation-Individuation Phase: With Reference to Research in Symbiotic Child Psychosis», in M. Schur (dir.), *Drives, Effects, Behavior*, vol. II, New York, International Universities Press, 1965; M. S. Mahler, «Rapprochement Subphase of the Separation-Individuation Process», *Psychoanal. Q.*, 41, 1972, p. 487-506; M. S. Mahler, M. Furer, «Certain Aspects of the Separation-Individuation Phase», *Psychoanal. Q.*, 32, 1963, p. 1-14.

4. L. E. Newman, R. J. Stoller, «The Œdipal Situation in Male Transsexualism», *Br. J. Med. Psychol.*, 44, 1971, p. 295-303; R. J. Stoller, *Sex and Gender*, vol. I, New York, Science House, 1968; R. J. Stoller, «The Transsexual

Boy : Mother's Feminized Phallus», *Br. J. Med. Psychol.*, 43, 1970, p. 117-128 ; R. J. Stoller, «The Male Transsexual as "Experiment"», *Int. J. Psycho-Anal.*, 54, 1973, p. 215-226 ; R. J. Stoller, L. E. Newman, «The Bisexual Identity of Transsexuals : Two case Examples», *Arch. Sex. Behav.*, 1, 1971, p. 17-28.

5. R. J. Stoller, «Etiological Factors of Female Transsexualism : A first Approximation», *Arch. Sex. Behav.*, 2, 1972, p. 47-64.

6. R. J. Stoller, L. E. Newman, «The Bisexual Identity of Transsexuals : Two case Examples», art. cit.

7. Je n'en ai personnellement jamais vu de plus jeunes, mais mon collègue Green, qui a étudié pour ses recherches de nombreux garçons au comportement féminin — pas nécessairement transsexuels —, a noté quatre cas (sur quarante-cinq) chez des garçons de trois à quatre ans (R. Green, *Sexual Identity Conflict in Children and Adults*, New York, Basic Books, 1973).

8. R. J. Stoller, *Sex and Gender*, vol. I, *op. cit.*

9. Il existe cependant un autre type de féminité marquée chez le garçon, plus rare encore, selon moi, et qui est liée au fait que la mère entreprend consciemment de féminiser son fils ; elle a souhaité une fille tout au long de sa grossesse et a donné à l'enfant un nom bisexuel pour marquer son désir d'une fille (R. J. Stoller, *Sex and Gender*, vol. II, New York, Jason Aronson, 1975).

10. R. R. Greenson, «A Transvestite Boy and a Hypothesis», *Int. J. Psycho-Anal.*, 47, 1966, p. 396-403 ; R. R. Greenson, «Dis-identifying from Mother», *Int. J. Psycho-Anal.*, 49, 1968, p. 370-374.

11. En d'autres termes, il s'agit d'une symbiose focale. «J'entends par *symbiose focale*, écrit Green, une situation comportant une relation symbiotique, liée au fonctionnement d'un organe ou d'une zone corporelle. [Note de l'auteur : à cela, j'ajouterais «ou d'une fonction psychique ou d'un thème de l'identité».] En général, les individus qui participent à cette relation symbiotique ne sont pas au même stade de développement : parent et enfant, frères ou sœurs d'âges différents, un jumeau fort et un jumeau faible. La symbiose focale représente le point particulier de dysfonctionnement affectif chez les deux membres du couple symbiotique. Mais cela se manifeste généralement chez le plus faible ou le plus petit, qui reste, dans ce secteur précis, fonctionnellement dépendant de la réponse active de l'autre partenaire, bien au-delà de la période de maturation où cette fonction précise deviendrait normalement autonome» (R. Green, «On Focal Symbiosis», in L. Jessner, E. Pavenstedt (dir.), *Dynamica Psychopathology in Childhood*, New York, Grune & Stratton, 1959, p. 243-256).

12. L. E. Newman et R. S. Stoller, «The (Edipal Situation in Male Transsexualism», *Br. J. Med. Psychol.*, 44, 1971, p. 295-303 ; L. E. Newman, «The Bisexual Identity of Transsexuals : Two Case Examples», *Arch. Sex. Behav.*, 1, 1971, p. 17-28.

13. R. R. Greenson, «A Transvestite Boy and a Hypothesis», art. cit. ; R. R. Greenson, «Dis-identifying from Mother», art. cit. ; L. E. Newman, R. J. Stoller, «The (Edipal Situation in Male Transsexualism», art. cit.

14. S. Freud, «Analyse terminée et analyse interminable» (1937), in *Revue française de psychanalyse*, XI, 1, 1939, p. 3-38.

15. M. Klein, *La Psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 1959 ; H. Rosenfeld, «Remarks on the Relation of Male Homosexuality to Paranoia, Paranoid Anxiety and Narcissism», *Int. J. Psycho-Anal.*, 30, 1949, p. 36-47.

16. R. B. White, «The Mother-Conflict in Schreber's Psychosis», *Int.*

*J. Psycho-Anal.*, 42, 1961, p. 55-73 ; I. Bieber *et al.*, *Homosexuality*, New York, Basic Books, 1962 ; C. W. Socarides, *L'Homosexualité*, Paris, Payot, 1970.

17. S. Freud, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Dementia paranoïdes) : le Président Schreber » (1911), *Cinq leçons de psychanalyse*, Paris, PUF, 1954, p. 263-324.

18. H. F. Searles, « Sexual Process in Schizophrenia », *Psychiatry*, 24, 1961, p. 87-95 ; R. B. White, « The Mother-Conflict in Schreber's Psychosis », *Int. J. Psycho-Anal.*, 42, 1961, p. 55-73.

19. I. Macalpine, R. A. Hunter, *David Paul Schreber : Memoirs of My Mental Illness*, Londres, Dawson & Sons, 1955.

20. D. W. Winnicott, « Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux "self" », *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement*, Paris, Payot, 1974.

21. *Ibid.*, p. 301.

22. S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 11-44.

23. Je ne prétends nullement dire que ces forces non mentales, champ d'investigation des spécialistes de l'apprentissage, sont les seules caractéristiques du tout premier développement psychique. Avec le temps et à mesure que les représentations d'objets, sous l'influence des pulsions, se rassemblent en souvenirs et fantasmes, l'influence de la mère aide le nourrisson à enrichir son apprentissage d'éléments cognitifs, mentaux.

24. H. Racker, *Transference and Countertransference*, New York, International Universities Press, 1968, p. 79.

25. S. Freud, « Analyse terminée et analyse interminable » (1937), in *Revue française de psychanalyse*, XI, 1, 1939, p. 3-38.

26. R. R. Greenson, J. Greenspan, J. M. Myers Jr, « A Review of the Theoretical Concepts of Paranoid Delusions with Special Reference to Women », *Penn. Psychiat. Quart.*, 1, 1961, p. 11-28 ; F. S. Klaf, « Female Sexuality and Paranoid Schizophrenia », *Arch. Gen. Psychiat.*, 1, 1961, p. 84-86 ; H. R. Klein, W. A. Horwitz, « Psycho-Sexual Factors in the Paranoid Phenomena », *Am. J. Psychiat.*, 105, 1949, p. 697-701 ; H. C. Modlin, « Psychodynamics and Management of Paranoid States in Women », *Arch. Gen. Psychiat.*, 8, 1963, p. 263-268.

27. Chez la femme comme chez l'homme, bien que, chez la femme, la peur d'avoir le même corps et la même identité sexuelle que la mère ne constitue généralement pas un danger.

28. R. R. Greenson, « Dis-identifying from Mother », art. cit., p. 371-372.

29. *Ibid.*, p. 372-373.

30. R. C. Bak, « The Phallic Woman : The Ubiquitous Fantasy in Perversions », *Psychoanal. Study Child*, 23, 1968, p. 29.

31. R. J. Stoller, « The Male Transsexual as "Experiment" », art. cit.

32. *Ibid.*

33. R. J. Stoller, *Sex and Gender*, vol. II, *op. cit.*

34. R. J. Stoller, *Splitting : A Case of Female Masculinity*, New York, Quadrangle Books, 1973.

35. W. Reich, *L'Analyse caractérielle*, Paris, Payot, 1971 ; R. J. Stoller, « Shakespearean Tragedy : Coriolanus », *Psychoanal. Q.*, 35, 1966, p. 263-274.

36. « L'incapacité générale de reconnaître la dépendance absolue au départ contribue à la peur de la FEMME, qui est le lot des hommes comme des



femmes» (D. W. Winnicott, «Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux "self"», art. cit., p. 304).

37. L. Andreas-Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, Paris, Gallimard, 1970, p. 209-210.

38. R. Boehm, «The Femininity-Complex in Men», *Int. J. Psycho-Anal.*, 11, 1930, p. 456-457.

39. I. Bieber *et al.*, *Homosexuality*, *op. cit.* ; R. J. Stoller, «The Male Transsexual as "Experiment"», art. cit.

40. M. S. Mahler, «On Child Psychosis and Schizophrenia : Autistic and Symbiotic Infantile Psychoses», art. cit., p. 309.

41. R. R. Greenson, «A Transvestite Boy and a Hypothesis», art. cit. ; R. J. Stoller, *Sex and Gender*, vol. I, *op. cit.*

42. R. J. Stoller, «Etiological Factors of Female Transsexualism : A first Approximation», art. cit.

43. R. J. Stoller, *Splitting : A Case of Female Masculinity*, *op. cit.* ; I. Bieber *et al.*, *Homosexuality*, *op. cit.*

44. Ces qualités féminines sont résumées, de façon négative, par McDougall : «Chez l'enfant promis à une solution perverse du désir sexuel, l'inconscient de la mère joue un rôle primordial. On est tenté de penser que la mère du futur pervers dénie la réalité sexuelle et dénigre la fonction phallique du père. Il se peut qu'elle donne en outre à l'enfant le sentiment d'être un substitut phallique» («Primal Scene and Sexual Perversion», *Int. J. Psycho-Anal.*, 53, 1972, p. 381).

45. Cela doit être possible, comme l'a montré plus que tout autre Margaret Mahler. Grâce à sa méthodologie et à ses conceptions, elle a souligné que l'on pouvait analyser précisément la dynamique de la relation entre la mère et le nourrisson.

#### CHAPITRE IX : L'acte sexuel dissimulé par un délit

1. Je ne pense toutefois pas, comme Schmideberg, que «la plupart des actes délictueux pathologiques puissent être classés, entièrement ou partiellement, comme des perversions ou des fétiches», point de vue singulier, fondé uniquement sur le fait qu'il s'agit d'«actes répétitifs au schéma très net et rigide». Cela ne suffit pas pour mettre les deux en parallèle. Tous les rituels seraient-ils pour elle des perversions sexuelles? (M. Schmideberg, «Delinquent Acts as Perversions and Fetiches», *Br. J. Delinq.*, 7, 1956, p. 45).

2. R. J. Stoller, *Splitting : A Case of Female Masculinity*, New York, Quadrangle Books, 1973.

3. O. Fenichel, *La Théorie psychanalytique des névroses* (1930), Paris, PUF, 1953.

4. Une fois, quand elle était petite, elle avait porté un coup de couteau à sa mère, dans la cuisse — elle n'arrivait pas plus haut!

5. Sa relation avec sa mère est décrite de façon très détaillée dans R. J. Stoller, *Splitting : A Case of Female Masculinity*, *op. cit.*

6. Pour plus de détails sur ce points, voir *ibid.*

7. J'essaie de saisir le moment — l'état de conscience, le désir de régression — où se produit la conversion hystérique.

8. R. J. Stoller, *Splitting : A Case of Female Masculinity*, *op. cit.*

9. R. J. Stoller, *Sex and Gender*, vol. II, New York, Jason Aronson, 1975.

CHAPITRE X : L'homosexualité est-elle un diagnostic ?

1. R. Goldman, *Principles of Medical Science*, New York, McGraw-Hill, 1973.
2. I. Bieber *et al.*, *Homosexuality*, New York, Basic Books, 1962 ; C. W. Socarides, *L'Homosexualité*, Paris, Payot, 1970.
3. Est-ce parce qu'elle sait qu'elle est une femme comme sa mère ?

CHAPITRE XI : Sexualité et péché

1. D. Holbrook, *Sex and Deshumanization*, Londres, Pitman, 1972.
2. *Ibid.*
3. Cf. M. M. R. Khan, « The Function of Intimacy and Acting Out in the Perversions », in R. Slovenko (dir.), *Sexual Behavior and the Law*, Springfield, Charles C. Thomas, 1965, p. 397-412.
4. M. M. R. Khan, « Le fétichisme comme négation de soi », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 2, 1970, p. 77-110 ; et « The Function of Intimacy and Acting Out in the Perversions », art. cit.

CHAPITRE XII : Nécessité de la perversion

1. Cf. A. M. Johnson, S. A. Szurek, « The Genesis of Antisocial Acting Out in Children and Adult », *Psychoanal. Q.*, 21, 1952, p. 323-343.
2. La prédilection des révolutionnaires fanatiques pour la continence est une perversion qui sert à endiguer l'hostilité présente à l'intérieur de la famille (le parti) pour la libérer vers l'extérieur à des fins destructrices.



## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Nathan Leites (Ph. D.) qui, par son souci de clarté et de précision, s'est fait une fois de plus le censeur auquel je n'ai que rarement échappé, ainsi que ma secrétaire, Thelma Guffan, dont la patience et la compétence me simplifient depuis longtemps la tâche.



## TABLE

<i>Introduction</i> .....	7
---------------------------	---

### PREMIÈRE PARTIE Définition du problème

CHAPITRE PREMIER. Définitions .....	17
CHAPITRE II. Progrès récents de la recherche sur la sexualité et théorie psychanalytique .....	25
CHAPITRE III. Les déviances : des aberrations qui ne sont pas des perversions .....	55
CHAPITRE IV. Les perversions : des aberrations qui ne sont pas des déviances .....	63

### DEUXIÈME PARTIE La dynamique : traumatisme, hostilité, risque et vengeance

CHAPITRE V. Pornographie et perversion .....	71
CHAPITRE VI. Hostilité et mystère dans la perversion .....	93
CHAPITRE VII. La perversion : risque ou ennui .....	109
CHAPITRE VIII. Angoisse de symbiose et développement de la masculinité .....	125
CHAPITRE IX. L'acte sexuel dissimulé par un délit .....	149

TROISIÈME PARTIE  
Aspects sociaux du problème

CHAPITRE X. L'homosexualité est-elle un diagnostic? . . . . .	177
CHAPITRE XI. Sexualité et péché . . . . .	189
CHAPITRE XII. Nécessité de la perversion . . . . .	197
<i>Notes</i> . . . . .	201
<i>Remerciements</i> . . . . .	219







*Achévé d'imprimer en mars 2000  
sur presse Cameron  
par **Bussière Camedan Imprimeries**  
à Saint-Amand-Montrond (Cher)*



ISBN 2-228-89323-4  
N° d'impression : 001415/1.  
Dépôt légal : mars 2000.  
*Imprimé en France*





Comment et pourquoi devient-on pervers ?

Pour Robert Stoller, la perversion est fondamentalement liée aux difficultés que rencontre chaque individu à la recherche de son identité sexuelle — de sa féminité ou de sa masculinité. L'hétérosexualité ne va pas de soi. Dans sa quête, le petit enfant, aux prises avec les mille conflits de son existence familiale, va accumuler les peurs, l'angoisse et, surtout, l'hostilité à l'égard de l'un ou l'autre sexe. Pour se protéger, pour protéger son plaisir érotique, il lui faudra avoir recours aux fantasmes.

Ainsi se développe la perversion, cette structure de défense, ce fantasme mis en acte, né de l'angoisse et de la haine.

Robert J. Stoller, mort accidentellement en 1991, fut professeur de psychiatrie à l'Université de Californie (UCLA). Spécialiste des comportements sexuels, on lui doit plusieurs livres importants sur la formation et les troubles de l'identité sexuelle, parmi lesquels *Masculin ou féminin ?*, *L'Imagination érotique telle qu'on l'observe* et *L'Excitation sexuelle*.

Illustration : Escobar Marisol, D.R.



2000-IV

Prix : 135 F

20,58 €

Code Seuil : 41156

ISBN : 2-228-89323-4